

x-rite

colorchecker CLASSIC



É L É M E N S

D' H I S T O I R E

G É N É R A L E.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE MODERNE.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
de l'Académie Française.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome III.



A P A R I S,

Chez ANTAUD, Libraire, quai des Augustins, n°. 50.

1802.

Reg 1981

MILLOT



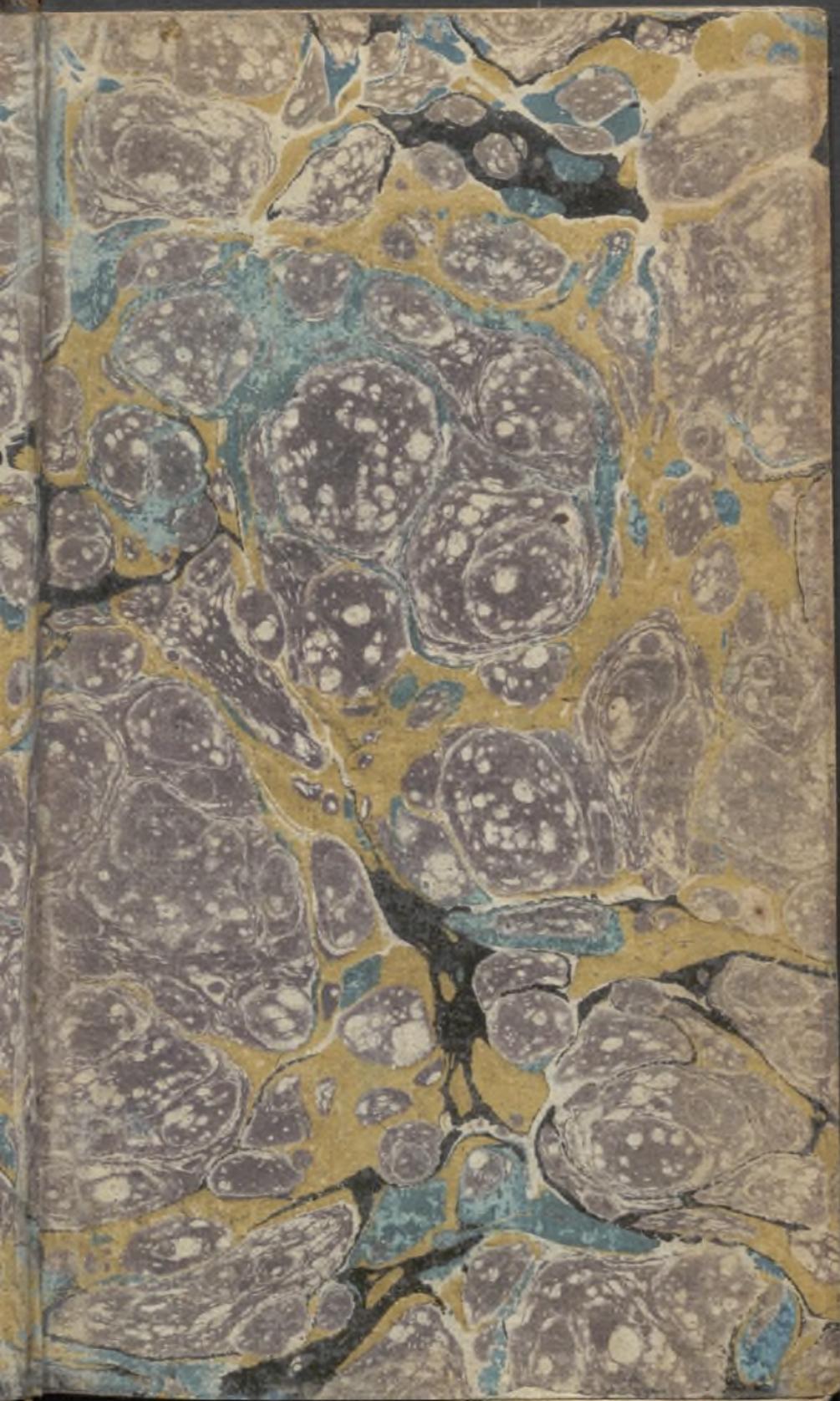
HISTOIRE

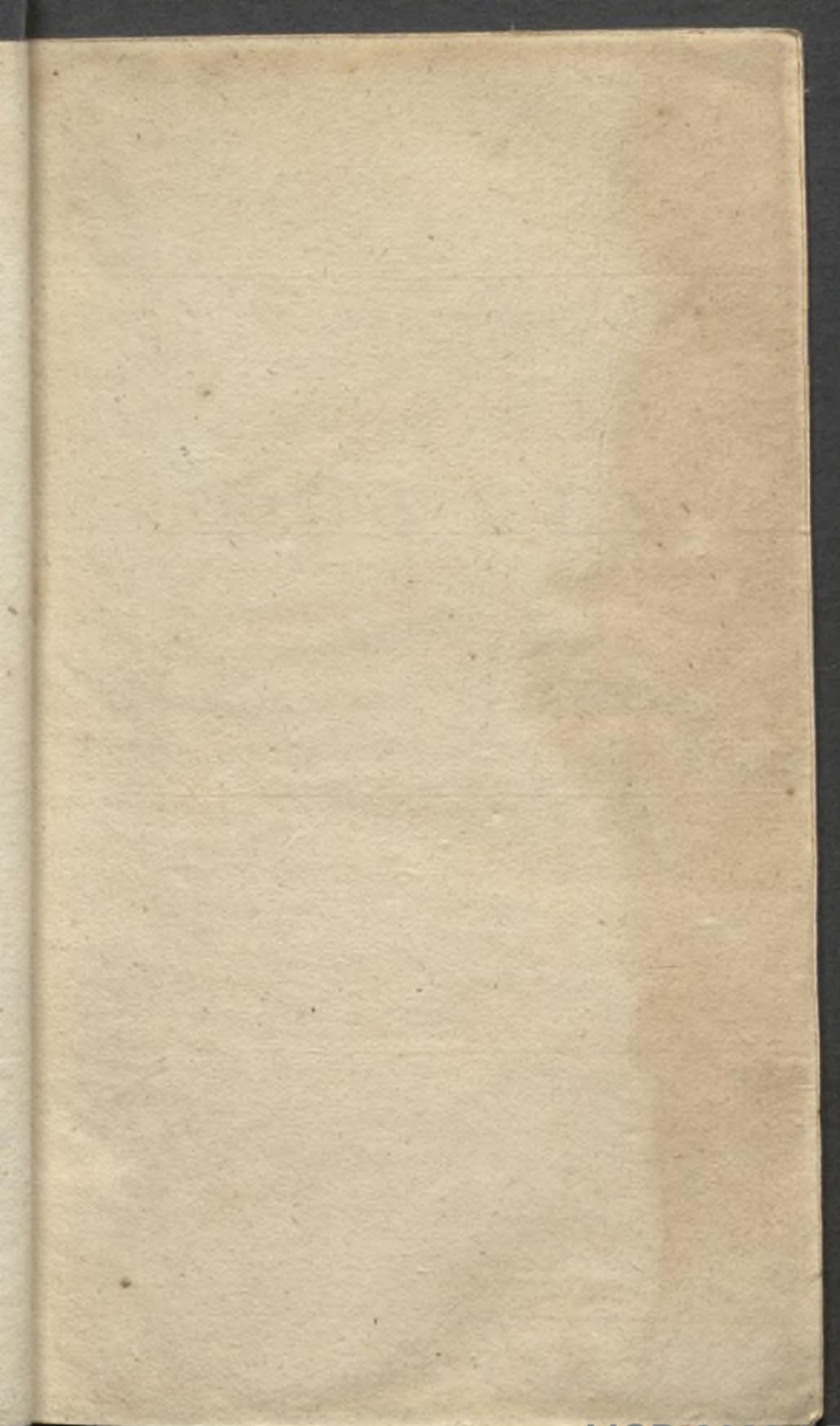
MODERNE

3

1904

3907





Œ U V R ` E S

D E

M. L'ABBÉ MILLOT.

AVERTISSEMENT

Sur les contrefaçons *in-12* des OEuvres de l'abbé
Millot.

Le public est prévenu que tous les Ouvrages de l'Abbé Millot dont on vient de faire une nouvelle édition, avec des augmentations, format *in-12* et *in-8.*, portent la signature de L. ARTAUD : qu'il lui sera facile, en conséquence, de se garantir des contrefaçons fautives desdits ouvrages. On n'en a tiré que 100 exemplaires *in-8°.*, sur carré fin d'Angoulême.

Prix, brochés et étiquetés.

- Éléments d'Histoire ancienne, 4 vol. *in-12*, 10 fr.
Éléments d'Histoire moderne, 5 vol. *in-12* 12 liv. 10 s.
Éléments d'Histoire d'Angleterre, augmentée des règnes de Georges II et de Georges III, 3 vol. *in-12*, 7 liv. 10 s.
Éléments d'Histoire de France, corrigés et augmentés d'observations sur le règne de Louis XV, concernant les mœurs de la cour, les finances, le ministère, les progrès de l'esprit humain, et continués jusqu'à la mort de Louis XVI, 3 vol. *in-12*, 7 liv. 10 s.
Histoire litt. des Troubadours, 3 vol. *in-12*, 7 liv. 10 s.
Les mêmes ouvrages en 15 vol. *in-8°.*, sur beau papier, 60 liv. *Idem*, sur carré fin d'Angoulême, 90 liv.
L'édition *in-8°.* ne se vend pas séparément, excepté l'Histoire de France et d'Angleterre, 6 vol. *in-8°.*, 30 liv.

COURS D'ÉTUDES ENCYCLOPÉDIQUES, rédigés sur un plan neuf, contenant: 1°. l'Histoire de l'origine et des progrès de toutes les sciences, belles-lettres, beaux arts et arts mécaniques; 2°. l'analyse de leurs principes; 3°. tous ces mêmes objets traités en détail. Le tout d'après les meilleurs auteurs, et les découvertes les plus récentes, 6 gros vol. *in-8°.* avec un *frontispice* gravé et un *atlas* de 64 planches ou tableaux. Prix, 36 fr. brochés, pour Paris; 40 fr. franc de port par les messageries, pour les départements; et 48 fr. franc de port par la poste: il faut ajouter 8 fr. de plus pour la reliure en basane propre, et 15 fr. en veau porphyre, filet, atlas, reliure pleine. Il en reste quelques exemplaires sur beau papier vélin, atlas grand raisin vélin, premières épreuves, du prix de 72 fr. br. pour Paris, et 84 fr. par la poste. Il faut ajouter 30 fr. pour la rel. en veau racine, dentelle, doré sur tranche, 2°. édition.

É L É M E N S

D'HISTOIRE

G É N É R A L E.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE MODERNE.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
de l'Académie Française.

NOUVELLE ÉDITION.

~~~~~  
Tome III.  
~~~~~



A P A R I S,

Chez ARTAUD, Libraire, quai des Augustins, n^o. 50.

=====
1802.

Reg 1988

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS



É L É M E N S
D'HISTOIRE
G É N É R A L E.

HUITIÈME ÉPOQUE.

L'EMPIRE GREC

DÉTRUIT PAR LES TURCS.

LES MÉDICIS A FLORENCE. —
FERDINAND ET ISABELLE EN
ESPAGNE.

*Depuis le milieu jusques vers la fin
du quinzième siècle.*

CHAPITRE PREMIER.

*Progrès des Turcs depuis Othman
jusqu'à Mahomet II. — Prise de
Constantinople.*

DEPUIS que Michel Paléologue État pitoyable
de l'empire
grec depuis
avoit chassé les Latins de Constanti-
Tome III. A

Michel Paléologue.

nople en 1261, cet empire, déjà si foible avant les croisades, également déchiré par les chrétiens, par les Turcs, par ses propres membres, ne conservoit qu'un beau nom, sur le penchant de sa ruine. L'esprit monacal y sembloit éteindre les rayons du sens commun; de petites idées superstitieuses servoient de règle au gouvernement, & n'arrêtoient pas le cours des grands crimes. Andronic, fils de Michel Paléologue, se laissa persuader que, dieu protégeant l'empire grec, la marine étoit absolument inutile. On abandonna donc cette ressource, la plus avantageuse, la plus nécessaire. Qu'arriva-t-il? des pirates ravagèrent d'abord le pays; les Turcs l'inondèrent ensuite.

Othman relève les Turcs.

Un grand nombre de Turcs s'étoient réfugiés dans les montagnes, pour ne pas subir le joug des Tartares Mogols. Ils reparurent au commencement du quatorzième siècle, sous la conduite d'Othman dont la postérité règne encore, & à qui l'empire des Ottomans doit sa naissance. Les conquêtes rapides d'Oth-

VIII. ÉPOQUE. 3

man frayèrent la route à celles de
 ses successeurs. Orcan, son fils,
 déjà maître d'une grande partie de
 l'Asie-mineure, venoit fondre sur la
 Thrace ; lorsque Cantacuzène, col-
 lègue de l'empereur Jean Paléolo-
 gue I, lui donna sa fille en maria-
 ge pour l'arrêter. Cantacuzène, usur-
 pateur de l'empire, finit par se fai-
 re moine. Jean Paléologue, après
 avoir mendié inutilement du secours
 en Italie, & s'être soumis au pape
 Urbain V, fut réduit en 1370 à fai-
 re un traité honteux avec Amurath,
 fils d'Orcan, auquel il paya tribut.
 Le sultan avoit passé le détroit,
 avoit conquis Andrinople, & ré-
 pandoit par-tout la terreur. Il éta-
 blit la milice des Janissaires, telle
 qu'on la voit encore de nos jours.
 Un chrétien transfuge l'assassina.
 Bajazet, son fils, surnommé *Ilderim*
 (le Foudre,) fut encore plus re-
 doutable. Les conquérans ne dé-
 génèrent ordinairement, que lors-
 qu'ils goûtent en repos les fruits
 délicieux de la conquête.

Orcan, son
 fils, gendre
 de Cantacu-
 zène.

Amurath I
 rend Constanti-
 nople tribu-
 taire.

Tout l'empire Grec se réduisoit
 presque à l'enceinte de Constanti-

Troubles à
 Constantino-
 ple fomentés

4 HISTOIRE MODERNE.

par les Gé-
nois.

nople. Cependant la discorde y ré-
gnoit toujours. Andronic, fils aîné
de Jean Paléologue, se révoltoit
contre son père, qui l'avoit con-
damné à perdre les yeux. Les Gé-
nois, devenus par leur marine les
maîtres du commerce, & même
d'une partie de la ville, fomen-
toient ces dissensions. L'empereur
fut deux ans prisonnier. Ayant re-
couvré son autorité, il entreprit de
fortifier Constantinople; mais Ba-
jazet lui envoya ordre de démolir
les ouvrages, & les ouvrages furent
démolis. Quel présage d'une ruine
inévitable & prochaine!

Les prin-
ces d'Europe
marchent
contre Baza-
zet I.

Cependant les progrès du Turc
en Europe alarment, excitent à la
guerre les princes chrétiens. L'é-
lite de la noblesse françoise accourt
sous les ordres de Jean Sans-peur,
alors comte de Nevers. Sigismond,
roi de Hongrie, & depuis empe-
reur, commande l'armée. Il assiége
Nicopolis sur le Danube. Bajazet
vient, examine; il voit que ses en-
nemis n'ont que du courage, sans
prudence; il les attire dans une em-
buscade, & remporte une grande

Ils sont dé-
faits à Nico-
polis en 1396.

VIII. É P O Q U E. S

victoire en 1396. On lui reproche le massacre de presque tous les prisonniers ; mais les François lui en avoient donné l'exemple avant la bataille. C'étoit le temps où la France étoit en proie à la fureur des factions sous Charles VI : l'humanité n'y étoit guère plus connue que chez les Turcs.

Déjà Constantinople est assiégée. Manuel Paléologue, fils & successeur de Jean, achette une apparence de paix, en se soumettant à un tribut annuel de dix mille pièces d'or ; en s'obligeant à laisser bâtir une mosquée, & à recevoir un cadi, qui devoit juger les Turcs domiciliés dans la ville. Voyant ensuite se former un nouvel orage, il part : il donne le spectacle de sa foiblesse à l'Italie, à la France, à l'Angleterre ; implorant le secours de tout le monde, ne trouvant personne en état de le secourir, quoique l'esprit des croisades subsistât avec tant d'autres folies. un conquérant Tartare fut son unique ressource.

Manuel Paléologue mendie des secours de tous côtés.

Timour ou Tamerlan, que l'on Tamerlan se

déclare cont. e
Ba,azer.

Il le bat &
fait prison-
nier.

Les Turcs se
soutiennent
cependant.

dit issu de Genghiz-Kan par les femmes , né sans état dans la Sogdiane , (aujourd'hui le pays des Usbecs) doué du génie , des talens & du courage qui forment & exécutent les grands desseins , avoit déjà subjugué la Perse , les Indes & la Syrie. Les ennemis de Bajazet , musulmans & chrétiens , l'attirèrent dans l'Asie-mineure , comme un héros seul capable de les délivrer. Il envoie des ambassadeurs au sultan ; & le menace de la guerre , s'il ne restitue ce qu'il a pris aux uns & aux autres. Bajazet marche contre lui , le joint près d'Ancyre , en Phrygie (Angouri) , & perd , en 1402, une fameuse bataille , où périrent , dit-on , plus de trois cents quarante mille hommes. Le sultan resta prisonnier. Selon les historiens Orientaux , il fut traité généreusement par le vainqueur , au lieu d'être enfermé dans une cage de fer & foulé aux pieds , comme on le raconte ordinairement.

La défaite des Turcs ne leur fit perdre que des hommes , soit que Tamerlan trouvât trop de résistan-

VIII. ÉPOQUE. 7

ce dans leur bravoure , soit que d'autres motifs l'appelassent loin de l'Asie-mineure. Manuel se croyoit cependant hors de péril. Il détruisit la mosquée de Constantinople ; il reprit quelques places. Des guerres civiles , allumées entre les fils de Bajazet , fortifièrent ses vaines espérances. Mais après la mort de Mahomet I , qui avoit détrôné & fait mourir son frère Moyse ou Mufa , Amurath II , fils de ce Mahomet , assiégea bientôt Constantinople. Il leva le siège pour étouffer la révolte de Mustapha , son frère. Il s'empara ensuite de Thessalonique , soumise depuis peu aux Vénitiens. Constantinople se vit menacée plus que jamais.

Amurat II
menace Constantinople.

Manuel étoit mort sous l'habit de moine. Jean Paléologue II , son successeur , se jeta , comme nous l'avons raconté , entre les bras des Latins. Il crut acheter leur secours en se réunissant à leur église : il n'y gagna que la haine de ses sujets. A son retour en 1440 , il trouva le peuple ameuté par les moines , furieux de ce qui s'étoit fait au con-

Les Grecs
rompent l'union faite
avec l'église
romaine.

8 HISTOIRE MODERNE.

cile de Florence. Les évêques de sa suite , détestés comme des infidèles pour avoir signé l'union , se rétractèrent la plupart ; & lui-même il perdit beaucoup de son zèle, quand il cessa de la croire utile à ses intérêts. Pour peu qu'on réfléchisse sur le caractère sophistique & superstitieux des Grecs , sur l'autorité des moines parmi eux , sur les raisons particulières qu'ils avoient de haïr les papes , sur la conduite des anciens croisés à Constantinople ; on n'aura pas de peine à concevoir les raisons qui perpétuèrent le schisme.

Huniade
arrête Amu-
rath.

Cependant Amurath faisoit la guerre en Hongrie, où régnoit Ladislas VI, roi de Pologne, que les Hongrois avoient couronné, au préjudice du jeune Ladislas, fils posthume de l'empereur Albert. Le célèbre Jean Huniade, à la tête des armées hongroises, arrêta ce terrible conquérant. Il le força de lever le siège de Belgrade ; il le battit en plusieurs rencontres, & le réduisit à demander la paix. Ladislas & Amurath jurèrent en 1444 une trêve de dix ans. Celui-ci, dégoûté de la

Abdication
du sultan.

VIII. ÉPOQUE. 9

fortune , remit le sceptre à son fils Mahomet II ; mais une noire perfidie des chrétiens l'arracha de sa retraite , malheureusement pour eux.

Les Turcs , se reposant sur la trêve qu'ils observoient religieusement , avoient porté leurs forces en Asie.

Trêve rompue indignement avec les Turcs.

Ce fut une raison de les attaquer : on crut facile de les vaincre & d'en délivrer l'Europe. Le cardinal Julien Césarini , légat d'Eugène IV , homme violent & fourbe , qui s'étoit signalé dans la croisade contre les Hussites , persuada que le traité avec les Turcs n'obligeoit point ; qu'il étoit nul , impie , ayant été fait sans l'approbation du pape ; & que l'on pouvoit , qu'on devoit même le violer. Eugène confirma ce jugement , ordonna de rompre la trêve , délia Ladislas de ses sermens , selon l'usage établi à Rome depuis plusieurs siècles.

Par quel incroyable aveuglement , cette maxime absurde qu'on ne doit pas garder la foi aux hérétiques , aux infidèles , avoit-elle triomphé des premiers principes de la conscience & de la raison ? Comment ne

Faux principe des chrétiens d'alors.

voyoit-on pas que , si la doctrine du parjure réussissoit dans quelque occasion passagère , elle conduisoit nécessairement aux suites les plus funestes ? qu'elle autorisoit les ennemis à se jouer de même des sermens ; qu'elle détruisoit la foi publique ; qu'elle rompoit les liens de la société , & substituoit au droit des gens le brigandage & la fureur ? Les chrétiens eurent tout lieu de se repentir de leur trahison.

1444.
Amurath les
défait à Var-
ne , & abdi-
que encore.

Transportés d'une juste colère , ne respirant que la vengeance , les Turcs prient Amurath de se remettre à leur tête ; car son fils Mahomet étoit trop jeune. Il se rend aux vœux de la nation , il marche contre les ennemis , les défait à Warna en Bulgarie ; & Ladislas est tué dans cette bataille avec le cardinal Julien. Une chose plus étonnante est de voir Amurath vainqueur , abdiquer l'empire pour la seconde fois.

Scanderberg
enlève l'Al-
banie aux
Turcs.

Il fut encore arraché de sa retraite par les exploits de George Castriot , surnommé Scanderberg , (*Seigneur Alexandre* ,) fils d'un prince d'Albanie , l'ancienne Épire.

VIII. ÉPOQUE. II

Ce jeune héros, emmené pour otage après que sa patrie eut été conquise, élevé dans la cour d'Amurath, étoit parvenu à ses bonnes grâces par des talens & une valeur extraordinaires. Ayant appris la mort de son père, il résolut d'enlever aux Turcs la ville de Croie, capitale de l'Albanie. Il commandoit quelques troupes. Un secrétaire de la cour passa près de son camp. Il le contraignit de signer un ordre au gouverneur de Croie, pour que la place lui fût remise. Ce faux ordre eut son effet. Scanderberg massacra la garnison, & attira sous ses drapeaux les habitans du pays. Il profita si bien de l'avantage que lui donnoient les montagnes, qu'Amurath ne put jamais le vaincre. Le sultan mourut en 1451. Son fils devint la terreur des chrétiens.

Mahomet II, qu'on peint ordinairement de couleurs si odieuses, joignoit aux vices des conquérans, à l'injustice & à la cruauté, une grandeur d'ame, une prudence & des lumières qui méritent des éloges. Il favoit plusieurs langues, il aimoit

Mahomet II, successeur d'Amurath II.

les arts, il cultivoit l'astronomie ; deux fois il avoit montré une rare modération, en voyant son père sortir de la solitude pour remonter sur le trône. Trouveroit-on son égal parmi les princes contemporains ? A l'âge de vingt-deux ans, il exécuta le grand projet de ses pères : il s'empara de Constantinople en 1453.

1453.
Siège de
Constantino-
ple.

Le siège de cette capitale offre des objets intéressans. La haine théologique agita les Grecs jusqu'à la dernière extrémité : ils combattirent néanmoins avec le courage du désespoir. Mahomet, ne pouvant forcer le port, que défendoient des chaînes énormes, fit couler en une nuit, sur des planches enduites de graisse, une partie de sa flotte, l'espace de deux lieues, par un chemin de terre. Il se trouva tout-à-coup maître du port, par cette entreprise presque incroyable. On prétend qu'il avoit une pièce d'artillerie si prodigieuse, qu'il fallut soixante & dix paires de bœufs pour la traîner. Voltaire observe qu'une très-grande quantité de poudre ne

VIII. É P O Q U E. 13

pouvant s'allumer à la fois , le bou-
let ne pouvoit produire un effet bien
considérable. Peut-être , dit-il , les
Turcs par ignorance employoient
de ces canons, & peut-être les Grecs
par la même ignorance en étoient
effrayés. Constantin Paléologue ,
successeur de Jean II , fut tué dans
la foule des combattans , lorsque les
Turcs forcèrent la place. Sous le
règne d'un Constantin , Constanti-
nople devoit subir le joug de l'Al-
coran. Rome avoit subi le joug des
barbares sous un Auguste.

Constantin
Paléologue
tué, & la ville
prise.

Tout sanguinaire qu'étoit Maho-
met , la manière dont il traita les
vaincus lui fait honneur. Il leur lais-
sa des églises ; il installa lui-même
un patriarche ; il contint la fureur
de ses soldats ; il fit de magnifiques
obsèques à l'empereur ; il rendit
Constantinople heureuse & florissan-
te. Enfin quelques reproches qu'il
mérite à certains égards , le grand
homme se montre à travers ses vices.

Mahomet ne
se comporte
point en bar-
bare.

Huniade eut la gloire de sauver
Belgrade , assiégée par le sultan *.

Succès des
Tures sous
son règne.

* Jean Capistran, franciscain canonisé,

Les chevaliers de Rhodes , aujourd'hui de Malte , lui résistèrent dans leur île avec le même succès. Mais il reconquit l'Albanie après la mort de Scanderberg. Il s'empara de Trébizonde , où restoit encore un nom d'empire grec. Il porta ses armes jusqu'à Trieste. Il menaçoit Venise , & disoit au sujet de la cérémonie singulière où le doge épouse la mer adriatique , *qu'il l'enverroit consommer son mariage au fond de la mer.* Ses lieutenans prirent Otrante , pénétrèrent dans la Calabre. L'Italie , l'Europe entière , tremblèrent comme du temps des Arabes.

Sa mort en
1481.

Ce terrible conquérant mourut en 1481 , dans un âge où il pouvoit encore exécuter les plus vastes en-

un des plus grands zélateurs contre les Hussites, les Juifs & les Turcs , étoit de cette expédition comme prédicateur de croisade. Huniade & lui , dans leurs relations , ne dirent pas un mot l'un de l'autre. A qui des deux attribuer la gloire du succès , au prédicateur ou au général ? La question n'étoit pas bien décidée en ce temps-là ; elle paroît l'être aujourd'hui.

VIII. ÉPOQUE. 15

treprises , n'ayant que cinquante & un ans. Sa postérité règne toujours à Constantinople. Les lettres & les sciences en sont bannies. Les Grecs étoient devenus trop méprisables , pour que les Turcs , dont le gouvernement & la religion étoient fixés, adoptassent leurs lois, leurs coutumes, leurs opinions & leurs goûts. Il en fut de cette conquête , comme de celles des Germains , destructeurs de l'empire d'occident : elle éteignit le peu de lumière qui restoit encore.

Aucune puissance de l'Europe ne prit les armes pour sauver Constantinople. On y étoit cependant plus intéressé sans doute qu'à la conquête de Jérusalem. Mais la foiblesse des états , les dissensions intestines , l'expérience de tant de malheurs produits par ces guerres éloignées , le défaut de politique & d'harmonie entre les princes , peut-être aussi les embarras de la cour de Rome qui n'avoit plus le même empire , furent cause que les armes ottomanes rencontrèrent si peu d'obstacles. De grandes armées , sous des chefs tels

Aucune puissance de l'Europe ne défendit Constantinople; pour quoi.

18 HISTOIRE MODERNE.

qu'Huniade ou Scanderberg, au-
roient probablement confondu les
espérances de Mahomet. Revenons
aux affaires de l'occident.



CHAPITRE I I

*Fin du règne de Charles VII. ---
Louis XI, jusqu'à la mort du der-
nier duc de Bourgogne.*

CHARLES VII, ayant chassé les Fin de Char-
les VII. Anglois par les armes de ses illustres capitaines, des Dunois, des Richemont, des la Hire, &c. continua de réparer par un sage gouvernement les maux affreux de la nation. Son fils Louis, génie dangereux & mauvais cœur, empoisonna la fin de sa vie en se révoltant. Il se retira chez le duc de Bourgogne; il se rendit même suspect de méditer un parricide. Charles mourut de chagrin en 1461.

Sous son règne furent restreints Réforme de
l'université. les privilèges de l'université de Paris, qui sortant de sa sphère & s'ingérant dans les affaires d'état, inquiétoit alors le gouvernement plus qu'elle n'éclairoit les citoyens. Mais ce qu'il importe sur-tout d'obser-

Troupes ré-
glées.

Taille perpé-
tuelle.

ver , c'est l'établissement de quinze compagnies d'ordonnance, chacune de six cents chevaux , & d'un corps de quatre mille fantassins. C'étoient des troupes réglées , toujours prêtes à prendre les armes. On établit pour leur entretien la *taille* perpétuelle. D'abord elle ne fut que de dix-huit cents mille francs ; elle devoit croître sous chaque règne. Il est facile de juger quelle force une armée permanente donnoit à l'autorité royale. Sans ce moyen , le feul infallible , comment soumettre l'indépendance des vassaux ?

Jacques
Cœur , négociant , devenu ministre des finances, indignement persécuté.

Nous ne devons pas ignorer qu'un riche négociant , Jacques Cœur , contribua beaucoup au succès des armes françoises , par les secours qu'il fournit au roi. Le ministère des finances fut le prix de ses services , & ne le mit point à couvert des injustices de cour. Ses ennemis vinrent à bout de le perdre. On l'accusa d'avoir empoisonné Agnès Sorel ; accusation si absurde qu'elle tomba d'elle-même. On l'accusa sur-tout d'avoir envoyé des sommes aux Musulmans , avec lesquels il trafiquoit.

VIII. ÉPOQUE. 19

Il se justifia en alléguant la permission de deux papes pour trafiquer avec eux : apologie aussi bizarre que l'imputation. On lui donna pour juges ses ennemis mêmes, qui le condamnèrent à l'exil, & le dépouillèrent de ses biens. Qu'il eût les mains parfaitement nettes ou non, cette injustice, sous un bon prince, n'en est pas moins propre à faire gémir, & sur les mœurs du siècle, & sur les périls des grandes fortunes. Jacques Cœur ne trouva des secours que dans la reconnoissance de quelques particuliers.

Louis XI, fils de Charles VII, étoit fourbe, hypocrite, superstitieux, cruel. Il affermit l'autorité royale, par des moyens plus convenables à un tyran que dignes d'un roi. Les traits de sagesse qu'on remarque dans son règne, n'ont pu effacer les noirceurs dont il est rempli. Tromper & opprimer furent le fond de sa politique. Mais il éprouva quelquefois qu'avec la finesse & la fourberie, on s'expose à la mauvaise foi d'autrui ; & qu'en se faisant détester, on se rend malheu-

1461.

Idée du règne de Louis XI.

reux par le pouvoir même dont on est avide. Ennemi de la noblesse, il employa des ames basses qui le payèrent de trahison. Soupçonneux & sanguinaire comme Tibère, comme lui il étouffa le mérite, il fit disparaître les grands hommes, il sembla désirer d'avoir des esclaves au lieu de sujets. Cependant la monarchie lui eut des obligations, parce que du moins il la délivra de la tyrannie des seigneurs.

Pie II change de principes, étant pape.

Dès le commencement, il tomba dans les pièges de la cour de Rome. Ænéas-Sylvius Piccolomini, célèbre secrétaire du concile de Bâle, où il s'étoit signalé contre Eugène IV, ayant changé d'opinion pour des bénéfices, (car Eugène le gagna ainsi) avoit reçu la tiare en 1458, sous le nom de Pie II. Il eut soin d'abord de condamner les appels au concile général, *comme un abus exécrationnable & inoui dans l'antiquité*. Il vouloit absolument faire abolir la pragmatique de Charles VII, fondée sur les décrets même de Bâle, dont il avoit soutenu l'autorité avec une extrême chaleur. Il

Abolition de la pragmatique de Charles VII.

y réussit , en faisant espérer au roi de mettre sur le trône de Naples René d'Anjou. Ferdinand d'Aragon, fils naturel & successeur d'Alfonse, fut cependant soutenu par le pontife. Louis, indigné d'être dupe, honteux de l'abolition de la pragmatique, permit au parlement de la maintenir en grande partie ; & les magistrats le vengèrent en bravant les foudres de Rome.

Pour ne pas revenir à Pie II , Lettre singulière du pape à Mahomet II. qui se plaignoit avec aigreur que *le juge des juges, le pontife Romain, fût soumis au jugement du parlement,* indiquons ici une de ses lettres adressée à Mahomet II. Il lui marque en substance ; » Si vous voulez étendre votre empire parmi les chrétiens, vous n'avez besoin que d'une petite chose qui se trouve facilement, d'un peu d'eau pour vous baptiser. Alors nous vous appellerions empereur des Grecs & de l'orient : nous implorerions votre bras contre les usurpateurs des biens de l'église romaine. A l'exemple de nos prédécesseurs Étienne, Adrien, Léon, qui transf-

» férèrent l'empire des Grecs à Pe-
 » pin & à Charlemagne, nous au-
 » rions recours à vous, & nous ne
 » ferions point ingrats. » Cette let-
 tre d'un pape au sultan turc est peut-
 être moins étonnante, que les efforts
 de quelques écrivains pour y trou-
 ver les preuves d'un zèle admirable.

Ligue du
 bien public
 contre Louis
 XI.

Comme Louis XI vouloit sur-tout
 abaisser les grands, leurs cabales pro-
 duisirent bientôt une révolte. Phi-
 lippe le Bon, duc de Bourgogne,
 prince magnifique & généreux, qui
 après sa réconciliation avec la cou-
 ronne, paya la rançon du duc d'Or-
 léans prisonnier en Angleterre, &
 sacrifia une haine violente au plaisir
 glorieux de faire du bien; Philippe,
 dis-je, étoit trop vieux & trop sage
 pour allumer la guerre civile. Mais
 son fils Charles le Téméraire, ennemi
 personnel du roi, se ligua avec le duc
 de Berri, frère de Louis, & avec les
 ducs de Bourbon & de Bretagne, sous
 prétexte de réformer l'état, de sou-
 lager les peuples. Dunois lui-même,
 le vertueux Dunois se joignit aux
 rebelles; tant les injustices du gou-
 vernement étoient révoltantes!

VIII. ÉPOQUE. 23

La bataille sanglante de Montlhéri en 1465 ne décida rien. Cependant le rusé monarque, dont la politique fut toujours de négocier pour tromper, fit la paix à des conditions honteuses, cédant la Normandie à son frère, & démembrant le domaine en faveur des principaux chefs. Cette ligne appelée *du bien public* laissa subsister, augmenta même les maux publics, comme il arrive toutes les fois que l'ambition ou l'inquiétude se révolte avec le masque du zèle.

Le roi fait un traité honteux, pour le violer.

On ne tarda point à connoître les vues de Louis. Il enleva la Normandie à son frère : nouvelle source de brouillerie. Il lui donna ensuite la Guienne en apanage : mais le nouveau duc de Guienne mourut bientôt, empoisonné par un moine son aumônier ; & le roi fut généralement soupçonné de ce crime. D'un autre côté, tandis qu'il travailloit sous main à soulever les Liégeois contre le duc de Bourgogne Charles, successeur de Philippe le Bon ; il eut la confiance d'aller à Péronne sans précaution conférer avec lui ; ou plutôt se livrer à lui, apparemment pour

Il est soupçonné d'avoir fait mourir son frère.

Il tombe dans le piège où il veut attirer le duc de Bourgogne.

le mieux tromper. Sa perfidie fut malheureuse. La révolte de Liége éclata plus promptement qu'il ne le pensoit. Le duc outragé & furieux, le tenant prisonnier, vouloit d'abord le faire périr ; il se contenta d'une satisfaction humiliante, & l'obligea de le suivre contre les Liégeois. Bientôt leur ville reduite en cendres, éprouva toutes les horreurs de la vengeance la plus barbare.

Ambition &
témérité de
ce duc Char-
les.

Ces deux princes se brouillèrent continuellement, au mépris de leurs traités. La mauvaise foi de l'un irritoit la fougue de l'autre. Enfin Charles tomba dans l'abîme que creuse la témérité. Maître des deux Bourgognes, de l'Artois, de la Flandre, de presque toute la Hollande, il avoit acheté les domaines d'un duc d'Autriche en Alsace ; & tant de puissance & de richesse ne satisfaisoit pas son ambition. Il vouloit le titre de roi ; il se proposoit d'assujettir les Suisses, de conquérir la Lorraine. En vain les Suisses lui représentèrent par une députation la pauvreté de leur pays, qui ne valoit pas, disoient-ils, les mors
de

VIII. ÉPOQUE. 25

de ses chevaux , ni les éperons de ses chevaliers. Il marcha contre eux ; il s'engagea dans leurs défilés il fut battu en 1476 à Granfon & à Morat. L'année suivante , il alla encore se faire battre à Nancy , où il fut tué.

Battu par les Suiffes, il est tué en Lorraine.

Une particularité digne de l'histoire , c'est qu'après la bataille de Granfon , sa vaiffelle d'argent se vendit pour vaiffelle d'étain ; son plus beau diamant , qu'on estime près de deux millions , passa de main en main pour la valeur d'un florin. Telle étoit la simplicité des Suiffes. Un peuple , qui n'avoit pas même l'idée du luxe , étoit digne fans doute de la liberté acquife au prix de fon fang. Il connoitra mieux dans la fuite les douceurs de la fociété & les agrémens de la vie. Heureux s'il en use toujours avec fageffe , fans se corrompre , fans envier l'opulence , & fans perdre les fentimens d'égalité , qui nourrissent la vertu républicaine ! Je parlerai ailleurs du gouvernement des Treize cantons : il commençoit à fe former.

Simplicité des Suiffes.

Marie , fille du duc Charles , étant la feule héritière , le duché de

La Bourgogne réunie à la couronne de France.

Mariage de
l'héritière du
duc avec
Maximilien
d'Autriche.

Bourgogne fief masculin , fut réuni à la couronne par la loi des apanages. On pouvoit y réunir tout le reste , en mariant la princesse avec le dauphin. Louis en forma le dessein , & s'y prit mal. Il inspira de la défiance à Marie ; il se rendit odieux aux Flamands. Ce peuple indocile & factieux saisit les rênes du gouvernement , fit exécuter deux ministres de sa souveraine , l'obligea d'épouser Maximilien d'Autriche , fils de l'empereur Frédéric III. Ce mariage fut une source de guerres & de calamités pour les peuples,



CHAPITRE III.

*Factions d'Yorck & de Lancaſter, qui
détruiſent la race des Plantagenets.
--- Traité de Pecquigni.*

DEPUIS long-temps les factions d'Yorck & de Lancaſter, la première désignée par la *Rose blanche*, la seconde par la *Rose rouge*, s'achar- noient l'une contre l'autre en Angle- terre, où le génie turbulent & fé- roce de la nation se livroit à toute la rage des discordes civiles. Nous avons vu la maison de Mortimer dé- pouillée de la couronne par le duc de Lancaſter, qui régna sous le nom de Henri IV. Richard, duc d'Yorck, héritier de cette maison, entreprit de faire valoir ses droits, contre le foible Henri VI. Il se revolta; & en 1455, il fit le roi prisonnier à la ba- taille de Saint-Albans. Naturelle- ment modéré, irrésolu, il laissa le ti- tre de roi à Henri, & se contenta d'avoir celui de protecteur.

Le duc
d'Yorck se ré-
volte contre
Henri VI.

La reine Marguerite d'Anjou combat en héroïne.

1461.
Édouard IV
détrône Henri.

Marguerite
encore vaincue & fugitive.

Une femme comparable aux héros de la chevalerie, la reine Marguerite d'Anjou, rétablit l'autorité royale, mais pour peu de temps. Elle perdit la bataille de Northampton en 1460, contre le fameux comte de Warwick. Henri fut encore prisonnier. Sa femme le délivra encore par deux victoires, dont l'une coûta la vie au duc d'York. Édouard, fils de ce duc, jeune prince aussi brave qu'ambitieux, soutint avec plus de succès les prétentions de son père. Il fut proclamé à Londres en 1461. Il gagna aussi-tôt sur Marguerite la sanglante bataille de Tewkesbury. Trente-six mille hommes furent les victimes de cette journée. Le parlement reconnut ensuite le droit du plus fort, malgré les actes de trois règnes en faveur de la maison de Lancaster. Ainsi jusqu'aux lois & aux principes, tout dépend des caprices de la fortune !

L'intrépide Marguerite, avec quelque secours de Louis XI & de l'Écosse, revient attaquer l'usurpateur. Elle est encore battue à Hexham en 1464. Fuyant dans les bois,

VIII. É P O Q U E. 29

elle rencontre un voleur, qui fond sur elle l'épée à la main. *Approchez mon ami*, lui dit-elle en lui présentant son fils, *je vous confie le fils de votre roi*. Le voleur l'admire, la met en sûreté. Bientôt elle se réfugie en France; & le malheureux Henri VI demeure enfermé dans la tour de Londres.

Edouard IV cimentoit de sang un trône acheté par tant de massacres; mais plus il se montroit cruel, plus il s'exposoit aux révolutions. Une faute où l'entraîna l'amour, changea la face des affaires. Tandis que Warwick, à qui il devoit principalement la couronne, négocioit pour lui un mariage avec Bonne de Savoie, sœur de la reine de France; il épousa secrètement Élisabeth Wideville, veuve d'un simple gentilhomme, dont il étoit éperduement amoureux sans pouvoir séduire sa vertu. A cette nouvelle, Warwick indigné repasse en Angleterre, forme des cabales, attire dans son parti les mécontents, & même le duc de Clarence, frère du roi. Il va se réconcilier avec la reine Marguerite, son

Edouard s'attire la haine du comte de Warwick.

Cabales de ce seigneur.

ennemie mortelle ; il entreprend de rétablir le roi qu'il a détrôné , de détrôner celui qu'il a établi.

Henri VI
rétabli.

A peine peut-on imaginer la promptitude de l'exécution. Il arrive ; plus de soixante mille Anglois se rangent sous ses drapeaux. Édouard s'enfuit après un combat nocturne. Onze jours suffisent pour lui enlever le royaume. Henri VI, tiré de sa prison, est de nouveau reconnu ; & le parlement abroge les actes par lesquels tant d'autres actes étoient abrogés.

Nouvelle ré-
volution sou-
daine.

Nouvelle révolution sept mois après. Édouard IV , ayant obtenu un foible secours du duc de Bourgogne, débarque avec deux mille hommes sur les côtes d'Angleterre pour se remettre seulement, dit-il, en possession de son duché d'Yorck. Ses partisans accourent. Warwick combat à Barnet , sans attendre la reine Marguerite ; il perd la bataille & la vie. L'héroïne combat à son tour à Teukesbury ; elle perd la bataille & la liberté. Le prince de Galles, son fils, prisonnier comme elle, parle fièrement au vainqueur,

1471.
Meurtres des
princes.

VIII. ÉPOQUE. 31

en reçoit un soufflet, est égorgé sur le champ par les ducs de Gloucester & de Clarence. Ce dernier avoit trahi Warwick, & s'étoit joint au roi son frère. Enfin la mort de Henri VI, assassiné peu de jours après, fait le dénouement d'une si affreuse tragédie.

Des mœurs atroces n'empêchoient point Édouard de se livrer aux plaisirs. C'étoit même sa passion dominante ; mais la haine nationale pour le nom françois, excitée par les intrigues de Charles le Téméraire, qui vivoit encore, le réveillant au sein de la volupté ; il somma Louis XI de restituer la Normandie & la Guienne. Il vint, à la tête d'une armée nombreuse, pour arracher ce qu'il ne pouvoit obtenir.

Édouard IV
attaque la
France.

Si le fougueux Bourguignon ne s'étoit pas précipité sur la Lorraine, au lieu d'attendre les Anglois, la France avoit tout à craindre. Louis évitoit soigneusement la guerre : la ruse & l'argent étoient ses armes. Peu sensible à l'honneur, pourvu qu'il éloignât le danger, il entre en négociation, il corrompt les minis-

Louis XI
achète une
trêve.

Traité de
Pecquigni.

tres d'Angleterre, il achète par le traité de Pecquigni en 1475 une trêve honteuse de sept ans, pour une pension, ou un tribut annuel, de cinquante mille écus d'or. Le seul article honorable du traité fut la délivrance de Marguerite d'Anjou. Le roi paya sa rançon, & cette héroïne vint finir ses jours dans sa patrie.

Édouard fait
périr son frère.

Comme l'ordre des idées est préférable à celui des dates, suivons rapidement jusqu'au bout l'histoire tragique des deux *Roses*. Édouard IV, aussi cruel que voluptueux, souillé du sang royal d'Yorck, verse encore celui de son frère, le duc de Clarence, à qui cependant il devoit en partie la dernière révolution. Il le haïssoit, le soupçonnoit : il le fait arrêter, & le livre au parlement alors esclave de la cour. On le condamne à mort, sans aucune preuve de crime capital ; on lui laisse seulement le choix du supplice ; & ce prince bizarre est noyé, comme il le demande, dans un tonneau de malvoisie.

Après la mort

Édouard meurt en 1482, lors-

VIII. ÉPOQUE. 33

qu'il se préparoit à recommencer la guerre contre la France. Le duc de Glocester son autre frère, monstre de scélératesse, régent du royaume pendant la minorité d'Édouard V, fils aîné du dernier roi, forme le projet de s'emparer de la couronne d'Angleterre. Au premier coup-d'œil, rien ne devoit paroître plus chimérique; car non-seulement il y avoit deux enfans d'Édouard IV, mais il y en avoit aussi du duc de Clarence, l'aîné de Glocester. Cette considération ne l'arrête point. Il se délivre par un meurtre du lord Hastings, grand-chambellan & sujet zélé. Il a le front de publier que le feu roi & le duc de Clarence étoient bâtards, diffamant ainsi sa propre mère, encore vivante. Il se donne pour seul héritier légitime; il est proclamé par quelques misérables, dont les acclamations achetées lui paroissent la voix du peuple; il fait assassiner dans la tour le jeune Édouard, & le duc d'Yorck son cadet. Il règne déjà en 1483 & la force contraint ensuite le parle-

d'Édouard IV, usurpation atroce du duc de Glocester (Richard III).

ment à le reconnoître , sous le nom de Richard III.

Richard dé-
trôné par le
comte de
Richmond
(Henri VII).

Tant d'horreurs ne pouvoient que révolter une nation courageuse. Le parti de Lancaſter ſe ranima. On jeta les yeux ſur Henri comte de Richmond , petit-fils de cet Owen Tudor qui avoit épouſé la veuve de Henri V. Il étoit l'héritier de la maiſon de Lancaſter , mais par les femmes , & même par une branche légitimée , que l'acte de légitimation excluoit de la couronne. Richmond proſcrit avoit cherché un aſyle en Bretagne. La haine qu'inspiroit la tyrannie , étoit ſeule capable de le placer ſur le trône. Voici un nouvel exemple de ces révolutions ſoudaines , ſi communes dans l'hiſtoire d'Angleterre. Avec environ deux mille hommes , fournis par la France , le comte arrive ſur les côtes de Galles en 1485. Il a aufitôt une armée ; il attaque Richard à Boſworth ; celui-ci , abandonné par un de ſes généraux , perd la bataille & meurt en combattant avec beaucoup de courage.

Maiſon de Ainſi après trente années de guerre

VIII. É P O Q U E. 35

Civile, après douze batailles rangées & des barbaries fans nombre, fut éteinte dans des flots de fang la maison d'Anjou Plantagenet, qui régnoit depuis trois cents trente ans. Ainfi les parens, les frères, acharnés les uns contre les autres, fe fervirent tous mutuellement de bourreaux en déchirant les entrailles de leur patrie. Si l'ambition n'est pas effrayée de ces terribles événemens, que les peuples du moins tremblent d'être les instrumens de fa fureur, pour en devenir tôt ou tard les victimes !

Richmond, proclamé roi sous le nom de Henri VII, s'avisa de faire confirmer ses droits par une bulle du pape : il les croyoit donc foibles & incertains ; quoique le parlement eût déclaré que le droit de succession résidoit dans sa personne. Il époufa Élisabeth, fille d'Édouard IV, comme le fouhaitoit la nation ; & réunit ainfi les titres d'Yorck à ceux de Lancafter. Presque toujours tranquille, pendant un règne de vingt-quatre ans, il abaiffa la haute noblesse, il étendit les pré-

Plantagenet éteinte dans le fang.

Henri VII se munit d'une bulle du pape.

Idée de son règne.

rogatives de la couronne , il gouverna l'Angleterre à-peu-près comme Louis XI gouvernoit la France, avec moins de rigueur , mais avec les mêmes vues d'intérêt & de politique.

L'autorité royale devoit s'accroître.

Que les rois eussent alors pour but d'étendre leur autorité , ce pouvoit être l'effet des passions sur le trône. Cependant le bien public sembloit l'exiger , puisqu'il n'y avoit guère d'autre moyen d'établir l'ordre , & de faire régner les lois. De vastes monarchies déchirées sans cesse , non par un zèle de liberté politique , mais par des factions de seigneurs toujours disposés à envahir : c'est le tableau que l'histoire nous offre dans plusieurs siècles. Comment réprimer de tels désordres , si l'autorité royale restoit impuissante ?



CHAPITRE IV.

Particularités du règne de Louis XI.

Louis mourut en 1483. Rassem- blons ici sous un point de vue gé- néral quelques traits intéressans de son règne, que nous n'avons pu pla- cer ailleurs. S'il mit les rois *hors de page*, suivant l'expression de Fran- çois I, s'il fit plier les grands sous le joug, ce ne fut qu'à force d'injus- tices & de cruautés. On vit tomber sur un échafaud les têtes les plus illustres ; le connétable de Saint- Paul son beau-frère, le comte d'Ar- magnac, le duc d'Alençon, le duc de Nemours : les enfans du dernier furent arrosés du sang paternel, par ordre du roi. Ces exécutions pou- voient être la peine des révoltes ; mais la tyrannie présida plus que l'équité à la plupart des jugemens. Les soupçons tinrent souvent lieu de preuves ; & les soupçons se mul- tiplioient, à proportion de la haine qu'inspiroit le sombre monarque.

Cruautés de
Louis XI en-
vers les
grands.

Un prévôt sanguinaire, son ami, ministre de ses vengeances, Tristan l'Hermite, est célèbre parmi les inventeurs des supplices. Quel ami d'un roi de France !

Tous les grands fiefs, excepté la Bretagne, & la Flandre, réunis à la couronne.

Sans la force militaire établie sous le dernier règne, sans le soin qu'eut Louis XI d'éviter la guerre aux dépens même de son honneur, un tel gouvernement auroit essayé de rudes secouffes. Les circonstances lui furent favorables. Des anciens grands vassaux, il ne restoit que les ducs de Bretagne & de Bourgogne. La mort du dernier augmenta le pouvoir de la couronne, qui auroit infiniment gagné si sa fille eût épousé le dauphin. On acquit encore la Provence, par le testament du comte de la Marche, neveu & héritier de René d'Anjou.

Pourquoi l'anarchie féodale tomboit tous les jours.

Depuis que les seigneurs s'étoient ruinés pour les croisades ; que les peuples avoient été affranchis de la servitude ; que l'appel aux justices royales étoit solidement établi ; que les parlemens composés de jurisconsultes suivoient des principes constants ; que les rois ordonnoient en

VIII. ÉPOQUE. 39

législateurs , & recouvroient les principaux droits de la souveraineté; chaque jour l'anarchie féodale tomboit en ruine.

Les états, assemblés en 1468, firent un règlement très-propre à prévenir les désordres, qu'avoit tant de fois occasionnés le démembrement de la monarchie. Ils déclarèrent que la Normandie ne pouvoit se détacher de la couronne; & que le roi pouvoit s'en tenir, par rapport à son frère, à une déclaration de Charles V, sur l'apanage des enfans de France: on l'avoit fixé à douze mille livres de rente, en fonds de terre, érigés en duché ou en comté. Ces douze mille livres en feroient aujourd'hui environ cent vingt-quatre mille.

Règlement
sur les apana-
ges.

Un monarque plein de vices & de contradictions, absolu sans dignité, populaire sans bonté, injuste par système, & zélé pour l'administration de la justice; fourbe & perfide, en montrant sa finesse à découvert; violant les premiers devoirs de la morale, & se livrant aux superstitions les plus ridicules; se parant du titre de *Très-chretien*, & rendant sa re-

Contradic-
tions dans
Louis XI.

ligion méprisable ou odieuse; tyran de ses sujets, & timide esclave de son médecin; Louis XI avilit la royauté, & cependant la fortifia. C'est qu'il fut employer un ressort très-efficace, l'argent. Il avoit augmenté la taille de trois millions. A l'entendre, il ne prenoit le bien du peuple, que pour épargner son sang; comme si l'on ne pouvoit épargner tout-à-la-fois l'un & l'autre. Il eut du moins la prudence de mépriser cette funeste ambition, qui aime mieux s'étendre que s'affermir. C'étoit réellement épargner le peuple.

L'argent fut son grand moyen.

Il ne voulut point de Gènes, qui se donnoit & se révoltoit.

La république de Gènes, mal gouvernée, parce que les nobles y opprimoient la multitude, avoit souvent cherché un maître; & ne savoit pas mieux obéir que conserver son indépendance. Elle s'étoit donnée à Charles VI, & révoltée contre lui; elle s'étoit donnée tour-à-tour au marquis de Montferrat, au duc de Milan, à Charles VII, & s'étoit soulevée contre tous. Elle voulut se donner à Louis XI, qui répondit, *je vous donne au diable.* Héritier des droits de la maison

Il ne pensa point à Naples.

VIII. ÉPOQUE. 41

d'Anjou sur le royaume de Naples, il se garda bien de porter ses vues de ce côté-là. Son fils fera moins sage & s'attirera des malheurs.

Louis XI établit les postes, destinées d'abord uniquement aux affaires du roi & à celles du pape: l'université de Paris en avoit donné l'exemple, par les couriers qu'elle entretenoit. Il créa l'ordre de Saint-Michel, qui, avec celui de la Toison d'or, institué par le duc de Bourgogne Philippe le Bon, servit beaucoup à faire tomber l'ancienne chevalerie. Il encouragea les François au commerce, que leur ignorance abandonnoit aux étrangers. Il se proposoit de publier un code pour réformer la justice. Mais que penser d'un prince, dont les ministres furent un cardinal Baluc & un Olivier le Daim? Le premier qu'il avoit tiré de la fange, ame vile & sans mœurs, le trahit en scélérat; le second, devenu grand seigneur après avoir été son barbier, fut pendu pour un crime infâme, au commencement du règne de Charles VIII.

Postes établies.

Ordre de Saint-Michel.

Commerce.

Indignes ministres de ce roi.

La cléricature, à plus forte raison

Sort du cardinal Baluc.

l'épiscopat & la pourpre romaine, mettoient ordinairement un criminel à l'abri des poursuites de la justice. Balue restoit détenu en prison. Mais un légat prenant Louis par la conscience, obtint son élargissement, sous promesse qu'on le puniroit à Rome. Au lieu de punition, il reçut à Rome les plus grands honneurs, parce qu'il avoit sacrifié les intérêts de sa patrie aux desirs de cette cour.



CHAPITRE V.

*Gouvernement orageux de Florence ,
jusqu'à Laurent de Médicis , in-
clusivement.*

L'ITALIE va fixer nos regards. Les François y chercheront des conquêtes , & n'y trouveront que des tombeaux. Mais avant de suivre leurs guerres pour le royaume de Naples, jetons un coup-d'œil sur Florence , & voyons l'époque de la gloire des Médicis.

C'est à Florence sur-tout que ré-
gnoit l'esprit de liberté, depuis que
les villes d'Italie avoient secoué le
joug de l'empire d'Allemagne. Les
Florentins, dont l'activité & le gé-
nie méritent de grands éloges, au-
roient fondé une république puif-
sante & durable, s'ils avoient su
éteindre la fureur des factions. Mal-
heureusement cette simplicité de
mœurs, qui doit être la base d'un
état républicain ; cette égalité, si
nécessaire pour que tous les citoyens

Florence s'y
prend mal
pour fonder
une républi-
que.

soient soumis aux mêmes lois ; cet amour du bien général, auquel tout devoit céder, ne pouvoient renaitre que par des prodiges de législation, dont l'Italie moderne ne fournit aucun exemple.

Gouvernement heureux, mais court, après la mort de Frédéric II.

Après la mort de Frédéric II, les Guelfes & les Gibelins parurent se réconcilier à Florence. On confia le gouvernement à douze magistrats annuels. On choisit deux juges étrangers pour décider les affaires ; tant on craignoit que des citoyens ne fissent ombre aux citoyens. Ces commencemens furent si heureux, qu'en dix années les Florentins entraînent dans leur alliance Pistoie, Sienne, Arezzo ; souvirent Volterra ; & dominèrent dans la Toscane.

Factions & révolutions.

Bientôt les factions se ranimèrent. Les Guelfes chassèrent les Gibelins ; ceux-ci à leur tour chassèrent les Guelfes. Ce ne fut long-temps qu'une suite perpétuelle de troubles, de variations & de violences. Les nobles, les *citadins* ou bourgeois, le petit peuple, firent encore autant de partis inconciliables.

La noblesse

En 1282, on exclut toute la no-

bleffé du gouvernement. Il fut remis à des marchands & des artisans, avec le titre de *seigneurs*. Ensuite on créa un gonfalonnier tiré du peuple, qui ayant des troupes à ses ordres, devoit prêter main forte à la *seigneurie*. La nouvelle administration produisit de nouveaux défordres. Pour contenir les nobles dans le devoir, on imagina un moyen tout propre à les révolter. Comme les témoins n'osoient déposer contre eux, on autorisa les magistrats à juger sur le bruit public. On ne voyoit pas que la licence devoit augmenter par une justice arbitraire.

fut exclu
du gouverne-
ment.

Gonfalon-
nier.

Justice arbi-
traire.

Les nobles gagnèrent du terrain, mais se divisèrent en deux factions, *blancs & noirs*, armées l'une contre l'autre pour déchirer la patrie. On s'affoiblissoit toujours en se divisant. Les villes de Toscane cessèrent d'obéir. Castruccio Castracani, maître de Lucques & de Pise, fit trembler les Florentins. Ils s'étoient soumis pour cinq ans à Robert, roi de Naples; ils se soumirent à Charles, fils de Robert. Ils recouvrèrent leur li-

Les Floren-
tins se déchir-
rent.

berté en 1328, la perdirent encore, & la recouvrèrent de nouveau.

Cependant ils se maintiennent.

Bulle de Grégoire XI contre eux.

Cependant ils conservoient, malgré tant d'orages, une réputation imposante; puisque sur l'offre qu'ils firent aux villes rebelles de renoncer à la souveraineté, & de se contenter de leur alliance, ces villes rentrèrent volontairement sous leur domination. Le pape Grégoire XI & les Visconti leur firent la guerre, sans les dompter. On connoît le style de la cour de Rome en pareille circonstance. Voici néanmoins une singularité remarquable: le pape en jetant l'interdit sur la république, condamna les citoyens à l'esclavage, & livra au premier occupant les biens de ce peuple excommunié.

Les réformes ne remédient à rien.

Il seroit inutile & ennuyeux de suivre plus en détail des agitations perpétuelles, de petites réformes toujours inutiles. A peine Florence avoit joui de quelques années de calme, que les tempêtes y renaissent avec violence. Les Guelfes persécutoient les Gibelins; le peuple ne pouvoit souffrir les nobles; les nobles & les citoyens cabaloient

pour subjuguier le peuple. C'étoit l'image de la démocratie d'Athènes. Mais on n'avoit point eu de Solon, & l'on n'avoit pas encore l'humanité des Athéniens : aussi les discordes étoient-elles souvent sanguinaires.

Une famille enrichie par le commerce, les Médicis acquirent enfin, à force de mérite & de bienfaits, l'autorité nécessaire pour extirper tant d'abus. Silvestre Médicis, (ou comme nous disons, de Médicis,) gonfalonnier vers la fin du quatorzième siècle, jeta les fondemens d'une réforme qui eut d'abord très-peu de succès. Le peuple commença néanmoins à n'avoir plus le même empire. Véri de Médicis appaisa des troubles ; & pouvant s'emparer du gouvernement, il préféra d'agir toujours en citoyen. Jean de Médicis marcha sur ses traces, parvint à toutes les dignités sans ambition, tempéra par sa prudence l'animosité des différens partis, & fit goûter à la république un bonheur qu'elle n'avoit point connu jusqu'alors. Côme, fils de Jean, eut la gloire de le surpasser. Ses envieux l'accusèrent devant

Sagesse &
autorité des
Médicis.

Côme, père
de la patrie.

la seigneurie : il fut banni comme les Aristide & les Camille ; mais rappelé presque aussi-tôt, parce qu'il n'y avoit que désordres en son absence. Le titre de père de la patrie, qu'on lui donna, étoit la digne récompense de ses vertus.

Commission
pour gouver-
ner.

Tout gouvernement vicieux dans son principe, flottant au gré des factions, toujours prêt à se dissoudre faute de lois & d'harmonie, ne peut se réformer que par des moyens extraordinaires. Plus la liberté est licencieuse, plus la république se rapproche insensiblement de la monarchie. Il fallut établir une commission à Florence pour gouverner ; il fallut la renouveler six fois dans l'espace de vingt-un ans ; jusqu'en 1455. Côme de Médicis fut le chef & l'ame de cette magistrature ; il n'employa son autorité qu'au bien public. Des cabales firent enfin supprimer la commission ; car les ambitieux vouloient commander à leur tour. Pitti, gonfalonnier entreprenant, la rétablit par la force, & en exerça durement l'autorité. Côme, languissant de vieillesse, agissoit moins

moins qu'il ne laissoit agir son collègue Pitti.

Pierre de Médicis, successeur de Côme en 1464, étant par sa mauvaise santé presque incapable d'affaires, les ennemis de cette famille puissante & respectable conspirèrent pour la détruire. Leur complot ne réussit point; la commission fut renouvelée, mais l'inaction de Pierre devint une source de cabales. Julien & Laurent, ses fils, éprouvèrent après sa mort toutes les noirceurs de la haine & de l'envie.

Les Pazzi, dont la maison étoit une des plus illustres de Florence, résolurent d'assassiner ces deux citoyens, qu'ils ne pouvoient abattre que par un crime. Le pape Sixte IV n'eut pas honte d'entrer dans leurs vues; & un Salviati, archevêque de Pise, fut comme le chef des conspirateurs. Sous les dehors de l'amitié, on avoit voulu attirer les Médicis à des repas, où la mort les attendoit. Julien ne s'y étant pas rendu, quoique sans défiance, on choisit l'église même pour théâtre de l'assassinat. Pendant la messe, à

Conspiration
contre les Médicis.

1478.

Julien & Laurent assassinés dans l'église.

l'élevation de l'hostie, signal dont on étoit convenu, les conjurés tirent leurs poignards & frappent les deux victimes. Julien expire sur la place; Laurent se défend & échappe. Le peuple venge aussi-tôt ses bienfaiteurs. On met en pièces les meurtriers. L'archevêque de Pise est pendu lui-même.

Sixte IV, complice de la conspiration, excommunié Florence.

Louis XI la protège.

Absolution des Florentins.

Sixte IV, auroit dû, ce semble, dissimuler & se taire, pour couvrir sa propre honte. Il lança contre les Florentins tous les foudres de l'Eglise. Ceux-ci méprisèrent d'abord l'interdit, & implorèrent la protection de la France. Louis XI, qui vivoit encore, eut la générosité ou la politique de se déclarer en leur faveur. Il menaça de rétablir la pragmatique sanction; il envoya quelques troupes; il tint ferme contre les artifices de Rome. Enfin le pape accorda ce qu'il ne pouvoit plus refuser. Mais l'autorité pontificale triomphoit toujours, par les humiliations qu'elle imposoit en se défendant. Les ambassadeurs de Florence reçurent des coups de verge avec l'absolution.

VIII. ÉPOQUE. 51

Rien ne justifia mieux le zèle des Florentins pour les Médicis, que la manière dont Laurent gouverna leur république. Protecteur des lettres & des beaux-arts, ainsi que le grand Côme, son aïeul : libéral avec une magnificence éclairée, & cherchant moins à briller qu'à faire du bien ; simple magistrat dans sa patrie, & continuant le commerce de ses pères ; il l'emporta sur les princes contemporains, non-seulement par le mérite réel, mais par l'influence qu'il eut dans les affaires d'Italie, & par les succès de sa prudente politique.

Laurent gouverne en grand homme.

C'étoit un objet digne d'un homme supérieur, & ce fut le sien, de rétablir la paix en Italie, où depuis plusieurs siècles on ne voyoit qu'usurpations, guerres & catastrophes. Les Vénitiens pressés d'un côté par le Turc, se jetoient de l'autre sur la Lombardie. Ludovic Sforce, dit le Maure, avoit enlevé Milan au jeune duc Jean Galéas, son neveu, à qui il ne laissoit qu'un vain titre. Ferdinand, roi des deux Siciles, fils naturel d'Alphonse, beau-père de Jean-Galéas, étoit d'autant plus animé

Il se propose d'établir la paix en Italie.

Il en vient à bout. contre Ludovic, qu'il avoit lui-même des prétentions sur le Milanès. Tout annonçoit donc de nouvelles guerres, & Florence ne pouvoit manquer d'en recevoir le contre-coup. Laurent fut les prévenir. Il réconcilia Ferdinand & Ludovic ; il les engagea dans une ligue avec les Florentins, pour le maintien de la paix. Les Vénitiens suspendirent leurs conquêtes. Le pape Innocent VIII s'efforça en vain de détrôner le roi de Naples. L'Italie respira, connut enfin le bonheur. Mais elle perdit trop tôt Médicis, qui mourut, en 1492, âgé de quarante-trois ans. Pierre, son fils, lui succéda sans mérite ; & bientôt le feu de la guerre embrâsa tout.



CHAPITRE VI.

*Règne de Charles VIII en France.**Conquête stérile de Naples.*

LA France avoit pour roi, depuis 1483, Charles VIII, jeune prince mal élevé, téméraire, incapable d'application. Il étoit monté sur le trône à l'âge de treize ans. Anne sa sœur aînée, épouse de Pierre de Bourbon seigneur de Beaujeu, devoit en vertu du testament de Louis XI gouverner le royaume pendant la jeunesse du roi. Ce fut une occasion de guerre civile. Le duc d'Orléans (qui régnera sous le nom de Louis XII) prétendoit au gouvernement : il voulut s'en emparer, ne réussit point, se révolta. Ligué avec le duc de Bretagne & avec Maximilien d'Autriche, il perdit la bataille de Saint-Aubin, où il fut fait prisonnier.

Troubles au commencement du règne de Charles VIII.

Le duc d'Orléans, rebelle & prisonnier.

Peu de temps après, mourut le duc de Bretagne, sans enfans mâles.

Mariage du roi avec l'héritière de Bretagne.

La princesse Anne , sa fille , héritière de cette grande province , étoit déjà mariée par procureur avec Maximilien , veuf de l'héritière de Bourgogne. Pour réunir le duché à la couronne , on vint à bout , non sans peine , de rompre un mariage qu'Anne desiroit , & de lui faire épouser le roi de France , qu'elle n'aimoit point. le duc d'Orléans , quoique amoureux de la princesse , eut la générosité de servir Charles VIII dans une affaire si délicate. Cet illustre fauteur étoit devenu un sujet zélé. Le roi , en le tirant de prison , lui avoit inspiré la reconnoissance : & le duc ne pensoit plus qu'à effacer sa révolte par l'éclat de ses vertus.

L'archiduc Maximilien , doublement offensé , prend les armes.

Marguerite d'Autriche , fille de l'archiduc Maximilien , fiancée depuis long-temps à Charles , élevée même à la cour de France jusqu'à ce qu'elle fût nubile , alloit être renvoyée. Son père recevoit à-la-fois un double affront. Il respiroit la vengeance ; il prit les armes , comme il avoit fait souvent. Mais n'ayant que peu de pouvoir dans les Pays-

bas , recevant à peine quelque secours de l'empereur Frédéric III ; on l'eût vraisemblablement dépouillé d'une partie de ses provinces , si la manie des conquêtes étrangères n'eût fasciné les esprits. Les flatteurs , qui étudient le foible des princes pour en profiter , excitoient Charles à soutenir ses droits sur le royaume de Naples. Enivré de ce projet , il rendit à Maximilien la Franche - comté & l'Artois , dont Louis XI s'étoit saisi : ce devoit être la dot de la princesse Marguerite. Il rendit de même le Roussillon & la Cerdagne à Ferdinand le Catholique , (que je ferai bientôt connoître) ; n'exigeant de lui que la neutralité dans la guerre d'Italie. Il partit enfin , presque sans avoir pris aucune mesure , pour cette expédition dangereuse , qu'il regardoit comme un voyage de plaisir.

Ludovic Sforce & le trop célèbre Alexandre VI (Borgia) l'y avoient eux-mêmes invité ; car depuis la mort de Laurent de Médicis , le système d'union & de paix n'existoit plus. Se fier à eux n'étoit pas la moi-

Au lieu de
1: dépouiller,
Charles VIII
veut conqué-
rir Naples.

1494.
Charles à
Florence.

dre imprudence de Charles VIII. Pierre de Médicis refusa témérairement le passage. Mais bientôt effrayé des armes françoises, il accorda tout ce qu'on voulut, & fut chassé par les Florentins, plus fermes dans leur résolution. Le monarque paroît à Florence avec l'appareil d'un conquérant. Il veut imposer des conditions intolérables. Un député de la république lui répond fièrement : *Puisque vous exigez pareille chose, sonnez vos trompettes : nous sonnerons nos cloches.* Ce trait de courage le détermine à se contenter de l'alliance des Florentins.

Hardiesse des Florentins.

Alexandre VI trahit Charles.

Déjà le pape s'étoit repenti d'avoir attiré les François, & s'étoit réuni contre eux avec le roi de Naples, Alphonse II. Charles va droit à Rome, y entre à la tête de ses troupes. Alexandre VI, enfermé dans le château Saint-Ange, est réduit à faire la paix. Alors le roi lui baise les pieds, lui sert à laver pendant la messe, & se place après le doyen des cardinaux.

Paix entre eux.

Zizim livré & empoisonné.

Une chose plus remarquable, c'est que le pontife fut obligé de lui re-

mettre entre les mains un prince turc, Zizim, fils du terrible Mahomet II. Zizim après une révolte malheureuse contre Bajazet son frère, s'étoit réfugié parmi les chrétiens. Alexandre se propoisoit vraisemblablement de le livrer au sultan, dont il sollicitoit le secours. On le soupçonna de l'avoir empoisonné, avant de le remettre au roi. Toute espèce de soupçon pouvoit tomber sur ce monstre, l'opprobre de la tiare & de l'église.

Cependant les Napolitains sembloient appeler eux-mêmes le conquérant. Alphonse, odieux par sa tyrannie, alla se cacher en Sicile dans un cloître. Son fils, Ferdinand II, se retira dans une île. Charles n'eut que la peine de se montrer. Cinq mois après son départ, il étoit maître de Naples. Des succès si rapides, avec une petite armée sans argent, ne peuvent s'attribuer qu'à la terreur des Italiens. Ils ne connoissoient point la guerre, quoiqu'ils se battissent toujours entre eux; ils n'avoient ni troupes réglées, ni gros canon; leurs combats n'étoient en

1495.

Conquête rapide du royaume de Naples.

Les Italiens ne connoissoient point la guerre.

quelque forte que des joûtes , où l'on répandoit fort peu de sang. Repousser l'ennemi & gagner le champ de bataille , c'étoit pour eux une victoire bientôt décidée ; tandis que leurs factions intestines & leurs vengeances personnelles produisoient des meurtres sans nombre. La valeur impétueuse du François devoit donc tout renverser au premier choc. Stérile avantage si la prudence ne cimentoit pas une conquête , moins difficile à faire qu'à garder. Mais la prudence ne s'allioit point encore avec la vivacité françoise.

Fautes des
François.

Les plaisirs , les fêtes , les vexations , l'avarice & la licence , nul soin de ménager les nouveaux sujets , nulle précaution contre les entreprises du dehors : voilà les moyens qu'employèrent d'abord ces redoutables vainqueurs , pour affermir leur domination. Charles s'amusoit , & abandonnoit les affaires à des hommes indignes de sa confiance. Ses ennemis ne s'endormoient point ; ils furent profiter de ses fautes. Le pape Alexandre , Maximilien empereur depuis la mort du foible Frédéric en

Ligue contre
Charles.

VIII. ÉPOQUE. 59

1493, Ferdinand le Catholique roi d'Espagne, les Vénitiens, & Ludovic duc de Milan, dont le neveu dépouillé ne vivoit plus, se liguerent pour chasser les François, & pour rétablir Ferdinand II.

Sans conjurer la tempête, sans prendre conseil des circonstances, Charles ne pense qu'à son retour. Il laisse trois ou quatre mille hommes à Naples, & se met en route avec le reste de l'armée, qui se réduisoit à sept ou huit mille. Les confédérés, au nombre de trente mille, l'attendoient dans le Parmesan. Effrayés de sa hardiesse, ils délibèrent longtemps s'ils l'attaqueront. Enfin ils se déterminent : ils livrent la bataille de Fornoue; ils sont défaits en moins d'une heure, & perdent trois mille hommes, pour deux cents qu'ils tuent à l'ennemi.

Il retourne
en France.

Sa victoire
de Fornoue.

1496.

Perte du
royaume de
Naples.

Cette victoire glorieuse de Charles VIII ne servit qu'à le mettre en sûreté. Le royaume de Naples fut perdu l'année suivante 1496. Gonfalve de Cordoue, célèbre général espagnol, chassa aisément une poignée de François, détestés

Mort de Char-
les VIII en
1498.

dans le pays. C'eût été pour la France un vrai bonheur, si l'on eût appris par ce désastre à se conduire avec sagesse. Le roi mourut jeune en 1498. Ses quatre enfans étoient morts. Louis duc d'Orléans, lui succéda. Je renvoie à une autre époque le règne de ce prince, qui avec de grandes vertus, ne put se garantir de l'ambition funeste de régner en Italie.



CHAPITRE VII.

*Sur l'Espagne. Règne de Henri IV.
en Castille. Commencemens du rè-
gne de Ferdinand le Catholique &
d'Isabelle.*

L'ESPAGNE, si long-temps divi-
sée, foible, & comme étrangère au
système général de l'Europe, de-
vient une puissance considérable, sur
laquelle nous fixerons désormais les
yeux. Il faut remonter au règne le
plus infortuné & le plus noirci d'op-
probres, pour découvrir l'origine
de sa grandeur.

Henri IV, surnommé l'*Impuissant*,
malgré ses débauches continuelles,
monta sur le trône de Castille en
1454. Il descendoit de Henri de
Transtamare, qu'on a vu devenir
roi par un fratricide. Son aïeul, Henri
III, qui regardoit ses peuples com-
me sa famille, étoit mort à vingt-cinq
ans, digne de l'amour & des regrets
de la nation. Après lui, Jean II,

Henri IV
(l'Impuissant),
roi de Cas-
tille.

avoit régné en prince imbécille , accablé du poids de la couronne , enviant le sort de la populace , soupirant pour le cloître , mais toujours enchaîné par des ministres & des favoris , dont la tyrannie excita sans cesse des soulèvemens , auxquels il ne fut opposer que les bulles de Nicolas V. Il n'avoit été que lâche : son fils Henri IV , fut encore plus digne de mépris. Tout ce que le vice a d'infâme sembloit caractériser la nouvelle cour. Le roi vivoit avec des mignons & des maîtresses ; à son exemple , la reine Jeanne , sœur du roi de Portugal , vivoit sans contrainte avec des amans. On ne pensoit qu'aux plaisirs : les affaires devoient donc empirer de jour en jour. Un faste ruineux paroïssoit la grandeur réelle. Louis XI ayant été choisi pour arbitre entre les rois de Castille & d'Aragon , Henri , dans une entrevue qu'il eut avec lui en 1463 , choqué de la simplicité mesquine qu'il affectoit , conçut un souverain mépris pour ce prince & pour les François en général. Mais il fut joué dans la négociation , par ceux

Débauches
de cette cour.

VIII. ÉPOQUE. 63

même en qui il se confioit le plus. Il reconnut leur perfidie, les disgracia, & mit à leur place Bertrand de la Cuéva, dont le commerce adultère avec la reine scandalisoit le royaume. Le feu de la révolte couvoit sous la cendre: un tel choix le fit éclater.

Bertrand de la Cuéva est favori.

Les mécontents, Carillo, archevêque de Tolède, à leur tête, forment & exécutent des projets pres- Révolte contre Henri.

que incroyables. En 1464, ils contraignent le roi de reconnoître son frère, Alphonse, pour héritier de la couronne, au préjudice de Jeanne sa fille, à qui on avoit déjà prêté le serment. Ils envoient demander à Rome la dispense de ce serment, qu'ils ont violé. Ils déposent l'année suivante Henri IV en effigie, sur un échafaud: cérémonie aussi extravagante que nouvelle. On cou-

On le dépose en effigie.

rut aux armes. La bataille d'Olmédo ne décida rien. Le roi, ne s'y étant pas trouvé, devint encore plus méprisable. L'archevêque de Tolède y combattit avec valeur, portant une étole sur son armure, & quoique blessé, il se retira le der-

Bataille d'Olmédo, où l'archevêque de Tolède se signale.

nier. Nous verrons encore plusieurs prélats se signaler à la guerre.

Héroïnes espagnoles.

Il y avoit aussi en Espagne des héroïnes ; une dame de Villalva , qui défendoit en Castille la cause royale ; & une reine d'Aragon , qui combattoit pour son mari contre Jean d'Anjou , duc de Lorraine , proclamé à Barcelone.

On force Henri IV à déshériter sa fille Jeanne.

Alphonse , que les rebelles Castillans avoient couronné , meurt tout-à-coup en 1468 , à l'âge de quinze ans. Cet accident ne diminue point leur audace. Ils imposent à Henri IV des conditions , ils le forcent à déclarer sa sœur Isabelle héritière de la couronne , à déshériter Jeanne sa fille , à l'envoyer avec la reine en Portugal. Un légat eut part au traité. On supposoit que Jeanne étoit bâtarde de la Cuéva ; & cette supposition , soutenue par une cabale furieuse , lui enleva des droits qu'on eût sans doute respectés en d'autres temps.

Isabelle, sa sœur & son héritière, recherchée en mariage.

Le mariage d'Isabelle devint aussitôt un objet d'intrigue & d'ambition. Le roi de Portugal vouloit l'épouser. Louis XI la demandoit

VIII. ÉPOQUE. 65

pour son frère; le roi d'Aragon pour son fils Ferdinand. Il importoit aux rebelles de préférer ce dernier, plus capable de les soutenir. Henri penchoit d'un autre côté, mais sans rien pouvoir. Comme l'affaire traînoit en longueur, on trouva un moyen de la conclure, digne de tout ce qui avoit précédé. Ferdinand se rendit, déguisé, à Valladolid. L'archevêque de Tolède y fit secrètement le mariage: il assura même tenir la dispense du pape, & cette dispense néanmoins n'arriva qu'au bout de trois ans. Un tel prélat méritoit assurément d'être chef de conspiration.

Comment on
la maria avec
Ferdinand
d'Aragon.

Furieux de cette entreprise, Henri déshérite sa sœur, rétablit les droits de sa fille. Il offre celle-ci en mariage au duc de Guienne, frère de Louis XI; & sur son refus, au roi de Portugal, qui la refuse de même: tant le sort de la princesse paroïssoit douteux. Une guerre civile s'allume dans tout le royaume. Les noms de Jeanne & d'Isabelle arment tous les factieux. Enfin, le roi se réconcilie avec sa sœur & avec

Nouvelle
guerre civile

Ferdinand. Ayant soupé avec eux, au sortir du repas, il fut attaqué de douleurs d'entrailles, qui le tourmentèrent jusqu'à la mort. Il mourut la même année 1474, après avoir déclaré de nouveau que Jeanne étoit sa fille & son héritière. La reine le juroit aussi. On ne vouloit en rien croire. Les soupçons d'empoisonnement, répandus sur Ferdinand & Isabelle, ne furent point un obstacle à leur fortune. Tous deux avoient des talens & une profonde politique. Leur règne célèbre ne mérite pas cependant, aux yeux de la sagesse, tous les éloges que des historiens lui ont prodigués. Défions-nous des préjugés de nation; & surtout de ceux des siècles d'ignorance.

Mort de
Henri IV en
1474.

Soupçons
d'empoison-
nement.

Ferdinand
d'abord mé-
content en
Castille.

Isabelle l'y
retient.

Les commencemens furent orageux. Ferdinand, à qui l'on donnoit seulement le titre de roi, tandis que l'autorité se trouvoit entre les mains de la reine, fut sur le point de se retirer en Aragon. Isabelle fut le flatter, le retenir; l'appellant son maître & son seigneur, mais agissant toujours en maîtresse du royaume. L'archevêque de Tolède, jaloux

VIII. É P O Q U E. 67

de la confiance qu'ils donnoient au cardinal Mendoza, se livra au ressentiment : *Je saurai bien*, disoit-il, *faire reprendre à Isabelle la quenouille que je lui ai fait quitter.* Il se retira, il cabala. Alphonse V, roi de Portugal, s'étant déterminé enfin à épouser la princesse Jeanne, fille de Henri IV, elle fut proclamée reine de Castille à Placencia. Mais

Guerre avec le Portugal, bientôt finie.

au bout de quelques années de guerre, en 1479, Alphonse renonça au mariage & à ses prétentions. Jeanne se fit religieuse. L'archevêque de Tolède avoit été contraint, par la faisie de son temporel, de plier son orgueil sous le joug de l'obéissance. Il falloit un gouvernement sage & vigoureux, pour réprimer les désordres publics, portés aux derniers excès. Tout étoit plein de brigands. Les seigneurs favorisoient ou commettoient les brigandages, & leurs châteaux pouvoient être regardés comme des places ennemies au sein de l'état. En un mot, tous les abus du gouvernement féodal se maintenoient par la force & la licence. On résolut de les détruire. Il se

Désordres publics qu'on veut réprimer.

La *santa*
Hermandad.

forma une congrégation de la *santa Hermandad*, destinée à s'opposer aux meurtres, aux vols, aux violences de toute espèce. On lui assigna des fonds & un certain nombre de troupes. Cet établissement & d'autres pareils, rencontrèrent beaucoup d'oppositions de la part des grands, intéressés aux crimes dont ils profitoient, comme nous l'avons vu dans tout le reste de l'Europe.

Gouvernement vigoureux.

Ce fut d'abord le principal objet d'Isabelle & de Ferdinand, d'arrêter les crimes par la terreur; de renfermer les forteresses des seigneurs qui infestoient le pays; de révoquer les grâces qui épuisoient le trésor; de franchir les peuples de l'oppression des grands, & de les soumettre tous à l'autorité royale. Mais au milieu de ces soins utiles, nous les voyons établis par-tout, avec un zèle violent, ce que le tribunal de l'inquisition a de plus contraire aux droits de l'humanité, & aux maximes bienfaisantes de l'évangile.

Torquémada & Mendoza rendent l'inquisition atroce.

Torquémada, dominicain féroce & cruel, avoit fait jurer à la reine, avant qu'elle fût reconnue,

d'employer tout son pouvoir, si elle parvenoit au trône, pour exterminer les impies, juifs, musulmans, hérétiques, magiciens. Le cardinal Mendoza, enflammé par le dominicain, se prévalut de ce serment. L'inquisition fut établie en 1480, avec des rigueurs juridiquement tyranniques, dont il n'y avoit pas encore d'exemples si barbares. Torquémada, devenu grand inquisiteur, fit brûler en quatre ans, six mille personnes; & son zèle poursuivit plus de cent mille citoyens. Une sombre terreur, un fanatisme farouche, s'emparèrent des familles; l'infâme délation se transforma en vertu; les moindres soupçons, de légères imprudences, des fautes imaginaires & supposées, furent des titres pour emprisonner, flétrir, désespérer une foule d'innocens.

Les procédures les plus iniques décidèrent de la fortune, de l'honneur & de la vie. L'accusé ne connut jamais l'accusateur, & ne lui fut jamais confronté. Il falloit qu'il devinât son crime. Enveloppé dans les

Procédures
odieuses de
ce tribunal,
sans appel.

pièges d'un interrogatoire captieux, il se reconnoissoit souvent coupable, sans savoir de quoi. Le témoignage des plus proches parens, des femmes de mauvaise vie, étoit admis, comme si l'on eût craint de manquer d'autres délateurs. Et quoique les calomniateurs dussent porter la peine du talion ; quoique les inimitiés personnelles, & les folies superstitieuses, multipliasent nécessairement les accusations fausses ; il n'y avoit aucun exemple de calomniateur puni par le saint office. Nulle ressource contre les jugemens de ce tribunal ; nul appel au souverain protecteur de ses sujets.

Ses satellites. On vit une infinité de satellites comblés de privilèges, & des sommes immenses, employées pour le malheur de l'Espagne, plutôt que pour le triomphe de la foi. Ces affreux supplices, où les victimes étoient entassées, ces *auto-da-fé* qui font horreur au simple récit, furent des actes de religion, & des spectacles même où les rois assistèrent volontiers. Si l'on pense avec plu

Réflexion sur
ses rigueurs.

seurs écrivains , que l'Espagne & le Portugal doivent se féliciter d'avoir banni de la sorte le mahométiſme, le judaïsme ou l'hérésie ; il faut donc abrutir la raison & tyranniser les hommes ; il faut que le fer & le feu dévastent le monde, pour faire des chrétiens & des catholiques ! Est-ce ainsi que la foi chrétienne s'est établie ? Heureusement pour les peuples , & j'ose le dire , pour la religion , le gouvernement d'Espagne, qui devient tous les jours plus éclairé & plus humain, a beaucoup tempéré ces rigueurs, qu'inspiroient les préjugés du siècle. L'histoire nous apprend combien de blessures profondes elles ont faites à l'état.

Ferdinand se trouva maître en 1479 des royaumes d'Aragon & de Sicile, par la mort de son père Jean II. Quatre ans après, le jeune Phébus de Foix, roi de Navarre, étant mort, il demanda en mariage pour son fils, Catherine, sœur & héritière de Phébus ; il s'empara de Pampelune, afin de rendre la négociation plus efficace. Nous le verrons

Ferdinand héritier de l'Aragon & de la Sicile.

Ses desseins sur la Navarre.

envahir ce royaume. Une politique artificieuse, soutenue par les armes, augmentera sans cesse la puissance de Ferdinand & d'Isabelle.



CHAPITRE VIII.

*Conquête du royaume de Grenade. →
Expulsion des Juifs d'Espagne.*

LE royaume de Grenade , seul
reste de la domination mahométane
en Espagne , attiroit les regards de
princes ambitieux , que le zèle , au-
tant que l'intérêt , sembloit inviter
à l'envahir. On s'étonne que les
Maures n'aient pas profité des trou-
bles de la Castille , sous le dernier
règne , qu'ils se soient même sou-
mis à payer tribut. Mais divisés
entre eux , ils s'affoiblissoient tous
les jours. Les discordes , qui aug-
mentèrent jusqu'à la fureur , causè-
rent enfin leur ruine totale , com-
me celle de tant de fameux empires.
Le roi de Grenade , Albohacen ,
eut à combattre un de ses fils , &
celui-ci , un de ses oncles. Tout
étoit en proie aux guerres civiles ,
lorsque Ferdinand & Isabelle tour-
nèrent leurs forces contre cet état

Les Maures
de Grenade
divisés entre
eux.

chancelant , que les dons de la nature auroient dû rendre un d plus heureux de l'univers.

Ferdinand & Isabelle attaquent ce roy unie avec succès.

Après avoir demandé au pape Sixte IV , une bulle de croisade , la permission de lever un subside sur le clergé , (la politique avoit encore besoin de ces moyens) , Ferdinand se mit à la tête des troupes en 1483. Il continua toujours la guerre avec des succès rapides. Isabelle l'accompagna dans plusieurs expéditions. L'un & l'autre furent en danger de périr au siège de Malaga , ville importante défendue avec courage , & prise en 1488. Un Maure qui s'étoit glissé dans le camp pour les assassiner , se méprisa & blessa deux personnes de la cour & fut mis en pièces avant d'avoir consommé son crime. Ils forcèrent Baza en 1489 ; mais cette conquête leur coûta vingt mille hommes. Grenade & Almerie leur furent livrés par un des princes musulmans , qui pouvoit la couronne ; assez lâche & assez aveugle , pour vouloir à prix détourner leurs armes contre son rival. Enfin Isabelle & Fer-

mand assiègent Grenade en 1491.

1491.

Siège de Grez
nade.

Un horrible incendie consume leur camp : pour n'être plus exposés à pareil désastre , ils font construire dans le même endroit une ville , à l'épreuve du feu ; & cet ouvrage se trouve fini en moins de trois mois. C'est la ville de *Santa-Fé* , encore subsistante. Les assiégeans n'y manquoient de rien , tandis que les assiégés souffroient toutes les rigueurs de la disette : la place fut réduite à l'extrémité.

Alors un enthousiaste musulman ranima par son éloquence les courages abattus. Vingt mille hommes , que ses discours enflammèrent , se montroient résolus de le suivre & de tout oser. Il semble qu'on auroit dû profiter de leur ardeur. Mais Abo-Abdéli , qui avoit détrôné son père Albohacen , craignant au contraire les effets de cette fermentation, se hâta de capituler. Il obtint pour lui des places , des revenus , dans les Alpujarras , montagnes très-fertiles ; & pour les habitans , la sûreté de leurs biens , l'usage de leurs lois & l'exercice de leur religion. Chargé

Le roi Maure
capitule lâche-
ment.

Reproches de
sa mère.

des malédictions de son peuple, jeta un profond soupir, en tournant ses yeux sur la belle capitale qu'il abandonnoit. *Tu as raison*, lui dit sa mère, *de pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su garder en homme de cœur une telle ville.* Il ne put supporter long-temps cette vie obscure & dépendante; il obtint de se retirer en Afrique, où il mourut dans une bataille. Ainsi finit en Espagne l'empire des Arabes, fondé depuis environ huit cents ans.

1492.
Expulsion des
Juifs, pour
les dépouiller.

Plus cette conquête étoit utile & glorieuse, plus on doit s'étonner de la politique également funeste & injuste, qui expulsa les Juifs immédiatement après. En butant à la haine & au mépris des chrétiens, ils s'en dédommageoient par leur industrie; ils trouvoient dans les richesses une compensation de l'honneur; & seuls faisant le commerce, y joignant de grosses usures ils possédoient presque tout l'argent de la nation. Les nobles ruinés s'allioient avec eux par des mariages, ainsi qu'avec les mahométans, mais n'en étoient pas moins

leurs ennemis. Des imputations absurdes, telles que les haines religieuses en firent de tous temps, allumèrent la rage populaire. Le gouvernement se laissa entraîner soit par un zèle aveugle, soit par un intérêt mal-entendu. On ordonna aux Juifs d'évacuer le royaume. On leur accorda six mois pour vendre leurs biens; mais on leur défendit, sous peine de mort, d'emporter de l'argent, de l'or & des pierreries : c'est-à-dire, qu'on les chassa pour les dépouiller.

Ce décret fit perdre à l'Espagne plus de trente mille familles, faisant au moins cent cinquante mille personnes. Avec elles s'enfuirent l'industrie, les arts & le commerce. Il en fut de cette violence comme des altérations de monnoie, qui ruinoient les princes en leur procurant une ressource momentanée. Les dépouilles des Juifs paroissoient un très-grand bien. L'état cependant tomba tout-à-coup dans la misère. Rien ne suppléa aux fortes contributions qu'ils payoient; & l'on ne fut où trouver le nécessaire, parce qu'on le tenoit de leurs mains laborieuses. N'y avoit-il

Cette violence ruine l'état.

donc pas moyen de réprimer l'usage des Juifs, sans se priver du commerce. Si l'on vouloit être injuste, ne falloit-il pas au moins prendre des mesures pour prévenir les inconvéniens de l'injustice? Encore l'injustice auroit-elle produit son effet, beaucoup plus de mal que de bien; comme toutes les violences commises sous prétexte de religion.

Ce que de-
vinrent les
Juifs.

Le Portugal gagna environ quatre-vingt mille sujets, par l'expulsion des Juifs d'Espagne. Quinze mille se retirèrent en Afrique, où ils reçurent des traitemens plus cruels qu'en Espagne. Les Maures les éventroient pour tirer de leurs entrailles l'or qu'ils avoient avalé. Il en revint quelques milliers, qui seignirent d'embrasser le christianisme. (*) L'inquisition

(*) A en croire Ferréras, ce fut un excellent remède dont Dieu se servit pour dessiller les yeux de ces pauvres aveugles qui reconnurent avec la lumière divine l'erreur de la fausse religion qu'ils professoient... Mais la fausseté de ces conversions paroît aussi évidente que la tyrannie de l'inquisition, dont l'histoire ne pouvoit avoir ni donner une idée juste

VIII. É P O Q U E. 79

étendit principalement sur eux ses mains sanguinaires. On pouvoit la regarder comme un fléau inventé par les ennemis de l'Espagne, pour dépeupler le royaume.

A ces calamités publiques, il faudroit peut-être joindre la découverte du nouveau monde, faite l'année même que les Juifs furent chassés. Je la renvoie à l'époque suivante, où le règne de Ferdinand & Isabelle offrira encore des traits mémorables. Il nous reste ici quelques points à observer sur ce qui intéresse davantage l'esprit humain.

Le saint tribunal, le boulevard de la foi catholique, comme il l'appelle, a été vu d'un autre côté par nos sages historiens de l'église.



 CHAPITRE IX.

Observations générales.

Révolution
générale, qui
commence
dans le quin-
zième siècle.

TOUT change ou se prépare à
changement, dans le cours du quin-
zième siècle ; parce que les hom-
mes sortent d'une longue léthargie
qu'ils exercent les facultés de leur
ame, & que des inventions nouve-
les ouvrent une nouvelle carrière
aux idées. On verra que la bouffo-
le, trouvée par hasard depuis long-
temps, mais long-temps inutile faut
d'en chercher l'usage, a seule pro-
duit une immense révolution.

Art militaire
différent.

L'invention de la poudre com-
mençoit à changer l'art militaire
& le changement devoit être plu-
confidérable, à mesure qu'on étoit
droit cette fatale découverte. La
chevalerie n'avoit plus la même for-
ce dans les armées, ni par consé-

Décadence
de la cheva-
lerie.

quent le même lustre dans l'état.
Elle perdit encore beaucoup par
l'établissement des ordres de la Jar-
retière, de la Toison d'or, de Saint

VIII. ÉPOQUE. 81

Michel, &c. Ces décorations flat-
toient davantage la vanité ; elles at-
tachoient les seigneurs à la cour des
princes. Ceux-ci cherchoient tous
les moyens de rétablir ou d'accroître
leur autorité.

Il est facile d'observer, particu-
lièrement en France, les progrès de
la politique, depuis que la science
du droit étoit en honneur. Les ju-
risconsultes, les parlemens, quoi-
que imbus encore d'opinions fausses,
avoient introduit les principes les
plus favorables à la monarchie. En
négociant ou en luttant avec la cour
de Rome, on s'étoit accoutumé aux
affaires épineuses. Peut-être avoit-
on puisé dans cette source les rafi-
nemens de ruses, qui se changèrent
bientôt en système. On voit les puis-
sances de l'Europe étendre leurs
vues de toutes parts, former des
ligues & des alliances ; mais on voit
la perfidie devenir un art dans les
plus grandes affaires. Louis XI &
Ferdinand le Catholique mirent leur
gloire à tromper. La contagion de-
vint générale. Ce fut un jeu de dés-
honorer le trône & l'autel par l'im-

Politique
plus cultivée,
mais avec des
rafinemens
funestes.

posture. Ce qu'il y a de plus inviolable , les traités & les sermens , on en fit un piège pour surprendre ses ennemis sous le voile de l'amitié ; sans considérer que c'étoit le moyen de s'attirer des ennemis sans nombre , & de n'avoir que des amis infidèles. La fourberie a le succès d'un moment : les suites en sont toujours dangereuses. Mille faits le démontreront jusqu'à nos jours.

Les crimes
se multiplient ;
pourquoi ?

C'est ici plus que jamais le temps des crimes infâmes , des assassinats , des empoisonnemens. On les regarde comme une production de l'Italie , où la fureur & la foiblesse des partis les y rendoient fort communs. La politique italienne , certainement infectée de tous les vices du bas empire , infecta les cours de l'Europe par ses exemples & par ses leçons. Insensiblement la morale disparut , & avec elle la sûreté du commerce de la vie. L'impiété , jointe à la superstition , effaça les premiers principes du devoir. Pourquoi le passage de la barbarie à la culture des talens ne fit-il , en plusieurs choses , que substituer aux vices br

taux, des vices plus raffinés & plus funestes ? parce que la saine raison ne guida point les esprits ; parce qu'en se subtilisant, ils suivirent la pente des passions ; parce qu'enfin les gouvernemens font les mœurs publiques, & qu'en général ils rapportoient tout à la fortune.

L'imprimerie, inventée à Strasbourg en 1440, par Jean Guttemberg, perfectionnée à Mayence par Jean Fust & Pierre Scoëffer, doit répandre également & les vérités & les erreurs. Mais elle doit être comptée parmi les grands biens, quelques abus qu'on ait pu en faire ; car l'ignorance multiplie d'elle-même les erreurs, au lieu que la vérité ne perce qu'à travers une infinité d'obstacles. Si, même avec le secours des livres, ses progrès sont lents & incertains ; que seroit-ce sans un tel secours, dans les ténèbres de l'ignorance ? Un des principaux abus de l'imprimerie sera de fournir des alimens au fanatisme des sectaires ; mais ce fanatisme n'avoit déjà que trop d'alimens avant elle. Par elle seule, au contraire, se com-

L'imprimerie, très-utile, malgré l'abus qu'on en devoit faire.

muniqueront de proche en proche les principes de raison & de morale , qui détruiront à la fin la rage des sectes. Quel avantage pour l'humanité !

Cette invention admirable fut calomniée.

Un bourgeois de Harlem, nommé Kuster, avoit déjà imprimé, en gravant sur le bois les pages entières, comme les Chinois le pratiquoient depuis plusieurs siècles. Cette méthode est aux caractères mobiles de fonte, à-peu-près ce que les hiéroglyphes sont aux lettres alphabétiques. L'invention de l'imprimerie parut si merveilleuse, que les premiers qui en apportèrent des effets à Paris, passèrent pour magiciens. On étoit alors forcier, dès qu'on étonnoit le vulgaire. Le parlement lui-même se laissa prévenir d'abord. Toute nouveauté utile fut un monstre aux yeux de la prévention.

On attribue faullement aux Grecs la renaissance des lettres.

S'il falloit attribuer la renaissance des lettres à une cause étrangère, ce seroit plutôt à l'imprimerie, qu'aux Grecs échappés de Constantinople. Quelques savans fugitifs, comblés de bienfaits, sur-tout par Côme & Laurent de Médicis, en-

seignèrent le grec ou en inspirèrent le goût. Sans doute la littérature y gagna. Mais auparavant la carrière étoit ouverte : on cultivoit la poésie & l'éloquence ; on étudioit les modèles de l'ancienne Rome. Térence, Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live, Salluste, &c. n'auroient-ils donc pas suffi pour donner les idées du beau ? n'auroient-ils pas formé les poètes, les orateurs, les historiens du quinziesme & du seiziesme siècles ?

J'ose le dire, les langues savantes furent moins, au commencement, une source de goût & de lumières, que d'érudition grammaticale. L'étude des mots détourna de celle des choses. Un pédantisme, hérissé de minuties & de citations ridicules, caractérisoit la plupart des nouveaux savans. Ils compilèrent, ils commentèrent, ils imitèrent en esclaves laborieux : ils ne pensèrent point. Leur travail devoit faciliter aux vrais génies les connoissances, dont ils pouvoient avoir besoin. Mais se persuader, comme on le faisoit, que l'étude des anciens tenoit lieu de tout, adorer jusqu'à leurs défauts,

Les langues savantes firent d'abord plus de pédans que de gens de goût.

prendre leurs jugemens pour des oracles , n'imaginer rien de bon que ce qui leur ressembloit , copier superstitieusement leur langage : c'étoit le moyen , non de perfectionner le goût & la raison , mais d'en retarder les progrès.

On négligea
malheureuse-
ment les lan-
gues vulgai-
res.

Il auroit fallu cultiver les langues vulgaires , en étudiant les langues mortes. Quand l'Italie suivit cette route , elle eut d'excellens auteurs. Elle n'eut guère que des *cicéroniens* sans idées , ou de lourds compilateurs , lorsqu'elle en suivit une contraire. Les autres nations furent longtemps au-dessous d'elle , tant que le pédantisme empêcha les gens de lettres d'écrire dans la langue nationale , d'éclairer par-là le public , & de s'instruire eux-mêmes à son école. Comines & Monstrelet , dont les histoires nous intéressent encore dans un jargon suranné , auroient excité l'émulation des écrivains de France , si l'on avoit vu que le grec & le latin , en fournissant des modèles , devoient apprendre à mieux penser & à mieux écrire dans sa propre langue.

VIII. É P O Q U E. 87

Les disputes de l'école , qui de-
 venoient toujours des affaires de re-
 ligion & d'état, sont une triste preu-
 ve de l'esclavage où la raison étoit
 pour long-temps enchaînée. Aristo-
 te condamné dans le treizième siècle,
 par des sentences ecclésiastiques, ré-
 tabli par d'autres sentences aussi rai-
 sonnables , régnoit souverainement
 sur les docteurs. Un légat , réfor-
 mant l'université de Paris , vers le
 milieu du quinziesme siècle , avoit
 fait une loi d'enseigner la doctrine
 de ce philosophe. On ne la connois-
 soit que par les commentaires des
 Arabes. Ainsi , Averroès , au nom
 d'Aristote , dictoit des oracles dans
 les écoles chrétiennes. La physique,
 la morale , la théologie même ,
 étoient en quelque sorte asservies
 à ses idées inintelligibles. Toutes
 les sectes se fondoient sur son auto-
 rité , comme sur celle de l'écriture
 sainte. On citoit également l'écrit-
 ture & Aristote ; & ce bizarre mé-
 lange , qui dégradoit la religion ,
 faisoit un monstre de la philoso-
 phie.

Préjugés de
l'école.

Aristote &
régne.

Deux sectes absurdes, les *réalistes*

Disputes ridi-
culement léç

vieuses des
réalités & des
nominaux.

& les *nominaux* ; les premiers défendant les *essences* & d'autres abstractions, comme des êtres réels ; les derniers combattant cette chimère par de fausses subtilités, se déchiroient avec fureur, & invoquoient, outre les anathêmes de l'église, les secours du bras séculier. Louis XI se déclara contre les nominaux ; il fit enchaîner leurs livres. La dispute n'en devint que plus ardente, selon la coutume. Ces livres sortirent de captivité ; on continua de se battre. Si Descartes n'étoit enfin venu, peut-être se battoit-on encore pour de pareilles inepties.

Disputes des
Thomistes &
des Scotistes,
plus sérieuses.

En même-temps les Thomistes & les Scotistes, ou les dominicains & les franciscains, troubloient le monde par leurs querelles opiniâtres. Les uns nioient l'immaculée conception de la vierge, les autres vouloient en faire un dogme nouveau. Les uns donnoient des stigmates à sainte Catherine de Sienne, religieuse de leur ordre ; les autres soutenoit que ce privilège n'appartenoit qu'à saint François, leur fondateur. Les uns avançoient que,

VIII. É P O Q U E. 89

pendant que Jésus-Christ fut au tombeau , la divinité n'étoit point séparée de son sang ; les autres l'en séparaient. Ils se taxoient souvent d'hérésie les uns les autres ; faisant d'une opinion de corps une règle universelle de croyance , autant qu'ils le pouvoient ; car en théologie les systêmes tendoient ordinairement à ce but.

Jérôme Savonarole , dominicain enthousiaste , célèbre prédicateur de Florence , fut la victime de la rivalité des deux ordres. Il avoit déclamé contre le pape Alexandre VI , dont les scandales faisoient horreur. On l'accusa de mauvaise doctrine. Un de ses confrères offre de le justifier , en subissant l'épreuve du feu. Un franciscain offre de subir la même épreuve , pour démontrer qu'il est coupable. On y consent , on fixe le jour. Le franciscain tremble & se rétracte. Un autre prend sa place , & recule aussi. Enfin un frère lai du même ordre entre dans la lice. Les magistrats & le peuple de Florence accourent au spectacle. Les feux sont allumés. Mais le do-

Savonarole
accusé d'hé-
résie.

Épreuve du
feu , qu'on
offre & qu'on
refuse de su-
bir.

minicain s'avise fort à propos de ne vouloir y entrer qu'avec l'eucharistie. On refuse d'y consentir, soit par respect pour le sacrement, soit parce que le franciscain s'y oppose; & chacun se retire sans avoir rien fait.

Supplice de
Savon. role.

Savonarole n'en fut pas moins brûlé en 1498, avec deux autres dominicains. C'étoit un de ces hommes, moitié fourbes, moitié fanatiques, qui abusent de la crédulité populaire, pour établir leurs préjugés & leur domination. Commynes rapporte qu'il avoit prédit l'événement de la bataille de Fornoue. Mais Commynes ne raisonne point sur la prétendue prophétie.

Thèses de
Pic de la Mi-
randole.

Tandis que des théologiens donnoient ces spectacles humilians pour l'esprit humain; un prince souverain, encore très-jeune, Pic de la Mirandole, ambitionnoit la réputation de docteur universel. En 1486, âgé de vingt-trois ans, il soutint à Rome des thèses sur toutes les sciences, théologie, mathématiques, physique, &c. sans excepter la *cabale* * & la magie, dont on faisoit,

* Espèce de science absurde & mystérieuse des Juifs.

VIII. ÉPOQUE. 91

ainsi que de l'astrologie , une étude des plus sérieuses. Il avoit principalement étudié saint Thomas & Aristote. Cependant il n'échappa point aux censures. Ses thèses furent déférées à Innocent VIII , qui en condamna treize propositions. Pic écrivit son apologie , & n'eut pas de peine à confondre ses accusateurs. Un d'eux investivant contre la *cabale* , sans en avoir aucune idée , quelqu'un lui demanda ce que c'étoit : *On sait bien* , répondit-il , *que c'est un hérétique qui a blasphémé contre Jésus-Christ , & dont les sectateurs portent le nom de cabalistes.* Pic de la Mirandole , le prodige de son siècle , en fait de savoir , mourut à trente-trois ans. Il avoit obtenu l'absolution d'Alexandre VI , & avoit renoncé à sa souveraineté pour se livrer aux bonnes œuvres.

Sa condamnation à Rome , & son apologie.

Il est toujours curieux & nécessaire de considérer la cour de Rome , moins puissante qu'autrefois par la terreur des excommunications , mais non moins ambitieuse ; plus politique , plus forte par ses domaines , & remuant encore l'univers par la

La cour de Rome n'étoit point réformée.

religion ou par l'intrigue. Tous ces grands projets de réformer l'église dans son chef & dans ses membres s'étoient évanouis en fumée. Quand même les décrets de Constance & de Bâle auroient attaqué la racine même du mal, l'exécution en devoit être nulle, dès que les puissances ne s'en mêloient point. Que peuvent contre les mœurs, des lois qu'une assemblée fait en passant, & que les principaux chefs de la législation ne veulent pas maintenir ? quelle autorité pourroit les mettre en vigueur.

Conduite intéressée des papes.

Calixte III.

Pie II.

Aussi l'histoire représente-t-elle ici les papes toujours occupés de leurs intérêts, fort peu du bien de l'église. Calixte III, successeur de Nicolas V, est parvenu au pontificat par la brigue : il ne cesse de prêcher la guerre contre les Turcs ; & sous ce prétexte, il met à contribution les royaumes ; il équipe des galères, il ne réussit à rien de bon. Pie II, successeur de Calixte, est un politique rusé, orgueilleux, qui s'efforce d'anéantir tout ce qu'il a jugé lui-même nécessaire dans le concile de Bâle, & qui donne l'exemple de sa-

crier la vérité à la fortune. Après lui, Paul II viole sans pudeur les sermens dont il s'est lié dans le conclave, où l'on avoit juré l'observation de plusieurs regles, la plupart avantageuses aux cardinaux : il appaise leurs murmures en leur donnant des bonnets rouges, & en flattant leur vanité par des bagatelles. Sixte IV s'est trop fait connoître dans la conjuration de Florence. Un de ses principaux soins fut d'amasser de l'argent pour chasser le Turc, & d'employer ses richesses à l'établissement de sa famille. Les Romains pillèrent son palais après sa mort. Innocent VIII, dont les mœurs étoient décriées, suivit exactement le même systême ; & son successeur, Alexandre VI, surpassa encore tout ce que l'on avoit vu en ce genre. Nous l'avons déjà observé, la conduite des papes entraînoit des conséquences infinies. Vertueux, ils auroient prévenu les plus grands maux, ils auroient fait les plus grands biens, à l'exemple des anciens modèles du pontificat ; vicieux, à quoi n'exposoit-ils pas

Paul II.

Sixte IV.

Innocent VIII.

Alexandre VI.

l'église , en troublant & en dépravant la société ?

Maux prochains.

Cependant les esprits s'agitoient. L'hérésie de Wiclef & de Jean Huss avoit laissé une sourde fermentation, qu'augmentoient la lecture , les disputes , les scandales & la licence. Des matières inflammables , rassemblées sous terre , comprimées & en mouvement , se feront bientôt passage ; & leur explosion terrible couvrira le terre de ruines & d'incendies.



NEUVIÈME ÉPOQUE.
CHRISTOPHE COLOMB,

OU

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU
MONDE.

LIGUE CONTRE VENISE. — LÉON X
ET LUTHER.

*Depuis la fin du quinzième siècle ;
jusqu'à l'an 1519.*

CHAPITRE PREMIER.

*Progrès de la navigation , jusqu'à
la découverte de l'Amérique.*

LES prodiges que la navigation
va faire éclore , les sources de ri-
chesses & de connoissances qu'elle
va faire jaillir, le mouvement qu'elle
va imprimer au systême politique

*Influence de
la navigation
sur le systême
politique.*

de l'Europe , méritent d'être annoncés comme une époque de l'histoire. Cette époque annonce de nouvelles calamités au genre humain , sous les dehors de la gloire & du bonheur ; mais l'humanité se perfectionnant avec la raison , il arrivera peut-être un temps , où les contrées qui ont maudit la tyrannie européenne , se féliciteront des avantages que nos lumières , nos loix & nos arts devoient à la fin leur procurer.

Premiers navigateurs.

On fait comment l'industrie , excitée par le besoin & par l'intérêt , forma les premiers navigateurs. Sans autre secours que l'inspection des astres , avec une routine incertaine , les Phéniciens & les Carthaginois étendirent au loin leur commerce maritime ; quelques-uns de leurs voyages sont des phénomènes de hardiesse & de succès. Les anciens Danois , ceux de Norwège en particulier , peuple pirate , intrépide , plongé dans la barbarie , exécutèrent des entreprises d'autant plus étonnantes , qu'ils devoient tout à leur courage. En 874 , ils pénétrèrent

Courtes des anciens Danois.

rent en Islande, & y établirent une colonie considérable. En 982, ils découvrirent le Groenland, & y firent un établissement moins utile, mais plus merveilleux que leurs conquêtes en Europe.

Ce qui paroît incroyable, & ce que M. Mallet, historien du Danemarck, donne pour suffisamment prouvé, c'est que peu de temps après, ils abordèrent dans un pays de l'Amérique, auquel ils donnèrent le nom de Vinlande : ils y fondèrent une nouvelle colonie, dont les chroniques islandoises parlent souvent jusqu'en 1121. » Depuis ce temps-
 » là, dit M. Mallet, il paroît que
 » la Vinlande commença à être ou-
 » bliée peu-à-peu dans le Nord,
 » jusqu'à ce qu'enfin la Groenlan-
 » de chrétienne étant perdue ; l'Is-
 » lande entièrement déchue de ce
 » qu'elle avoit été ; le Nord rava-
 » gé par la peste, & affoibli par
 » ses divisions intestines, on en per-
 » dit pleinement le souvenir ; tan-
 » dis que la colonie de Vinlande
 » cessant d'avoir commerce avec
 » l'Europe, s'abâtardissoit de son

On prétend
 qu'ils abordè-
 rent en Amé-
 rique.

» côté , par des causes qu'il est
 » plus aisé d'imaginer que d'avan-
 » cer avec certitude. « On conjec-
 » ture que l'île de Terre-neuve est
 la Vinlande des Norwégiens , & que
 les Eskimaux sont les descendans de
 leur colonie. En effet , ce peuple
 a la peau blanche , de la barbe , des
 cheveux ordinairement blonds , une
 taille avantageuse , qui le distin-
 guent des autres sauvages de l'A-
 mérique. (Voyez *Introd. à l'Hist.*
de Danemarck , page 174 , &c.)
 Je fais combien de pareilles tradi-
 tions & de pareilles conjectures peu-
 vent laisser de doute : elles sont du
 moins plus intéressantes que les fables
 de nos anciens faiseurs de chroniques.

Idées absur-
 des sur les
 Antipodes ,
 jusq' au quin-
 zième siècle.

Au quinzième siècle , avant les
 découvertes de l'illustre Christophe
 Colomb , l'existence des Antipodes
 paroïssoit encore une chimère. La
 superstition , compagne & appui de
 l'ignorance , fortifioit cette erreur
 en y mêlant la théologie. Com-
 ment des hommes , séparés de nous
 par les abîmes de l'océan , pour-
 roient-ils avoir la même origine que
 nous , descendre d'Adam & partici-

per au bienfait de la rédemption ? c'est ainsi que les théologiens raiso-
 nonnoient depuis plusieurs siècles. Les mauvais philosophes , c'est-à-
 dire , presque tous les raisonneurs , n'avoient pas des idées plus justes. La convexité de la terre , que les
 anciens avoient connue , se présen-
 toit à l'esprit comme une idée ré-
 voltante. Des êtres placés dans un
 hémisphère opposé au nôtre , mar-
 cheroient la tête en bas ? quelle ab-
 surdité , s'écrioit-on ! Ainsi une vé-
 rité de fait se trouvoit au nombre
 des erreurs absurdes , des impiétés
 même. Grande leçon , soit pour les
 juges présomptueux , qui décident
 arrogamment sans connoître ; soit
 pour les esprits pusillanimes , qui
 rampent dans l'esclavage des préju-
 gés , sans se douter même que la
 raison ait quelque droit de s'en af-
 franchir.

Si la bouffole n'avoit pas été in-
 ventée , peut être l'illusion eût-elle
 été invincible. Une aiguille aiman-
 tée fraya la route des mers : elle
 suppléa aux astres qu'on n'aperçoit
 pas toujours ; elle indiqua le pôle

*Invention de
 la bouffole.*

plus exactement que l'étoile même polaires. Dès que les navigateurs eurent ce guide sûr, ils devinrent capables de tout entreprendre. On en fit usage au quatorzième siècle. Les îles Canaries avoient été découvertes auparavant par les Espagnols. C'étoit un nouveau motif d'espérance & de courage.

Don Henri excite les navigateurs en Portugal.

L'infant Don Henri, fils de Jean I roi de Portugal, excita par son génie, au commencement du quinzième siècle, l'ardeur de la navigation. Les Portugais se tournèrent vers les côtes occidentales de l'Afrique. Ils doublèrent le cap *Non*, regardé comme une barrière insurmontable : ils découvrirent l'île de Madère en 1420, & y plantèrent des cannes de sucre ; production des Indes, que les Arabes avoient apportée en Sicile & dans l'île de Chypre, & qu'on transplanta depuis en Amérique.

Il obtint de Martin V un droit de conquête, avec des indulgences.

Cet infant de Portugal crut devoir s'adresser à Rome, pour animer davantage une nation superstitieuse. Martin V seconda ses vues, en souverain de l'univers : il don-

na aux Portugais le droit de conquête, depuis le cap de Bojador, jusqu'aux extrémités des Indes orientales; il y ajouta des indulgences plénières pour ceux qui mourroient dans ces expéditions. De pareilles bulles étoient fort utiles au projet; car les fatigues & les dangers auroient dû abattre peu-à-peu l'audace des conquérans, si une sorte de fanatisme n'eût rendu leur cupidité plus audacieuse.

Après la mort de Henri en 1461, les Portugais continuèrent leurs entreprises. Ils passèrent enfin l'équateur; ils parvinrent à la pointe de l'Afrique; ils donnèrent au cap des Tempêtes le nom de Bonne-espérance; en 1497, ils doublèrent enfin ce cap terrible; & c'est alors en effet qu'on put espérer beaucoup de ces découvertes, jusqu'alors plus étonnantes que profitables.

Découverte
du cap de
Bonne-espé-
rance.



CHAPITRE II.

*Voyages de Christophe Colomb au
nouveau monde.*

UN génie supérieur étendoit depuis quelque temps ses vues sur l'autre hémisphère. Christophe Colombo, génois, fixé à Lisbonne, frappé du succès de tant de hardis navigateurs, donnant l'essor à ses idées, réfléchissant à la figure de la terre, avec le secours d'une mauvaise carte de géographie, se persuada que l'océan atlantique embrasoit des terres inconnues; ou qu'en naviguant toujours vers l'ouest, on trouveroit un passage à l'Inde & à la Chine. Cette dernière conjecture, quoique fautive, fut le germe de la plus grande découverte où les hommes soient parvenus. Mais si Colomb n'avoit pas eu le courage d'un héros, ses vastes idées se seroient perdues parmi les chimères.

En bon citoyen, il proposa d'abord l'entreprise à sa patrie, comme un moyen d'enlever le riche com-

Conjectures
& projets de
Christophe
Colombo.

Il est traité
de visionnaire
à Gènes &
ailleurs.

merce des Indes à Venise, qui le faisoit par l'Égypte & la mer rouge. Les Génois ne virent en lui qu'un visionnaire. Les portugais, beaucoup plus capables de l'apprécier, le jugèrent aussi mal, parce qu'ils fixoient uniquement leurs regards sur la navigation d'Afrique. Les cours de France, d'Angleterre, auxquelles il s'adressa successivement, ne le traitèrent pas mieux. Ce grand homme, enflammé de l'enthousiasme qu'inspirent les grandes choses, & qui les produit, ne se rebuta point. Il dévora les railleries, les insultes. Il agit en Espagne auprès de Ferdinand & d'Isabelle; il essuya leurs refus pendant huit ans; il fut réduit, pour obtenir la permission de leur chercher des royaumes, à mettre en jeu les ressorts du zèle de religion. Un cordelier, & deux autres gens d'église, ébranlés par ses discours, déterminèrent Isabelle à une entreprise qui pouvoit étendre la foi chrétienne. On manquoit d'argent. Elle vendit ses bijoux; un particulier fit des avances; enfin Colomb

Ce qui détermine la cour d'Espagne à l'employer.

eut à ses ordres trois petits vaisseaux avec le titre d'amiral.

Il s'embarque, transporté de joie, le 3 août 1492. Après une longue & périlleuse navigation, sans cesse exposé aux murmures & à la révolte de son équipage, il trouve une des îles Lucayes. Il découvre bientôt les autres; il découvre Cuba, Hispaniola ou Saint-Domingue; il revient au bout d'environ neuf mois, avec de l'or & quelques Américains. Le préjugé étoit confondu. Ferdinand & Isabelle comblèrent d'honneurs celui qu'on avoit traité de fou avant le succès. Ils le nommèrent amiral des Indes occidentales, & lui confièrent dix-huit vaisseaux pour un second voyage, dont on attendoit de plus grands fruits. Colomb se remit en mer au mois de septembre 1493. Ce nom d'*indes occidentales*, donné à l'Amérique, rappelle une erreur dont il ne fut jamais détrompé. Il crut d'abord que le pays nouvellement découvert tenoit à l'Inde: il espéra toujours arriver par-là en peu de temps aux riches contrées où se portoient ses desirs.

1492.
Premier
voyage de
Christophe
Colomb en
Amérique.

Honneur:
qu'il reçut à
son retour.

Le moyen de profiter des découvertes étoit d'établir des colonies. L'île Saint-Domingue fixa son choix. Tout épouvantoit les sauvages. Des hommes à cheval, avec leurs armes à feu, leur paroissoient des dieux terribles armés du tonnerre. Quelle idée devoient-ils avoir de ces gros vaisseaux, qui vomissoient les flammes & les foudres, comme des volcans mobiles à volonté? Colomb les ménageoit cependant avec sagesse; & il eut moins d'inquiétude de leur côté, que de celui des Espagnols eux-mêmes. Ceux-ci se flattoient de ramasser sans travail l'or & l'argent. Un établissement pénible, une exacte discipline, tout les souleva contre l'amiral. Sa patience & sa sagesse furent mises aux plus rudes épreuves. Il venoit de découvrir la Jamaïque. Il trouva en arrivant sa colonie révoltée, les Américains armés pour la détruire. Tandis qu'il ramenoit les uns, qu'il dissipoit les autres, ses envieux le calomnioient en Espagne. On envoya un surveillant pour le gêner & pour le contraindre. Il sentit la nécessité de repasser en

Colonie
d'Hispaniola
ou Saint-Domingue.

Révolte des
Espagnols
contre Co-
lonab.

Il va se justifier à la cour.

Europe. Il s'y justifia sans peine ; mais ce ne fut qu'à force de sollicitations, & après mille retardemens affectés, qu'il obtint quelques secours pour un troisième voyage.

Il découvre le continent de l'Amérique.

Colomb se remet en mer l'an 1498. Il parvient au continent de l'Amérique. Il remonte quelque temps l'Orénoque ; mais cédant aux inquiétudes de l'équipage, il abandonne sa découverte, & gagne Saint-Domingue, après avoir trafiqué sur les côtes avec différens sauvages, moins par intérêt que dans la vue de connoître le pays & les habitans. Ces bons Américains s'estimoient heureux de donner leurs perles & leur poudre d'or en échange, pour des morceaux de verre ou pour de petits ouvrages d'étain.

Nouvelles injustices qu'il éprouve.

Arrivé à Saint-Domingue, il éprouva de nouveau les noirceurs de l'ingratitude & de l'envie. Ses ennemis triomphoient à la cour en son absence. Un gouverneur arriva pour le remplacer. Cet officier n'eut pas honte de le charger de fers, de l'envoyer comme un criminel en Espagne. L'injustice étoit trop criante :

elle eut les mêmes suites que la première. Colomb fut mis à la tête d'une flotte, fit un quatrième voyage en 1502, trouva encore des persécuteurs & des ingrats, & découvrit cependant l'isthme de Darien. Mais ayant essuyé une violente tempête, il relâcha à la Jamaïque.

C'est-là que, dépourvu de vivres, environné de séditieux, il se sauva par ce coup du génie & célèbre. Sachant qu'une éclipse de lune étoit prochaine, il menaça les sauvages de la plus terrible vengeance, s'ils lui refusoient des provisions; & leur déclara, pour preuve de ce qu'ils avoient à craindre, que la lune perdroit sa lumière. Dès que l'éclipse fut commencée, les Américains accoururent saisis de frayeur; ils s'estimèrent trop heureux de le fléchir par les secours qu'il demandoit, & d'obtenir que la lune les éclairât comme auparavant.

De retour en Espagne, Colomb ne trouva plus la reine Isabelle sa protectrice. Ferdinand lui donna de belles paroles, sans aucun effet. Il mourut accablé de chagrins &

Usage qu'il
fait d'une
éclipse.

Fin malheureuse de ce grand homme.

d'infirmités en 1506. On admire sa constance à servir une cour ingrate, dont il reçut tant de dégoûts : on doit admirer aussi son humanité envers les sauvages, qu'il traita presque toujours avec des ménagemens pleins de sagesse.

Barbaries
contre les sau-
vages.

Après lui, une barbarie sanguinaire se déchaîna contre ces malheureux. Ils furent entièrement exterminés à Saint Domingue & à Cuba, soit par les armes, soit par des travaux insupportables. On lâchoit même des dogues pour les dévorer. Est-il étonnant qu'un cacique ou chef de sauvages ait répondu au missionnaire, qui l'exhortoit à gagner le paradis par la patience : *Je ne veux point de votre paradis, s'il y a des Espagnols ?* Mais remarquons en général que les colonies ne furent guère composées, au commencement, que de la plus vile partie de la nation, de misérables sans principes sans mœurs, ne respirant que meurtres & brigandages. Presque toutes les colonies européennes ont été de même nature dans leur origine. Les crimes de l'Europe devoient donc, pour

ainsi dire, se déborder sur tous les pays où l'audace alloit chercher des richesses.

Le bruit des voyages de Colomb excita l'émulation, ou plutôt l'avidité d'une foule d'aventuriers. Améric Vespucci, florentin, commandoit un de leurs vaisseaux. Il s'attribua l'honneur d'avoir découvert le nouveau monde en 1498, cinq ans après le premier voyage de Christophe Colomb. Quand celui-ci n'auroit pas trouvé le continent, sa gloire en devoit-elle moins éclipser ceux qui n'ont fait que suivre ses traces? Cependant l'Amérique porte le nom du Florentin, peu digne de l'immortalité: tant la réputation même est sujette aux caprices de la fortune! Mais un mot n'en impose point aux justes estimateurs du mérite.

Quelques Anglois ont prétendu que Madoc, prince de Galles, au douzième siècle, avoit le premier pénétré dans le nouveau monde, où il étoit mort. Ce fait, beaucoup moins prouvé que celui des Danois norwégiens, ressemble trop aux

Améric Vespucci s'attribue injustement la découverte du nouveau monde,

Prétentions de quelques Anglois à cette découverte.

fables inventées par l'orgueil des nations.

Les Espa-
gnols & les
Portugais se
disputent
leurs droits
étranges de
conquête.

Ferdinand & Isabelle n'avoient pas manqué de solliciter à Rome le droit de conquête, sur les pays découverts & à découvrir. Ils l'avoient obtenu aisément ; les papes, en donnant ce qui ne leur appartenoit point, faisoient des conquêtes pour eux-mêmes. Jean II, roi de Portugal, voulut cependant partager avec les Espagnols une proie si considérable. La flotte, qu'il équipoit dans cette vue, devint donc une matière de procès. Alexandre VI fut juge entre les deux couronnes, & leur fixa des limites en 1493, par la ligne de *marcation*. Cette ligne passoit à cent lieues de Madère, des Açores & du Cap-Verd. L'année suivante, il fallut tracer une autre ligne, qu'on appela de *démarcation*, & qui passoit par les Canaries. On partageoit ainsi le monde inconnu entre l'Espagne & le Portugal ; on donnoit l'occident aux uns, l'orient aux autres, & l'on ne pensoit pas que ce qui étoit l'orient d'un côté du globe, étoit de l'autre côté l'occident. Chacun pré-

Alexandre VI
termine singu-
lièrement le
procès.

IX. ÉPOQUE. III

voit l'instabilité de ces réglemens :
ils sembloient réaliser, pour les pa-
pes, l'empire du monde.



 CHAPITRE III.

*Conquêtes des Portugais en Asie. ---
Le Mexique & le Pérou conquis
par les Espagnols.*

Les Portugais
vont aux In-
des par l'O-
céan.

AUTANT les découvertes des Portugais avoient aiguillonné le génie de Christophe Colomb, autant celles de Colomb excitèrent les Portugais à tenter de nouvelles entreprises. L'exemple & le succès furent toujours les mobiles de l'esprit humain. En 1497, Emmanuel I, roi de Portugal, plein de grandes idées comme ses ancêtres, envoya aux Indes Vasquez Gama, avec cent soixante hommes d'équipage, tant soldats que matelots. Pourquoi si peu de monde? c'est que les craintes égaloient encore ou surpassoient les espérances. Gama surmonte tous les périls de l'Océan, fait le tour de l'Afrique; il aborde au Mozambique, à Calicut, dans les Indes orientales; & revient deux ans après rendre

compte de ses découvertes. Elles étoient de nature, ainsi que la navigation d'Amérique, à changer toute la face de l'Europe par les trésors qu'elles assuroient aux maîtres de l'océan. Bientôt la nouvelle route attira une infinité de Portugais. Vasquez Gama, en 1502, avec un petit nombre de guerriers armés des foudres de l'Europe, porta la terreur jusques sur les côtes de Malabar. Alphonse Albuquerque s'empara d'Ormuz en 1507, força & pilla Calicut en 1509, établit à Goa en 1510 la domination portugaise. Bientôt Malaca, l'île de Ceïlan, fertile en canelle & en pierres précieuses; les îles Moluques, où vient le girofle, furent subjuguées. Les Portugais bâtirent Macao dans la Chine; ils pénétrèrent jusqu'au Japon; ils établirent un commerce immense, qui ruina celui des Vénitiens; ceux-ci ne pouvant donner au même prix les marchandises de l'Inde, qu'ils tiroient d'Alexandrie.

Leurs conquêtes en Asie.

Toutes ces entreprises, au premier coup-d'œil, sont admirables. Mais si l'on pense qu'elles irritèrent la soif

Barbarie & superstition dans ces vastes entreprises.

de l'or, jusqu'à faire oublier les vrais biens de la société & de la nature; qu'elles firent couler des flots de sang, même au nom de Jésus-Christ; que les aventuriers cruels, le crucifix à la main, massacrèrent des millions d'hommes, sous prétexte d'établir le christianisme qu'ils déshonoroient; qu'une superstition insensée ne les rendit pas moins féroces qu'une insatiable avarice: on admirera d'une part des prodiges d'industrie & de courage, & l'on déplorera de l'autre des excès dignes d'horreur. Les missionnaires ont mêlé beaucoup de miracles au récit de ces conquêtes: il est aisé d'y reconnoître l'esprit des croisades; il est aisé d'y reconnoître les mœurs sanguinaires & les préjugés odieux, si long-temps funestes au genre humain.

Tout étoit Pour réunir dans un même tableau
sauvage en des objets de même nature, qui
Amérique, le d'ailleurs ne se lient point encore au
excepté le systême général de l'Europe, anti-
Mexique & cipons un peu sur le temps, suivons
le Pérou. les Espagnols au Mexique & au
Pérou. Le reste de l'Amérique étoit
peuplé de sauvages. Ici l'on voit deux

grands empires, où les arts sont cultivés, où les mœurs sont douces, où règne une sorte de magnificence. On les voit conquis par une poignée d'aventuriers; & la monarchie Espagnole s'accroît tout-à-coup d'une manière prodigieuse, sans que les rois fassent pour cela le moindre effort. Il n'y a peut-être aucun phénomène si singulier en fait de fortune.

L'empire du Mexique, comme ceux de l'ancien monde, s'étoit formé par des conquêtes. Le peu d'antiquité qu'on lui donne, semble prouver que la société y avoit fait des progrès rapides. Mais les premiers auteurs, qui ont écrit sur le Mexique & le Pérou, méritent-ils assez notre confiance? où avoient-ils trouvé des mémoires, puisque l'écriture étoit inconnue dans le Pays? Mauvais critiques, exagérateurs par vanité, & par le penchant, trop naturel, à débiter des mensonges sur les contrées inconnues; à peine aujourd'hui peut-on croire une partie des faits qu'ils rapportent comme récents, ou des choses même qui devoient alors frapper les yeux. Selon eux, Mexico,

Empire du
Mexique.

capitale du Mexique, peuplé d'environ soixante mille familles, renfermoit des établissemens & des ouvrages dignes d'un peuple civilisé: marchés, tribunaux, écoles pour la jeunesse, maisons de pierre, temples & palais ornés de colonnes & brillans d'or, arsenaux remplis d'armes offensives & défensives, jardins de plantes médicinales, &c. Selon eux, les Mexicains connoissoient l'année de trois cents soixante-cinq jours; ce qui suppose des progrès en astronomie.

Fernand Cortez y pénètre avec très-peu de monde.

Sous le règne de Charles-quin^t, Vélafquez, gouverneur de l'île de Cuba, forme le projet d'enlever quelque portion de ce vaste continent. Il confie l'entreprise à Ferdinand Cortez, homme habile & courageux, capable d'exécuter de grandes choses avec de petits moyens. Celui-ci, n'ayant que cinq cents hommes de pied, & quelques chevaux, s'embarque en 1519, pénètre dans le golfe du Mexique, bâtit la Véra-cruz. Il force la république de Tlascala de lui donner du secours, & s'avance hardiment jus-

qu'à la capitale de l'empire. La ter-
 reur devoit toujours les Espa-
 gnols. Leurs vaisseaux, leurs che-
 vaux, leur artillerie, leur armure de
 fer, étoient pour les Américains
 des choses si nouvelles & si effroya-
 bles, que sans être simple comme
 les sauvages, on devoit d'abord natu-
 rellement supposer, dans cette espèce
 d'hommes, quelque chose de bien
 supérieur aux forces humaines.

Terreur qu'il
 inspire.

Montezuma, onzième empereur
 du Mexique, se vit obligé de rece-
 voir honorablement des hôtes dan-
 gereux, dont il n'avoit pu se débar-
 rasser par ses offres & ses artifices.
 Il les combla de caresses. Mais leur
 général apprit bientôt qu'on avoit
 attaqué ailleurs les Espagnols, qu'on
 en avoit blessé & même tué quel-
 ques-uns. Il eut l'audace d'arrêter
 l'empereur au milieu de sa capitale ;
 il le força de se reconnoître vassal
 de Charles-quin, roi d'Espagne ;
 il exigea pour tribut d'immenses
 trésors : il commandoit en maître
 absolu au maître d'une vaste monar-
 chie.

Il force l'em-
 pereur Mon-
 tezuma de se
 soumettre.

Cependant Vélasquez, brouillé

On veut en-
 vain le dé-

depouiller du
commandement.

avec Cortez depuis son départ, envoie une petite armée, sous les ordres de Narvaez, pour le dépouiller du commandement. Sans s'étonner du péril, Cortez laisse à Mexico quatre-vingt hommes; il marche avec le reste de ses troupes contre Narvaez, son ennemi; il le surprend, le fait prisonnier; & attire sous ses drapeaux l'armée qui devoit le punir comme un rebelle.

Une violence
révolte les
Mexicains.

En son absence, les Espagnols avoient massacré dans un temple plusieurs Mexicains illustres, sous prétexte de quelque conspiration: cette barbarie avoit excité un soulèvement général. Cortez arrive, attaque les Mexicains, en fait un carnage affreux, mais ne les dissipe point. La moindre perte étant pour lui considérable, il oblige Montezuma de paroître, & d'ordonner à ses sujets la soumission.

Fin tragique
de Montezuma.

Ce malheureux prince, qu'on idolâtroit auparavant, n'étoit plus regardé par la multitude que comme un esclave. On l'insulta de paroles; on lui lança une pierre. Il fut blessé, & mourut peu de jours après, sans

avoir voulu permettre qu'on le pansât. (1520.)

Guatimozin , gendre de Montezuma , parvenu à l'empire , entreprit de chasser les Espagnols. Il les assiégea dans Mexico , & rompit les chaussées qui unissoient au continent cette ville , située au milieu d'un lac. Les vivres manquoient dans la place. Cortez , à la faveur de la nuit , vient à bout de se retirer , en surmontant toute sorte d'obstacles & de périls. Les cadavres des Mexicains lui servirent de ponts en quelques endroits. Plus de deux cents Espagnols perdirent la vie dans un combat nocturne. Ils n'avoient pas encore essuyé un pareil désastre en Amérique.

Cortez assiégé dans Mexico.

Si Cortez avoit eu moins de ressources dans son génie & dans son courage ; si la supériorité des Européens avoit été moins étonnante ; le Mexique échappoit au joug étranger. Mais le général reparut bientôt pour assiéger la capitale. Il avoit une infinité d'Américains sous ses drapeaux. Il avoit fait construire douze brigantins pour se rendre maître du lac. Guatimozin , aussi prudent

Il rentre vainqueur dans cette ville , & subjugué l'empire.

que brave, vouloit accepter des propositions de paix. Les prêtres s'y opposèrent au nom de leurs dieux; ils promirent la victoire à ceux qui défendroient l'ancien culte. Ce fanatisme ne tint point contre le canon des Espagnols. Malgré les efforts héroïques & les stratagèmes de l'empereur, Mexico fut pris en 1521, & l'empire entier fut subjugué. C'est aujourd'hui la Nouvelle-Espagne, comprenant plus de deux cents lieues de pays du nord au sud.

Supplice de
l'empereur
Guatimozin.

Guatimozin étoit prisonnier, & Cortez le traitoit avec modération. Des scélérats avides mirent ce prince à la torture, pour lui faire avouer où il avoit caché ses trésors. Un Mexicain, compagnon de son supplice, jetant les hauts cris : *Et moi*, lui dit-il, *suis-je sur des fleurs*? Cortez survint, le delivra; mais il le fit pendre trois ans après, sous prétexte de conspiration.

Cortez mal
récompensé.

Le conquérant du Mexique essuya des chagrins comme Colomb. La haine & l'envie s'attachèrent à ses pas. Charles-quinç lui ôta son gouvernement, lui donna un marquisat

en Espagne, & d'ailleurs le négligea. S'il faut en croire le célèbre Las-Cafas, dominicain, évêque de Chiapa, Cortez avoit fait périr quatre millions d'Américains dans le Mexique. Il est trop certain que les Espagnols répandirent par-tout des fleuves de sang. Les victimes humaines, qu'ils reprochoient à ce peuple d'immoler, justifioient d'autant moins leurs barbaries, qu'ils se vantoient toujours de combattre pour la plus douce des religions. Mais Las-Cafas a beaucoup exagéré. En louant son enthousiasme pour les Américains, qu'il vouloit affranchir d'une odieuse servitude, on est étonnement surpris de la proposition qu'il fit à la cour d'employer des esclaves nègres dans les colonies. Ce projet fut adopté; comme si l'esclavage des nègres ne répugnoit pas de même à la nature.

Un autre empire, où l'or & l'argent étoient aussi communs que le fer l'est en Europe, accrut tout-à-coup la monarchie espagnole. Des aventuriers en firent aisément la conquête, pour un roi qui n'y pensoit

Trois aventuriers entreprennent la conquête du Pérou.

point. Pizarro , Almagro , & un prêtre nommé Luques , ayant entendu parler du Pérou , formèrent ensemble le dessein de l'envahir. Les sermens & les cérémonies religieuses cimentèrent leur union , jusqu'à ce que la jalousie les pût diviser , comme il arriva bientôt. Après quelques tentatives infructueuses , les arts meurtriers de l'Europe produisirent l'effet ordinaire.

Les Incas ;
leurs o. ivra-
ges , &c.

L'empire du Pérou obéissoit à des maîtres , qu'on appeloit Incas. Le premier de tous passoit pour fils du Soleil. Sa puissance s'étoit établie par la superstition , ainsi que par les armes. Atahualpa ou Atabalipa , douzième empereur de cette race adorée comme divine , régnoit alors par usurpation : il avoit dépouillé son frère de la couronne ; & de-là une source funeste de discordes. On attribue à leur père un ouvrage digne des Romains ; un grand chemin , de Cusco à Quito , à travers des montagnes & des précipices : l'espace est d'environ cinq cents lieues. A chaque demi-lieue , étoient des messagers toujours prêts à porter

les ordres du prince. On ajoute beaucoup de merveilles peu croyables sur la population du Pérou, sur le nombre & la magnificence des villes, des palais, &c. La plume de Garcilasso de la Véga transforma tout en prodiges; mais il ne reste aucun vestige de tant d'ouvrages superbes.

Les mœurs des Péruviens étoient douces, pures & simples. Ils avoient dans leur culte une pratique barbare; ils meurtrissoient des enfans, pour arroser de leur sang une espèce de pain béni qui se distribuoit dans le temple: ainsi la superstition est toujours par quelque endroit opposée aux mœurs. Les Incas exerçoient le pouvoir le plus absolu, & s'étoient cependant montrés les pères du peuple. Autre espèce de contradiction.

Mœurs des Péruviens.

Dès que les Espagnols eurent pénétré dans ce pays, en 1531 ils envoyèrent, selon leur coutume, des ambassadeurs offrir leur amitié. Atahualpa les reçut bien. Il va au-devant de Pizarro. Le moine Valverde lui débite un sermon sur nos mystères, le menace de l'enfer, s'il

Particularités de cette conquête.

endurcit son cœur à la grace, s'il refuse de se soumettre au pape & au roi d'Espagne. Après ce discours, mal rendu par l'interprète, & incompréhensible pour l'Inca, Valverde lui présente son bréviaire, comme contenant la preuve des vérités qu'il vient de prêcher. Ayant porté le livre à son oreille, le prince répond, *cela ne dit rien*, & il le jette à terre. *Aux armes*, s'écrie le moine, *ces chiens insultent la loi de dieu*. L'action s'engage aussi-tôt. Les Péruviens sont massacrés; l'Inca est fait prisonnier.

L'Inca brûlé.

Il offrit pour sa rançon tout l'or que pourroit contenir une des salles du palais, jusqu'à la hauteur de son bras élevé au-dessous de sa tête. Il donna ses ordres pour l'exécution de cette promesse *. Mais les Péruviens ne pouvant assouvir l'avidité

* La cinquième partie de la rançon de l'Inca faisoit seule plus de treize millions deux cents soixante-cinq mille livres d'or, sans compter l'argent. Chaque cavalier espagnol eut deux cents quarante marcs d'or pour sa part. Avec quelle fureur ne devoit-on pas courir en Amérique ?

des conquérans, Atahualpa est condamné au feu, comme idolâtre, concubinaire, conspirateur. Valverde le détermine par des promesses à recevoir le baptême. On le baptise; après quoi on l'étrangle, & on le jette dans les flammes.

Pizarro & Almagro devinrent ennemis irréconciliables. Le premier fit trancher la tête à l'autre, & fut assassiné par vengeance. Un fils d'Almagro, un frère de Pizarro, voulurent régner au Pérou. Tous deux périrent de mort violente. Ainsi l'ambition, l'avarice, les crimes des oppresseurs de l'Amérique, vengeoient sur eux-mêmes l'oppression des Américains.

La honteuse & cruelle maladie qu'ils rapportèrent de ce pays, après leur premier voyage, étoit déjà un grand fléau de l'Europe. Peut-être que les trésors du nouveau monde sont devenus encore plus funestes. Combien de sang ont-ils coûté! combien de ravages ont-ils produits! Le sucre, le café, le cacao, la cochenille, le quinquina, &c. peuvent-ils compenser tout ce

Les conquérans acharnés les uns contre les autres.

Maladie honteuse & autres maux que nous devons à l'Amérique.

que l'Europe a perdu pour dévaster l'Amérique? cette conquête est cause de l'affreux esclavage des nègres, qu'on y fait travailler comme de vils animaux. Elle est cause d'une partie de nos guerres. Mais ne nous livrons point à une philosophie chagrine, qui n'envisage les choses que sous un point de vue affligeant. Le mal produit souvent le bien; les fautes & les infortunes peuvent conduire à la sagesse & au bonheur. L'homme mieux connu de l'homme, l'industrie humaine appliquée à tant d'objets nobles & utiles, de grandes ressources offertes à la pauvreté laborieuse, de grandes leçons à la politique éclairée par l'expérience, d'affreux déserts à changer en heureuses colonies, deux mondes à unir par des secours réciproques: tels sont les avantages qu'on peut déjà mettre dans la balance, contre les maux trop réels dont le poids se fait encore sentir.

Découvertes
faites en diffé-
rens temps.

Je n'entre point dans le détail des découvertes. Les Portugais découvrirent le Brésil, en 1500. Magellan, Portugais au service d'Espagne,

découvrit, en 1519, le détroit qui porte son nom. En 1535, Almagro, le rival de Pizarro, aborda au Chili & s'en rendit maître.



CHAPITRE IV.

Mœurs des Américains sauvages.

LES mœurs des Américains offrent un spectacle très-intéressant, auquel les bornes de cet ouvrage ne permettent point de s'arrêter. Un petit nombre d'observations nous suffira.

Gouverne-
ment des sau-
vages.

Excepté le Pérou & le Mexique, où la force avoit établi le despotisme, & où les arts avoient, sans doute, une influence particulière sur les mœurs ; les Américains, en général, étoient l'image de l'état primitif des sociétés, avant que l'agriculture eût fait naître les loix civiles. Endurcis aux injures de l'air, nus, manquant de tout, ils passaient une partie de l'année à la chasse, & l'autre dans une profonde indolence, ne prévoyant rien, ne pensant à rien, & ne pouvant supporter le travail. Sans loix, ils se gouvernoient par des coutumes. Les affaires d'une peuplade se décidoient par les

anciens assemblés. Les peuplades avoient ordinairement un chef, mais dont l'autorité se réduisoit à la persuasion. Nulle force coactive; nulle peine décernée contre les crimes. Un criminel étoit abandonné à la vengeance publique. On le tuoit comme un ennemi; on ne le punissoit pas comme un membre de la société. En un mot, l'extrême liberté faisoit, & fait encore, la passion dominante de ces sauvages. Les Iroquois conservent la même espèce de gouvernement. Comme il dérive de la nature, la manière de gouverner étoit uniforme dans presque toutes les peuplades non civilisées, qui formoient quelque association; & la plupart n'en formoient aucune.

Point de peine réglée pour le crime.

Graves, sérieux, hospitaliers, bons amis, ennemis implacables, ils ne sont féroces que dans la vengeance & dans la guerre. Leurs prisonniers sont traités de la manière la plus barbare; & la constance avec laquelle ils bravent & soutiennent des tourmens affreux, semble être le dernier effort de la nature. On

Leurs mœurs, moitié douces, moitié féroces.

reconnoît là le caractère des anciens Celtes. Mais il s'en faut bien d'ailleurs que les sauvages leur ressemblent par le courage. Surprendre l'ennemi par la ruse, c'est leur façon de faire la guerre.

Mariages ;
éducation ,
&c.

Quoique la polygamie ne soit point rare parmi eux, ils se contentent ordinairement d'une femme. Les femmes presque sans mœurs avant le mariage, deviennent fort chastes ensuite. La crainte y contribue, sans doute ; car le mari puniroit à son gré les infidélités de son épouse. Plusieurs causes rendent les mariages peu féconds : l'humidité extrême du pays, la difficulté des subsistances, une vie excessivement dure, & l'habitude qu'ont les femmes de se faire avorter. L'éducation des enfans a pour but de les rendre comme insensibles à la douleur, & même aux coups, aux insultes. Du reste, on ne les frappe jamais pour les corriger ; on leur laisse une liberté entière, parce qu'on la croit le plus précieux des biens. Cependant les mères sont presque traitées comme des esclaves.

Il y a peu de sauvages qui n'aient quelque idée confuse d'un être suprême; mais ils ne lui rendent point de culte. Ils ont d'ailleurs beaucoup de superstitions, jusques dans leur médecine. Les esprits, les songes, les présages, la divination & la magie, les occupent beaucoup. Quel peuple civilisé n'a pas donné dans ces folies? elles semblent être le fruit des premières réflexions de l'homme ignorant, d'autant plus timide & crédule, que tout le frappe, & qu'il ne fait la cause de rien.

Un des phénomènes de l'Amérique, c'est que l'industrie humaine se soit développée au Mexique & au Pérou, sans des secours qu'il est presque impossible de suppléer. L'écriture y étoit inconnue. L'inca, prodigieusement étonné de voir les Espagnols lire & écrire, doutoit si ce n'étoit pas quelque don particulier de la nature. Les Mexicains peignoient ce qu'ils vouloient faire entendre de loin. Les *quipos* des Péruviens, par le moyen de nœuds différemment combinés, formoient, dit-on, des espèces d'hiéroglyphes,

Idées religieuses.

Industrie humaine développée au Mexique & au Pérou.

pour communiquer les pensées & conserver le souvenir des choses ; ce qui devoit se réduire à fort peu d'objets. L'usage du fer étoit ignoré. Quelle apparence, que sans fer & sans écriture, des Américains se soient élevés au point d'industrie & de connoissances, que supposent des relations évidemment suspectes ? Si la plupart des voyageurs ont débité mille mensonges, les Espagnols de ces temps-là sont-ils bien croyables ?

Les sauvages, plus remarquables.

Quoi qu'il en soit, les sauvages méritent peut-être plus d'être étudiés que les autres Américains. Nous les croyons malheureux : cependant aucun n'a pu s'accoutumer à notre manière de vivre ; ils préfèrent leurs forêts & leur liberté. Nous les croyons stupides, & ils le sont à beaucoup d'égards : cependant on les a vus, dans l'Amérique septentrionale, donner des preuves de sagesse & de grandeur d'ame ; haranguer en Spartiates ; former des confédérations comme les anciens Grecs, & suivre un plan de politique raisonnée. Ils élisent un chef

IX. ÉPOQUE. 133

dans les besoins : leurs vieillards
forment une espèce de sénat ; ils y
joignent des assemblées nationales
pour l'intérêt commun. Voilà des
hommes,



C H A P I T R E V.

Louis XII & Ferdinand le Catholique, jusqu'à la ligue de Cambrai. — Alexandre VI.

1498.
Louis XII monte sur le trône.

REPRENONS l'histoire de l'Europe à Louis XII, auparavant duc d'Orléans, monarque adoré des François, parce qu'il les aima & qu'il les déchargea d'impôts; mais dont les entreprises imprudentes, quelquefois même l'économie mal appliquée, exposèrent l'état à de grands malheurs. Dès qu'il fut monté sur le trône, il s'occupa du bien public, il oublia ses ressentimens personnels. Tout le monde admire ces belles paroles, qu'il dit en pardonnant à ses ennemis : *Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans.*

Il veut répudier sa femme, pour épouser l'héritière de Bretagne.

Charles VIII n'ayant point laissé de postérité, la réunion de la Bretagne au royaume n'avoit plus lieu. L'ancienne passion de Louis pour

IX. ÉPOQUE. 135

la reine Anne, héritière de cette province, fortifia les raisons politiques que lui inspiroient le desir de l'épouser. Jeanne, fille de Louis XI, princesse vertueuse, mais extrêmement laide, étoit sa femme depuis plus de vingt ans. Les motifs de divorce ne manquoient pas : ce mariage avoit été forcé & stérile. Il s'agissoit d'obtenir une sentence de Rome pour le rompre. Alexandre VI ne pouvoit être difficile, pourvu qu'il trouvât son intérêt à se rendre complaisant. Il vouloit surtout faire la fortune du cardinal César de Borgia, son fils. Trois commissaires du pontife prononcèrent la sentence de divorce, après les procédures ordinaires, & Borgia, porteur de la bulle, eut le duché de Valentinois avec une pension considérable. Ce cardinal changea volontiers d'habits. Ses mœurs ressembloient à celles de son père.

Alexandre VI accorde tout, & son fils Borgia est récompensé.

Un des grands objets de Louis XII fut malheureusement de suivre en Italie les traces de son prédécesseur. La passion des conquêtes l'y entraîna. Ses premiers succès le

1499.
Conquête du Milanès sur Ludovic Sforza.

précipitèrent dans l'infortune. Valentine Visconti, son aïeule, lui avoit transmis des prétentions sur le Milanès, dont Ludovic Sforce s'étoit mis en possession. Ludovic, sans secours étrangers, avec une armée cependant aussi nombreuse que celle de France, ne tint point contre la valeur françoise. L'état de Milan & celui de Gènes furent conquis en vingt jours. Mais l'année suivante, le duc étoit déjà rétabli. Une nouvelle armée françoise passa les Alpes. Sforce, trahi par les Suisses qu'il soudoyoit, tomba entre les mains des ennemis, & fut emmené prisonnier en France. Il y mourut quelques années après. Voilà une de ces conquêtes que l'on peut regarder comme une source de malheurs.

1501.
Ligue avec
Ferdinand le
Catholique
pour la con-
quête de Na-
ples.

Louis tourne aussi-tôt ses vues sur le royaume de Naples. Il offre à Ferdinand le Catholique d'en partager la conquête. Celui-ci ne balance point; quoiqu'un prince de son sang, Frédéric d'Aragon roi de Naples, doive être la victime de leur traité. Alexandre VI entroit

dans leurs vues, pour en tirer quelque avantage. Gonsalve de Cordoue, furnommé le Grand capitaine, aussi rusé que son maître, & qui avoit pour maxime que *la toile d'honneur doit être tissue grossièrement*, arrive sous prétexte de défendre le roi de Naples. Il se joint d'abord aux François pour l'accabler. Frédéric demande un asyle en France à Louis XII, & y va vivre d'une pension.

Gonsalve de
Cordoue.

Dès qu'il fut question de partager la conquête, on disputa, on se brouilla. Le grand capitaine, digne instrument du roi Catholique, après avoir joué les François, remporta sur eux deux victoires en 1503. Celle de Cérignole coûta la vie au duc de Nemours, de l'illustre maison d'Armagnac, qu'on fait remonter jusqu'à Caribert fils de Clotaire II. Le royaume de Naples demeura tout entier aux Espagnols. La ruse triomphoit, quand la valeur étoit sans prudence.

La conquête
reste aux Es-
pagnols.

Alexandre VI mourut alors, souillé des crimes les plus infâmes, les plus odieux. César de Borgia, son fils, s'étoit emparé pour lui-même,

Mort d'Ale-
xandre VI.

Fortune cadu-
que de César
Borgia.

à force de trahisons ou de meurtres, des fiefs de la Romagne, possédés par divers seigneurs. La vente des indulgences, & d'autres abus de l'autorité pontificale, avoient fourni les moyens de satisfaire son ambition. Quel en sera le fruit? un pape ambitieux & guerrier, Jules II, dépouillera le fils d'Alexandre VI; les conquêtes de Borgia augmentent les domaines de l'église; ce héros de Machiavel perdra ce qu'on lui avoit donné en France, sera envoyé prisonnier en Espagne par Gonsalve de Cordoue. Il se réfugiera auprès du roi de Navarre, son beau-frère, & sera tué dans une guerre excitée par ses intrigues. La chute des grands scélérats est une leçon que l'histoire devoit souvent rappeler.

1503.

Le cardinal
d'Amboise
veut être pa-
pe; ce qui
cause un
grand mal-
heur.

Les imprudences des rois & des ministres est une autre leçon, dont les gouvernemens pourroient tirer beaucoup de lumières. On ne pensoit en France qu'à recouvrer le royaume de Naples. On envoya une forte armée en Italie. Si les opérations avoient été aussi promptes

qu'auparavant, le succès en paroif-
 soit infaillible. Mais le cardinal
 d'Amboise, ministre intègre de Louis
 XII, eut envie de la tiare, qu'A-
 lexandre VI laissoit vacante. Il ar-
 rêta les troupes devant Rome, pour
 déterminer le choix du conclave.
 Les Italiens, plus fins que lui, le
 trompèrent par de belles paroles ;
 lui persuadant d'éloigner cet appa-
 reil de guerre, pour que son élec-
 tion parût libre. Quand on cessa
 de craindre, on élut un Italien, Pie
 III, auquel succéda bientôt le fa-
 meux Jules II, Julien de la Rovere.
 D'Amboise avoit perdu le pontificat
 & le temps. Les pluies empêchèrent
 d'agir. Gonsalve de Cordoue chassa
 encore les François.

Une autre faute inconcevable fut
 le traité de Blois, en 1504, par
 lequel Louis promettoit sa fille en
 mariage à Charles d'Autriche, petit-
 fils de l'empereur Maximilien & de
 Ferdinand le Catholique ; avec la
 Bretagne, la Bourgogne, le Mila-
 nès, Gènes, en cas que le roi mou-
 rût sans enfans mâles. On se repen-
 toit déjà d'une si honteuse démar-

Traité de
 Blois, qui
 tendoit à dé-
 membrer la
 France.

che , lorsque les états généraux représentèrent fortement qu'elle étoit contraire aux loix du royaume. Louis XII donna sa fille au comte d'Angoulême, son héritier présomptif, qui devoit régner sous le nom de François I , & faire aussi de grandes fautes.

Fin de la
reine Isabelle
en Castille.

Nous avons vu le mariage d'Isabelle, reine de Castille, avec le roi d'Aragon, changer la face de l'Espagne. Cette princesse, toujours en garde contre l'ambition de Ferdinand, son époux, étoit gouvernée par son confesseur Ximénès, illustre cordelier, depuis archevêque de Tolède & cardinal. Elle avoit depuis peu donné le choix aux Maures, qui restoient dans le royaume, de recevoir le baptême ou d'être bannis. L'expulsion des Juifs, celle des Maures, les émigrations continuelles en Amérique dépeuplant l'Espagne; cette monarchie devenoit plus languissante, à mesure qu'elle acquéroit plus de grandeur. Ainsi un gouvernement si célébré ne doit pas être cité pour modèle.

Troubles
après sa mort.

La mort d'Isabelle, en 1504, fit

naître des troubles. Sa fille Jeanne la Folle, mariée à l'archiduc Philippe le beau, étoit son unique héritière. Le roi Ferdinand, d'abord en possession de la régence, fut contraint d'y renoncer, & de se retirer en Aragon. Philippe mourut. La folie de Jeanne favorisoit les désordres. Charles d'Autriche, son fils, (Charles - quint,) étoit jeune & éloigné. Ximénès crut que Ferdinand le Catholique pouvoit seul rétablir le calme. On lui rendit la régence, & sa fermeté dissipa tous les orages.

Alors Ximénès, devenu cardinal, grand-inquisiteur, se vit au comble du pouvoir & de la fortune. Mais il quitta prudemment la cour, parce qu'il connoissoit le caractère ombrageux du roi. Il proposa ensuite de tenter à ses propres frais la conquête d'Oran en Afrique. Ferdinand, persuadé qu'on n'y réussiroit point, consentit à l'entreprise dans la vue de perdre le cardinal. Il écrivit même à Pierre Navarro, commandant de la flotte sur laquelle Ximénès s'étoit embarqué : empê-

Ferdinand &
la régence.

Le cardinal
Ximénès fait
la conquête
d'Oran.

chez le bon homme de repasser si-tôt en Espagne ; il faut lui laisser user sa personne & son argent. Le roi se trompoit. Les Maures furent battus ; Oran succomba. Ce cardinal austère n'imitoit point les prélats guerriers. Il se contentoit d'invoquer, comme un autre Moïse, le dieu des armées & de la victoire ; il inspiroit une forte d'enthousiasme très-utile en de pareilles expéditions.

Il fait des
établissmens
pour les let-
trés.

Ximénès, grand homme, qui auroit été plus grand s'il eût surmonté les préjugés de son siècle, fonda ou rétablit l'université d'Alcala ; il fit imprimer une fameuse polyglotte ; il montra autant de zèle pour les lettres & les sciences que pour la réforme des moines. On cultiva par ses soins les langues savantes. L'Espagne produisit beaucoup de juriconsultes, encore plus de théologiens. Mais quelles barrières n'opposoit pas l'inquisition à toute vérité neuve & utile ? L'Espagne, avec ses universités, n'ouvrira les yeux que long-temps après des peuples beaucoup moins spirituels.

Entreprises Jules II remuoit alors l'Italie.

Fier, ambitieux, intrépide, tout occupé de ses projets d'agrandissement, il avoit déjà enlevé la Romagne à Borgia, Pérouse à Bagliioni, Bologne à Bentivoglio. Il avoit révolté Gènes contre Louis XII, à qui néanmoins il devoit de la reconnaissance. Il méditoit de le chasser entièrement d'Italie : il lui suscitoit des ennemis de toutes parts. Ce prince ayant réduit les Génois à l'obéissance, fut encore joué par le pontife dans la fameuse ligue contre les Vénitiens. Prenons ici quelque idée d'une république, devenue un objet de jalousie pour les principales puissances de l'Europe.

ambitieux
de Jules II.



CHAPITRE VI.

Depuis la ligue de Cambrai contre Venise, jusqu'à la fin de Louis XII. — Jules II.

Gouvernement de Venise, depuis son origine au cinquième siècle.

Tribuns.

Doge.

Grand conseil.

ON a vu naître Venise dans le cinquième siècle, lorsque l'Italie étoit en proie aux inondations des barbares. Les petites îles des lagunes du golfe Adriatique furent l'asyle des peuples voisins, qui subsistèrent d'abord de leur pêche. Chaque île avoit son tribun pour la gouverner; chaque tribun devint un tyran. Sentant la nécessité de se réunir, ces tyrans élurent un duc ou doge, au commencement du huitième siècle. Les doges, par un abus fréquent d'un pouvoir que l'on n'avoit pas su restreindre, occasionnèrent souvent des troubles, & en furent souvent les victimes. Un conseil, composé de cent quarante citoyens de tous états, dans lequel résidoit l'autorité souveraine, arrêta enfin & les

les entreprises de ces premiers magistrats, & la violence des émeutes populaires. Mais les riches ambitieux avoient trop de moyens d'altérer la constitution à leur avantage.

A cette forme de gouvernement démocratique, succéda en 1289 l'aristocratie héréditaire; par un règlement qui anéantit l'égalité, en donnant à quelques familles le droit exclusif de former le grand-conseil. L'aristocratie annonce toujours des rigueurs : elle en a besoin pour se maintenir.

Il étoit impossible qu'un nombre de familles exclues ne formassent des conspirations. Le redoutable conseil des Dix fut établi, afin d'en prévenir les effets. Il peut juger tous les citoyens, & les délations lui paroissent quelquefois des preuves. Le tribunal de trois Inquisiteurs d'état fut encore un frein plus terrible. Le doge lui-même se trouva soumis à ses procédures secrètes & à ses jugemens arbitraires. Des espions répandus par-tout servirent d'accusateurs. Magistrats, particu-

Aristocratie
héréditaire
en 1289.

Conseil des
Dix.

Inquisiteurs
d'état.

liers, citoyens, étrangers, toute personne suspecte avoit à craindre de perdre la vie, sans aucune formalité de justice. Quiconque est condamné, sans le savoir, par les trois inquisiteurs, ne peut éviter la mort. Quelle est la monarchie où l'on voie un tel despotisme?

Venise gouvernée par la terreur; mais d'une manière invariable.

Ainsi la terreur est devenue le ressort du gouvernement de Venise. C'est elle sur-tout qui l'a conservé si long-temps invariable. Tout y est combiné avec tant d'art, soit pour les élections, soit pour la durée ou les fonctions des magistratures, qu'il n'y a presque aucun moyen de troubler l'état. Tandis que les nobles tiennent le peuple asservi, ils veillent continuellement les uns sur les autres. Ou l'intérêt les unit, ou l'impuissance de cabaler les enchaîne. De-là ce plan immuable, cette stabilité de principes, dont on ne trouve ailleurs aucun exemple. Peut-être en est-il de l'inquisition d'état comme de l'inquisition ecclésiastique; elle produit une certaine tranquillité; mais en perpétuant beaucoup d'abus.

Venise, enrichie par le commerce, s'étoit livrée à l'ambition des conquêtes, toujours dangereuses pour les républiques commerçantes. Au temps des croisades, elle s'étoit considérablement étendue vers la Grèce. Elle venoit d'envahir en Italie plusieurs terres de ses voisins, même dans l'état ecclésiastique. Les succès inspirent l'orgueil, & l'orgueil amène l'imprudence. Environnés d'ennemis puissans, les Vénitiens bravèrent l'orage, ne prévoyant pas qu'on se réuniroit pour les accabler.

L'empereur Maximilien, qui vouloit se faire couronner à Rome, leur demandoit le passage sur leurs terres. Ils l'accordèrent à condition qu'il passeroit sans troupes. C'étoit un refus. Maximilien irrité les met au ban de l'empire comme des rebelles. Il prend le titre d'empereur élu, que Jules II lui confirme par une bulle. Pourquoi cette bulle? pourquoi Venise au ban de l'empire? c'est que des prétentions surannées se réveilloient dans toutes les occasions. Les armes de l'empereur ne

Ambition de cette république.

1508.

Elle irrite l'empereur Maximilien, & bat ses troupes.

soutinrent point sa démarche hautaine contre la république. Deux armées impériales furent défaites. Les Vénitiens avoient vaincu avec le secours des François : ils conclurent néanmoins une trêve sans les consulter.

Ligue de
Cambrai.

Alors se forma secrètement la fameuse ligue de Cambrai, dont Venise devoit être la victime. Le pape, l'empereur, le roi de France, le roi d'Espagne, le duc de Savoie, s'unirent pour lui arracher ses conquêtes. Chacun revendiquoit des domaines considérables : le pape, Rimini & Ravenne; Louis XII, Brescia, Bergame, Crème & Crémone; Maximilien, Vérone, Padoue, Vicenze, Trévise & le Frioul; Ferdinand, Brindes, Trano & Otrante; le duc de Savoie, l'île ou le royaume de Chypre. Si l'union avoit subsisté entre ces puissances, Venise étoit perdue sans ressource. Mais Jules II ne vouloit que profiter de la circonstance; bien résolu de délivrer ensuite l'Italie, s'il le pouvoit, de ces étrangers qu'il appeloit des barbares. Et pou-

voit-on compter sur la foi de Ferdinand le Catholique ?

Un masque de religion couvrit cette ligue ambitieuse. Les confédérés feignirent d'attaquer les Vénitiens, pour tourner ensuite leur zèle contre les Turcs. Le Turc offroit des secours à la république. Elle refusa, peut-être moins par la crainte d'avoir un protecteur si dangereux, comme le dit Fra-Paolo, que par la crainte des clameurs qu'exciteroit une pareille alliance.

Venise refuse le secours du Turc.

C'étoit à Louis XII à commencer la guerre en personne. Ses premiers succès accablèrent tellement les Vénitiens, qu'après la bataille d'Agnadel près de l'Adda, suivie de conquêtes rapides, le sénat offrit de reconnoître l'empereur pour suzerain, & de lui payer un tribut annuel de cinquante mille ducats. Le refus de Maximilien leur rendit le courage, en les réduisant au désespoir. Ils reprirent sur les Allemands plusieurs places. Ils traitèrent avec Jules II; sa politique intéressée les sauva.

Louis XII force les Vénitiens de s'humilier.

1510.

Jules II trahit les alliés; détache de la ligue Ferdinand, & prend d'assaut la Mirandole.

Il les avoit foudroyés des plus terribles anathêmes, jusqu'à permettre de s'emparer de leurs biens, de réduire leur personne en servitude. Pour obtenir l'absolution, que les circonstances rendoient nécessaire, il falloit céder les villes de la Romagne, & recevoir la loi du pontife. Le sénat ne voyant que ce triste moyen de salut, se soumit humblement à tout. Jules, infidèle à ses alliés, détacha de leur ligue le roi d'Espagne, en lui donnant l'investiture pleine & entière du royaume de Naples; & tourna contre le roi de France toute l'activité de sa haine. Louis, par une économie mal entendue, avoit refusé d'augmenter les pensions des Suisses; il avoit parlé d'eux avec mépris dans un mouvement de colère. Le pape arma les Suisses contre lui; attaqua le duc de Ferrare, allié de la France; assiégea la Mirandole; y entra par la brèche, après avoir essuyé les plus grands périls, quoique dans un âge fort avancé.

Scruples

Tandis que Jules agissoit ouver-

I X. É P O Q U E. 151

tement en ennemi, le roi consulta le clergé de France pour savoir si on pouvoit lui faire la guerre. Sans doute la consultation étoit superflue; mais du moins la réponse du clergé fut juste & favorable. Cependant les scrupules de la reine, Anne de Bretagne, nuisirent aux affaires; Louis y eut plus d'égard qu'ils n'en méritoient. La bataille de Ravenne, gagnée en 1512 par Gaston de Foix, duc de Nemours, procura une gloire stérile. Ce jeune héros, neveu du roi par sa mère, fut tué au sein de la victoire, en attaquant presque seul un corps d'espagnols qui se retiroient en bon ordre. Ce fut pour la France une perte irréparable. Il avoit jusqu'alors donné des preuves d'une prudence consommée, jointe à la plus brillante valeur. En quinze jours, il avoit sauvé Bologne, battu deux corps d'armée, & repris Brescia aux ennemis. Louis XII lui destinoit le royaume de Naples, & pleura sa mort dont les suites ne furent que trop funestes. On évacua le Milanès. Gènes se révolta aussi-tôt.

pernicieux en France.

On perd le Milanès & Gènes.

Les troupes manquoient d'argent; les généraux ne s'accordoient point. Que pouvoit la vaillance des héros François? Bayard & ses imitateurs firent des prodiges, dont il ne résulta que de l'admiration.

Concile de
Pise contre le
pape.

Le roi de France & l'empereur avoient engagé quelques cardinaux à convoquer un concile général à Pise. On y avoit cité Jules II. Il avoit assemblé à Romé un autre concile, pour anathématiser le premier. C'est ce qui fit perdre le royaume de Navarre à Jean d'Albret, allié & parent de Louis XII. Ferdinand le Catholique cherchoit un prétexte de le dépouiller: il en trouva un dans l'excommunication, fulminée contre les adhérens du concile de Pise. Le pape, selon plusieurs historiens, lui avoit donné ce royaume par une bulle. Quoique la bulle ne se trouve point, elle paroît digne d'un émule de Grégoire VII. Depuis l'usurpation de Ferdinand, la Navarre est restée à la monarchie espagnole. La reine Catherine de Foix, à qui elle appartenoit, dit à Jean d'Albret, son

1512.

Ferdinand
usurpe la Na-
varre, en
vertu d'une
excommuni-
cation.

IX. É P O Q U E. 153

mari : *Si nous étions nés, vous Catherine, & moi Don Jean, nous n'aurions pas perdu notre royaume.*

Jules mourut en 1513, plus que Mort de Jules II.

septuagénaire, & toujours occupé de son grand dessein de chasser d'Italie tous les étrangers, les Allemands, les Espagnols, comme les François. Egalemeut heureux & hardi dans ses entreprises, il augmenta considérablement l'état du Succès de ses entreprises.

saint siége. Il se fit céder Parme, Plaisance & Reggio par l'empereur. Il fut réunir ou diviser les puissances, au gré de ses intérêts. En un mot, il brilla comme prince, comme guerrier, & sembla oublier qu'il étoit pape. On raconte cette anecdote sur la manière dont il envisageoit les affaires ecclésiastiques. Les Allemands, lui demandant la permission de faire gras la fête de saint Martin, quand elle tomberoit un jour maigre, il y consentit, mais à condition que ce jour-là ils ne boiroient pas de vin.

Le cardinal de Médicis, fort décrié par ses mœurs & recommandable par ses talens, devint pape, Léon X lui succède.

sous le nom de Léon X. C'étoit le fils du fameux Laurent. Il avoit les goûts de son père, & non les qualités d'un évêque. Jamais l'église n'eut cependant plus de besoin d'un pape vertueux, digne de la gouverner. La littérature & les arts méritoient protection; mais les affaires ecclésiastiques demandoient la plus grande sagesse.

Henri VII
avoit affermi
son autorité
en Angleter-
re.

Pendant vingt-six ans que dura le règne de Henri VII, l'Angleterre fut sans influence au-dehors. Ce Prince avare, ombrageux, craignant la guerre, amassa un trésor & affermit son autorité. Deux aventuriers imposteurs, suscités par ses ennemis, lui disputèrent en vain la couronne. L'un nommé Simnel, fils d'un boulanger, fut trop heureux, après avoir été couronné en Irlande, d'être employé dans la cuisine du roi. Perkin, (c'est le nom de l'autre,) né d'un Juif, joua cinq ans le personnage de fils d'Édouard IV. & finit par laisser sa tête sur un échafaud. Délivré de ces inquiétudes Henri par un gouvernement dur & vigoureux, joignant l'adresse à la

Simnel &
Perkin.

IX. É P O Q U E. 155

force , encourageant les barons à vendre leurs terres, augmentant ainsi les richesses & le pouvoir de la bourgeoisie , affoiblit la haute noblesse , & rendit l'autorité royale presque absolue. Son fils Henri VIII , qui lui succéda en 1509 , va paroître avec éclat. Des talens & des vertus pouvoient lui procurer beaucoup de gloire ; mais emporté par ses passions , il fera une exemple de la plus odieuse tyrannie.

Henri VIII.

Il s'étoit engagé , en 1512 , dans la ligue que Jules II avoit formée contre la France. Après la mort de Jules , la ligue se ranima sous Léon X. Les François venoient de reprendre le Milanès : ils en furent de nouveau chassés par les Suisses , qui rétablirent Maximilien Sforce. Louis XII , alors allié des Vénitiens , eut contre lui le pape , l'empereur , les Anglois & les Espagnols. D'un côté , Henri VIII fondit sur la Picardie , avec l'empereur dont il payoit même la table. Vainqueur à la journée de Guinegate il prit Téroüane & Tournai ; tandis que d'un autre côté , les Suisses assiégeoient Dijon. Cette

Ligue contre Louis XII.

Invasion en Picardie & en Bourgogne.

Dijon sauvé

ville étoit perdue , si la Trémoille , gouverneur de Bourgogne , n'eût engagé les Suiffes à lever le fiège , en leur promettant tout ce qu'ils voulurent. Le traité conclu , ils se retirèrent. La cour affecta de blâmer le gouverneur , annulla un traité dont elle avoit recueilli les avantages , & se précautionna contre une nouvelle invasion. Ces fiers montagnards , qui se difoient les protecteurs du saint fiège , se montrèrent beaucoup moins habiles que vaillans.

1514.

Paix de Louis
avec le pape
& avec l'An-
gleterre.

Cependant Louis avoit besoin de la paix. Il s'humilia devant le pape. Il renonça au concile de Pife , transféré à Lyon ; il s'obligea même de poursuivre à main armée , s'il le falloit , les adhérens du concile , & parut ainsi réconcilié avec Rome. Il eut moins de peine à gagner le roi d'Angleterre , que la mauvaife foi de Ferdinand avoit irrité. Étant veuf d'Anne de Bretagne , il époufa Marie fœur de Henri VIII. Mais il acheta en quelque sorte ce mariage , pour un million d'écus d'or : tant l'état de fes affaires étoit critique. Louis oublia auprès d'une jeune

IX. É P O Q U E. 157

reine son âge de cinquante-trois ans ; les plaisirs le consumèrent. Il mourut l'année suivante , encore occupé du dessein de reprendre le Milanès ; dessein que nous verrons plus funeste à son successeur.

Sa mort

On bénira toujours la mémoire de Louis XII ; parce que , malgré ses guerres & ses disgraces , il n'ajouta rien aux impôts , après les avoir diminués de moitié. On applaudira toujours à ce qu'il disoit pour justifier son économie : *J'aime mieux voir les courtisans rire de mon avarice , que de voir mon peuple pleurer de mes dépenses.* Cependant n'auroit-il pas dû épargner bien des larmes à son peuple , ou en lui sacrifiant la dangereuse ambition des conquêtes d'Italie , ou en levant des subsides sans lesquels il falloit s'attendre à des revers ? Il se procura quelque ressource par la vente des charges. Ce fut un exemple très-dangereux , quoique la vénalité ne s'étendît point jusqu'aux charges de judicature. On n'imaginoit point que des charges , qui supposent tant de lumières & de vertus , pussent jamais devenir

Bonté & fautes de Louis XII.

vénales. Elles le deviendront néanmoins dès le commencement du règne suivant. En fait de finance surtout, un abus entraîne presque toujours de plus grands abus.



CHAPITRE VII.

*Commencemens du François I, jusqu'à
la naissance du luthéranisme.*

FRANÇOIS comte d'Angoulême, premier prince du sang, fut le successeur de Louis XII. Jeune, vif, vaillant, ambitieux, plein de qualités nobles & aimables, mais sans prudence, il tourna d'abord ses vues sur l'Italie. Les préparatifs déjà faits ne suffisant pas, le besoin d'argent inspira de vendre le droit le plus auguste, le droit de juger les citoyens. Cet expédient, imaginé par le chef même de la justice, par le chancelier du Prat, étoit si contraire à tous les principes, que longtemps après, jusqu'en 1597, on juroit au parlement qu'on n'avoit point acheté sa charge. Il falloit donc en quelque sorte un parjure pour exercer la justice dans les tribunaux ! Voilà où peuvent conduire les abus du gouvernement.

1515.

François I se livre au goût des conquêtes.

Odieuse vénalité des charges.

Bataille de
Marignan
contre les
Suisses.

Après avoir passé les Alpes, François I trouva une occasion imprévue de signaler sa valeur. Quoiqu'il négociât avec les Suisses, ce peuple guerrier, excité par le cardinal de Sion, c'est-à-dire, par la cour de Rome, avoit pris les armes contre lui. Il les défit à la fameuse bataille de Marignan, qui dura deux jours. C'est un fait rapporté dans toutes les histoires, qu'il dormit sur un affut de canon, à cinquante pas d'un bataillon suisse. Il avoit combattu en soldat : il voulut ensuite que Bayard l'armât chevalier, & se fit gloire d'honorer ainsi la bravoure, après en avoir donné l'exemple. Les historiens font assez connoître le héros : nous observerons plus souvent les fautes du roi, parce qu'elles instruisent davantage. La conquête du Milanès fut le fruit de sa victoire, & Maximilien Sforza mourut en France, comme son père Ludovic. Le Milanès n'en devint pas moins l'écueil de la France.

1516.
Mort de Ferdinand le Catholique.

L'Espagne en 1516 perdit Ferdinand le Catholique, que nous verrons remplacé par le redoutable

Charles-Quint. Si l'habileté & les succès font le mérite des souverains, il en est peu qu'on puisse comparer à Ferdinand. La monarchie espagnole lui doit sa grandeur. On lui attribue même un projet de monarchie universelle, & ses successeurs en firent craindre l'exécution. Mais l'art de tromper, qu'il employa autant que celui de vaincre, est-il digne d'un grand homme ? le zèle de religion, dont il colora ses entreprises, ne les rend-il pas plus odieuses ? sa mémoire n'est-elle pas souillée de tout le sang que l'inquisition a répandu ?

Reproches
qu'il mérite.

Il s'efforça d'établir dans le royaume de Naples ce tribunal tyrannique, aussi contraire à l'esprit de la religion qu'aux principes d'un bon gouvernement. Les Napolitains, quoique très-superstitieux, ne voulurent jamais s'y soumettre. Le zèle du roi se borna pour lors à chasser les Juifs. N'aimant point Charles d'Autriche, son petit-fils, il avoit destiné l'Espagne à Ferdinand, frère cadet de Charles. Mais il changea de résolution par le conseil de ses

Les Napolitains se usèrent malgré lui l'inquisition.

Il laisse toutes ses couronnes à Charles, qu'il n'aimoit point.

fujets, & fit passer toutes les couronnes sur la même tête. Charles étoit certainement digne de les porter.

Régence de
Ximenès. Il
abaisse les
grands.

Le cardinal Ximenès, nommé régent de Castille jusqu'à l'arrivée de l'archiduc, haï des grands qu'il maîtrisoit avec hauteur, auroit éluyé une révolte, s'il avoit eu moins d'habileté & de courage. Les factieux lui demandèrent un jour de quel droit il gouvernoit la Castille; & lui dirent que Ferdinand, qui n'étoit qu'administrateur du royaume, n'avoit pu lui en donner la régence. Pour toute réponse, il fit jouer devant eux une baterie de canons. *Voilà mes droits*, ajouta-t-il, *osez-vous les contester?* Ce ministre abaisça de plus en plus la noblesse, en armant la bourgeoisie. Des mœurs austères & irréprochables, un génie profond & élevé, une magnanimité à toute épreuve, sa réputation, ses services, balançoient à peine l'aversion qu'inspiroit l'altière sévérité de son caractère. Il mourut dans la disgrâce, en 1517, âgé de quatre-vingt ans, avant d'avoir vu le nouveau maître de l'Espagne.

I X. É P O Q U E. 163

Maximien laissa l'empire vacant par sa mort, en 1519. Ce prince inquiet avoit toujours été en guerre, sans forces & sans argent. Il avoit porté ses vues jusqu'à la tiare, pendant une maladie de Jules II. L'évêque de Gurck devoit distribuer aux cardinaux trois cents mille ducats, pour acheter leurs voix, & des marchands d'Ausbourg prêtèrent la somme. Quel rôle auroit pu jouer un empereur pape, s'il avoit réuni les deux puissances ! Mais l'auroit-on souffert dans un temps où la politique remuoit & liguoit tous les états ? Maximilien savoit que les empereurs avoient été maîtres de Rome : il formoit peut-être pour sa race des projets sur cette ville, si capable de tenter l'ambition.

Mort de l'empereur Maximilien, qui avoit voulu être pape.

Cercles d'Allemagne.

Sous ce règne, l'Allemagne fut divisée en cercles. Il y en eut d'abord six, qui furent les cercles de Bavière, de Franconie, de Saxe, du Rhin, de Souabe & de Westphalie. On y ajouta, peu de temps après, ceux d'Autriche, de Bourgogne [pour les Pays-bas], du bas-Rhin, & de la haute-Saxe. Par-là on facilitoit sur-tout la percep-

tion des deniers publics. On vou-
loit aussi établir l'ordre & la tran-
quillité ; mais les abus de l'anarchie,
en un mot , le gouvernement féodal
devoit faire encore long-temps , de
cette partie de l'europe , un théâtre
de troubles , de discordes & de guer-
res civiles.

Chambre im-
périale.

Conseil Au-
lique.

En 1495 , une diète de Worms
créa la *chambre impériale* , aujour-
d'hui fixée à Wetzlar ; tribunal su-
prême , qui juge en dernier ressort
les causes civiles des états. Le con-
seil Aulique , dont l'empereur nom-
me tous les membres , peut les juger
de même : le demandeur a le choix
de ces tribunaux. Mais les causes
féodales , & celles qui regardent
l'Italie , appartiennent au dernier uni-
quement. Du reste , la constitution
germanique , flottante & incertaine
jusqu'au traité de Westphalie , n'a
pu acquérir par ce traité même
qu'une consistance imparfaite. Un
corps divisé en tant de souveraine-
tés indépendantes , où tant d'inté-
rêts particuliers heurtent l'intérêt
général , est peu susceptible d'une
bonne constitution.

Exactions de
la cour de

La cour de Rome exerçoit tou-

IX. ÉPOQUE. 165

jours sa tyrannie sur l'Allemagne. Rome en Allemagne.

Quelque avantageux que fût aux papes le concordat de 1448 (sous Frédéric III ,) il n'étoit exécuté que dans les points qui tournoient à leur profit. Les anciens abus étoient aggravés par de nouvelles exactions. Selon Maximilien lui-même , le saint-siège tiroit de l'empire plus de cinq cents mille ducats de revenu. Cet empereur aima mieux souffrir le mal , dont il se plaignoit , que de se brouiller avec une cour , dont les forces invisibles étoient si à craindre.

Cependant l'orage se formoit ; les esprits étoient échauffés , une étincelle de fanatisme pouvoit produire un embrasement. Léon X , avec toute son habileté , attifa en quelque sorte le feu qu'il falloit éteindre. Nous verrons bientôt des brèches irréparables faites au saint-siège. Circonstances critiques pour le pape.

Le pontife avoit eu l'adresse en 1516 , après la bataille de Marignan , d'amener François I , contre lequel il s'étoit ligué , à un accommodement le plus avantageux pour la cour de Rome. La pragmatique Concordat de Léon X & de François I en 1516.

de Charles VII, si souvent anathématisée, fut abolie par le célèbre concordat, qui donne au roi la nomination des grands bénéfices, & assure au pape les annates, sans en faire mention expresse. Le roi présente les sujets qu'il a nommés : le pape les institue & perçoit l'annate. De quel droit celui-ci accordoit-il une nomination qui ne lui appartenoit point ? & pourquoi l'autre l'achetoit-il en rendant l'église de France tributaire ? On reconnoît le fruit des anciens abus. L'université, le clergé & le parlement défendirent la pragmatique avec une extrême chaleur, mais autant par préjugé que par zèle. Ils vouloient sur-tout maintenir les élections, sujettes elles-mêmes à tant d'abus. Le concordat, enregistré forcément en 1518, s'observe encore aujourd'hui



CHAPITRE VIII.

Le luthéranisme s'établit sous le pontificat de Léon X.

TRIOMPHANT, pour ainsi dire, Léon X devoit être vaincu & dépouillé par un moine. Ses imprudences firent naître le luthéranisme. La superbe église de Saint-Pierre, que Jules II avoit commencée, la magnificence & les plaisirs de la cour romaine, les bienfaits prodigués aux gens de lettres & aux artistes, mille dépenses fastueuses épuisant les trésors du pape; il ne se fit point scrupule d'employer une ressource, que la superstition rendoit depuis longtemps également facile & fructueuse. Sous le prétexte, cent fois renouvelé, d'une guerre contre les Turcs, il publia des indulgences pour ceux qui donneroient de l'argent; & ces indulgences furent vendues avec scandale en Allemagne, même dans

Léon X fait vendre des indulgences.

les cabarets. Le dominicain Tetzels se rendit sur-tout célèbre par des excès impardonnables.

Luther s'é-
lève avec au-
dace contre
l'abus.

On étoit si fort accoutumé aux abus, & la crédulité populaire est si stupide, que tout réussissoit au gré de la cour de Rome, lorsqu'une querelle monastique, s'il faut en croire la plupart des historiens, devint l'origine d'une terrible révolution. Les dominicains avoient reçu du pape la commission de prêcher l'indulgence. Ils s'en acquittoient, selon l'usage, en exagérant d'une manière absurde la vertu de ces graces spirituelles. Les Augustins, jaloux de n'avoir pas eu la préférence, qu'ils se croyoient due, étoient animés contre les prédicateurs. Martin Luther, savant & fougueux théologien de cette ordre, déjà imbu d'opinions hardies, saisit ardemment l'occasion de se signaler. Il décria en Saxe les maximes des dominicains sur l'indulgence; il en démontra les inconveniens; il déclama contre les vices, les fraudes, les exactions de la cour pontificale; il se fit écouter, & fut soutenu,

soutenu, parce que l'on étoit las de payer le luxe de Rome.

Luther n'attaquoit au commencement que des choses condamnables. Il témoignoit beaucoup de respect, de soumission pour le saint-siège. Avec des ménagemens, on auroit pu le gagner; & c'étoit le meilleur parti à prendre, quoiqu'un inquisiteur dominicain exhortât Léon X à employer contre lui le fer & le feu. Loin de le ménager, on méprisa, on irrita ce dangereux adversaire. Le ressentiment & le désespoir enflammèrent son audace. Entraîné d'un objet à l'autre, des abus qu'il attaquoit il passa aux dogmes.

On l'irrite imprudemment, au lieu de le calmer.

Sous sa plume, les indulgences furent des folies, le purgatoire une fable, la puissance pontificale une usurpation; les vœux monastiques, la plupart des cérémonies & des sacrements, autant de superstitions monstrueuses. Il prodigales injures, qu'on prenoit encore pour des raisons: il inculqua la morale la plus rigide, qui fut toujours la plus imposante; il présenta l'écriture comme la seule

Il ne ménage plus rien.

règle de foi , malgré les sens contraires qu'on lui a souvent donnés ; il invita les chrétiens à un examen flatteur pour l'amour-propre , mais dont si peu d'hommes sont capables ; en un mot , s'érigeant en réformateur , il fit par le fanatisme ce que la raison ne pouvoit faire. La *consubstantiation* qu'il mettoit dans l'eucharistie , à la place de la *transsubstantiation* , prouveroit seule combien il s'égaroit en raisonnant.

Le pape
le condamne
avec rigueur.

En 1518 , il appela au concile général d'un décret en faveur des indulgences , par lequel le pape se disoit le dispensateur du trésor spirituel , provenant de la surabondance des mérites de Jésus-Christ & des saints. Léon publia en 1520 une bulle pour condamner quarante articles de sa doctrine. Un des articles condamnés porte que brûler les hérétiques , c'est agir contre la volonté de l'Esprit saint ; & un autre , que les princes & les prélats ne feroient point mal de supprimer toutes les besaces des mendiants. Etoit-il prudent de confondre ces propositions avec des hérésies ? La

bulle, non-seulement condamnoit au feu les ouvrages de Luther, mais ordonnoit de lui courir sus & à ses adhérens, s'il ne rétractoit ses erreurs dans soixante jours. L'effet de cette bulle fut que Luther la fit brûler avec les décrétales, par un décret de l'université de Wittemberg.

Sa bulle & les décrétales brûlées.

Deux choses contribuèrent infiniment au succès de la réforme : l'intérêt des princes & des peuples, qui cherchoient à secouer le joug de Rome; & la facilité de répandre les nouvelles opinions par le moyen de la presse. L'église romaine perdit en peu d'années la Saxe, la Hesse, l'état de Brunswick, le Danemarck, la Suède. Zurich, Berne, & une grande partie de la Suisse, adoptèrent la doctrine de Zuingle, curé de Zurich, plus hardi que Luther contre le dogme de l'eucharistie. Genève suivit bientôt cet exemple, & devint libre en changeant de religion. On verra l'Angleterre, l'Écosse, les Pays-bas, une partie de la France, suivre le torrent de la nouveauté. Nulle révolution ne

Progrès rapides du luthéranisme.

mérite plus d'être examinée, soit dans ses principes, soit dans ses effets.

La science de
ses théolo-
giens y con-
tribua beau-
coup.

Un des grands avantages de la secte luthérienne fut d'être soutenue par des théologiens lettrés, qui possédoient les langues savantes, qui fouilloient dans l'antiquité ecclésiastique, & qui s'attiroient l'estime & la confiance des gens d'esprit, en même temps que les enthousiastes échauffoient le peuple. Il leur étoit facile de décrier les abus qu'une longue & grossière ignorance avoit introduits dans l'église, & que malheureusement on s'obstinoit à défendre quelquefois avec autant d'ardeur que les dogmes. Il leur étoit plus facile encore de décrier la théologie dominante, qui ne les combattoit ordinairement qu'avec des subtilités & une morgue pédantesques.

Érasme n'a-
voit pas tort
dans ses juge-
mens.

Érasme lui-même, constamment attaché à l'église, tourna en ridicule & les docteurs de Paris & quelques anciennes superstitions. Aussi n'a-t-on pas manqué de rendre sa foi suspecte. Mais pourrions-nous

douter aujourd'hui, que l'on n'eût beaucoup gagné à suivre les principes d'un écrivain si judicieux ? Les novateurs n'auroient eu aucun prétexte de révolte.

Du reste, il faut l'avouer, plus une grande réforme étoit nécessaire, plus elle étoit difficile. Parmi tant d'exemples qui le démontrent, je n'en rapporterai qu'un. Le cardinal d'Amboise, comme légat d'Alexandre VI, entreprit de réformer les religieux. Des évêques se transportent pour cet objet chez les jacobins en 1503. Les jacobins prennent les armes; douze ou treize cents écoliers viennent à leur secours; on chasse les réformateurs. Ceux-ci trouvent la même indocilité chez les cordeliers, mais sans cet appareil de guerre. Les obstacles devoient être bien plus terribles du côté de Rome. Cependant la politique même exigeoit des sacrifices & des efforts : on ne voulut se plier à rien.

Léon X, plein d'esprit & de connoissances, dont les principaux secrétaires, Bembo & Sadolet,

Il est vrai qu'une réforme étoit extrêmement difficile.

Mais le pape s'aveugloit étrangement.

tenoient un rang distingué dans la littérature ; qui enfin étoit un des plus habiles politiques de son temps ; ne devoit-il pas sentir qu'un despotisme fondé sur l'opinion menaçoit ruine, dès que l'opinion étoit ébranlée par de violentes secousses ? ne devoit-il pas voir que, pour maintenir la foi, il falloit modérer les abus de l'autorité ? Comment la cour de Rome s'imaginoit-elle qu'en acquérant des lumières, les hommes se conduiroient toujours en aveugles ?

On fournis-
soit matière
de mépriser
les bulles &
les excommu-
nications.

On peut dire qu'elle fournissoit des armes contre elle-même. Léon approuva le poëme de l'Arioste par une bulle, avec menace d'excommunication, si l'on nuisoit à l'imprimeur. Clément VII donna une bulle semblable en faveur des ouvrages licencieux de Machiavel. Et les papes vouloient que de rigides enthousiastes, qui avoient sans cesse à la bouche le *pur évangile*, respectassent leurs bulles & leurs censures ? Une des plus insignes imprudences, jusqu'à nos jours, a été d'agir souvent comme dans les siècles où l'on

ne raisonnoit point, où du moins on ne cessoit de déraisonner.

Il falloit bien que la raison, en sortant d'un abîme de ténèbres, ouvrît les yeux sur des choses révol-

La raison seule le auroit produit peu de changement.

tantes. Mais froide, circonspecte, ennemie des excès, peu capable d'ébranler la multitude, elle ne pouvoit que faire gémir un petit nombre de sages, ou, tout au plus, frayer les voies à une lente révolution. Jamais les philosophes d'Athènes & de Rome changèrent-ils le culte national, en dévoilant les extravagances du polythéisme? D'autres causes produisirent donc ce changement. La théologie en fit naître la première idée; la politique y trouva son intérêt: le fanatisme en procura l'exécution. Or le fanatisme est un volcan, dont le foyer ne s'éteint qu'après des éruptions épouvantables.

Véritables causes de la révolution.

De-là vint l'enthousiasme invincible des prédicans & celui de leurs sectateurs. De-là ensuite les guerres de religion, cent fois pires que tous les désordres qui excitoient tant de plaintes. Le fanatisme arma bientôt

Le fanatisme arma bientôt les Suisses & les payfans d'Allemagne.

les cantons catholiques de Lucerne, de Zug, de Schwitz, d'Ury & d'Underwalden, contre les autres Suisses rebelles à l'église romaine. Zuingle ayant été tué dans un combat, on fit écarteler, on fit brûler son cadavre, comme pour enflammer la haine atroce des deux partis. Le fanatisme changea en bêtes féroces une grande partie des payfans d'Allemagne, en leur inspirant la passion d'une indépendance ou d'une égalité chimériques. Muncer, leur chef le plus dangereux, périt sur un échafaud, après le massacre de ses partisans. Cet exemple ne découragea point la nouvelle secte des

Anabaptistes.

* Boccold avoit épousé quatorze femmes. Une d'elles ayant témoigné quelque doute sur sa prétendue mission divine, il lui coupa la tête, après lui avoir re-

tailleur de Leyde, ne laissa pas, en parlant au nom de dieu, de se faire couronner roi à Munster. Il défendit opiniâtrément cette ville contre l'évêque & contre les troupes de l'empire. Il fut pris enfin, & tenaillé avec des tenailles ardentes. Presque tous ces furieux enthousiastes furent égorgés, parce qu'ils n'avoient ni général ni discipline. Enfin le fanatisme, ou persécuté ou persécuteur, va faire de l'Europe une boucherie, & la remplira de carnage, sous prétexte de zèle pour cette religion de charité, qui commande d'aimer tous les hommes, & de leur faire du bien.

proché ce blasphème. Les treize autres dansèrent avec des transports de joie autour du cadavre. On voit que le fanatisme conduisoit en même temps à la débauche & à l'inhumanité.



C H A P I T R E I X.

*Révolutions dans le Nord, sur-tout
en Suède & en Danemarck.*

JETONS un coup-d'œil sur le nord, toujours plongé dans la barbarie, mais qui offre ici le spectacle d'une révolution importante, dont les suites intéresseront bientôt toute l'Europe.

État de la
Suède.

Les Suédois, peuple belliqueux, endurci aux fatigues par l'âpreté du climat & par l'exercice des armes, presque sans agriculture & sans arts, étoient naturellement aussi inquiets pour la liberté que hardis à la défendre. Les payfans, loin d'être, comme ailleurs, dans une honteuse servitude, formoient un ordre dans les états de la nation. Les nobles, ayant peu de richesses, parce que les biens se partageoient également entre leurs enfans, n'avoient pu porter atteinte à l'indépendance nationale. Le clergé seul s'étoit ren-

du redoutable, soit par son empire sur des esprits ignorans & superstitieux, soit par une opulence qui croissoit toujours sans pouvoir jamais diminuer. La couronne, extrêmement pauvre, ne donnoit aux rois qu'un foible pouvoir, dont ils n'abusoient pas impunément. Vers la fin du 13^e. siècle, Magnus Ladulas, plus respecté & plus habile que ses prédécesseurs, obtint des concessions inouïes, les mines & les grands lacs, qui augmentèrent considérablement sa puissance avec ses revenus. Mais il mourut jeune en, 1290. Ses trois fils ne l'imitèrent point : divisés entre eux, détrônés l'un par l'autre, oppresseurs de ce peuple libre que leur père avoit su gagner, ils se disposèrent à une révolution d'autant plus étrange, qu'elle tendoit à unir sous un même souverain, des nations divisées par la haine & par des guerres continuelles. Albert de Mecklenbourg, qu'ils avoient appelé au trône & dont ils éprouvèrent la tyrannie, fut cause qu'ils se précipitèrent dans un abîme pour se tirer d'un état violent.

Marguerite de Waldemar unit la Suède, le Danemarck & la Norwège.

Toutes les couronnes du nord étoient électives, selon l'ancienne coutume des barbares. Les Suédois offrirent la leur à Marguerite de Waldemar, reine de Danemarck & de Norwège, digne par son ambition & ses talens du surnom de Sémiramis. Les trois peuples convinrent dans une diète de Calmar, en 1397 que le roi seroit élu tour-à-tour dans les trois royaumes; que chaque nation conserveroit ses lois & ses usages, ses privilèges & ses dignités. Mais cette union entre des peuples rivaux & guerriers ne pouvoit subsister que sous un gouvernement plein de sagesse.

Après sa mort, l'union fut rompue.

Pendant la vie de Marguerite, tout fut tranquille. Sa prudence, son courage avoient fait oublier qu'on obéissoit à une femme. Après sa mort, les antipathies nationales se réveillèrent. Les rois, contre l'ordre établi, fixèrent leur résidence en Danemarck; la Suède & la Norwège furent traitées en provinces. La première se souleva; elle élut pour roi Canutson, grand-oncle du fameux Gustave - Vasa. Deux fois

I X. É P O Q U E. 181

détrôné comme un oppresseur, il l'auroit été probablement une troisième, si la mort n'eût abrégé sa carrière. Les Suédois s'étoient donné un administrateur, au lieu de roi, lorsque Christian II monta sur le trône de Danemarck en 1513. Tyran capable de tout immoler à ses passions, il éprouva du moins qu'on ne peut être le fléau des peuples, sans s'exposer à être la victime de leur vengeance.

Christian II.

Troll, archevêque d'Upsal, primat de Suède, trop puissant par sa dignité, & plus dangereux par son caractère, convaincu d'intelligence avec Christian, fut déposé par le sénat. Il recourut au pape Léon X, obtint une bulle contre sa patrie, & fortifia de cette bulle la cause du tyran. Celui-ci n'en fut pas moins vaincu dans la première expédition. Mais couvrant ses desseins cruels du voile de la perfidie, il feignit de vouloir s'accommoder; il promit de se rendre à Stockholm, pourvu qu'on lui amenât sept otages, entre autres le jeune Gustave-Vasa, dont le mérite & la valeur se faisoient

Troll, primat de Suède, cabale pour le tyran.

Perfidie de Christian.

déjà connoître. Les otages conduits sur sa flotte, il les emmena prisonniers, se jouant de la foi des traités, comme il se jouoit de la vie des hommes.

1520.

Le sénat de Suède massacré.

Cette noirceur étoit le prélude des plus horribles barbaries. La Suède fut réduite à se soumettre. Christian, couronné dans la capitale, prit le masque de la bonté pour déployer toute sa rage impunément. Il donna des fêtes. Les chefs du sénat & de la noblesse se trouvent rassemblés pour un festin. Tout-à-coup le primat Troll demande satisfaction, au nom du pape. Des satellites se jettent sur les conviés. On les arrête, on les condamne comme hérétiques. Éric Vasa, père de Gustave, quatre-vingt-quatorze sénateurs, &c. sont massacrés après une lecture publique de la bulle de Léon. Toute la ville de Stockholm est ensuite inondée de sang. Enfin la tyrannie paroît cimentée par le carnage. Quel triomphe pour un roi, & sur-tout pour un évêque !

Gustave-Vasa délivre la Suède.

Cependant il s'élevoit un vengeur du crime. Gustave, échappé de sa

prison, réfugié dans les montagnes de la Dalécarlie, confondu avec les payfans, travaillant aux mines, n'ayant de ressources qu'en son courage, méditoit une révolution & pouvoit l'exécuter. Il se fit connoître : il eut bientôt des partisans, il leur procura des armes, il triompha rapidement de tous les obstacles. Une partie de la Suède étoit déjà enlevée aux Danois en 1521. Christian se vengea d'une manière digne de lui, en faisant noyer la mère & la sœur de ce héros. Aussi insensé que barbare, le Néron du nord, (on l'a ainsi nommé avec justice,) ne voyoit pas que plus il se rendoit odieux, plus il se creusoit de précipices.

Vengeance
atroce du ty-
ran.

Ses propres sujets, opprimés, se crurent en droit de secouer un joug révoltant. Ils le déposèrent en 1523. Munce, chef de justice du Jutland, vint hardiment lui signifier l'acte qui le privoit de la couronne. Ce magistrat, s'applaudissant d'une action si courageuse, disoit : *Mon nom devroit être écrit sur la porte de tous les méchans princes.* Christian ne put

Les Danois
détrônent
Christian par
une sentence
du sénat.

jamais être rétabli par Charles-quin, son beau-frère : Frédéric , duc de Holstein , son oncle , fut élu roi de Danemarck ; & Gustave-Vasa , roi de Suède.

Changement
de religion
dans le nord,
exécuté faci-
lement.

On vit bientôt dans ces royaumes un changement de religion , d'autant plus remarquable , qu'il s'exécuta presque sans troubles & sans contrainte. La bulle de Léon X , qui avoit servi de prétexte à tant d'horreurs ; le trafic que le nonce Arcemboldi avoit fait des indulgences , dont le produit montoit , dit-on , à près de deux millions de florins , malgré la pauvreté du pays ; les richesses extrêmes du clergé , & l'empire qu'il exerçoit sur les peuples ; les usurpations des évêques , qui s'étoient même emparés de la plupart des forteresses du royaume : tout faisoit desirer la réforme à quiconque ouvroit les yeux sur les abus. Gustave & Frédéric favorisèrent adroitement le luthéranisme , sans paroître d'abord décidés en sa faveur. Le clergé remua : ce fut une raison de plus pour consommer le changement. Enfin les états de Danemarck ,

IX. É P O Q U E. 185

l'église même de Suède, embrassèrent solennellement la doctrine de Luther. Bientôt le peuple changea de croyance au gré de ses chefs, à-peu-près comme dans le temps où le christianisme s'étoit introduit chez les barbares. Gustave mourut en 1560. Son gouvernement avoit été absolu; mais la Suède n'en fut pas moins heureuse de lui obéir.

Il seroit inutile de s'étendre sur la Moscovie & la Pologne. La première, presque inconnue alors, quoique le czar Jean Basilowitz I eût conquis les royaumes de Casan & d'Asracan, ne sortira de l'obscurité que lorsqu'un grand prince, doué d'un génie créateur, y fera naître la police & les arts au commencement du dix-huitième siècle. La seconde, aussi peu éclairée, étoit le théâtre de l'anarchie. Ladislas, le premier des Jagellons, élu roi en 1382, eut pour successeurs plusieurs princes de sa race. Mais ne disposant ni des troupes ni des finances, il ne furent jamais que les chefs d'une république, où le défaut de lois & de subordination rendoit impossible

Moscovie & Pologne.

Les Jagellons.

Gouvernement polonois plein de vices.

un gouvernement raisonnable. Comment la Pologne auroit-elle eu quelque ombre de gouvernement, tandis que le *veto* de chaque noble pouvoit l'emporter sur tous les suffrages, comme on le voit encore aujourd'hui ; tandis que le peuple entier, esclave des nobles, n'avoit que le sentiment de sa bassesse & de ses peines ; tandis qu'un seigneur, qui tuoit un de ses serfs, en étoit quitte pour mettre quelques écus sur la fosse ? De tels abus, enracinés par les siècles, doivent perpétuer les malheurs d'une nation, jusqu'à ce que des événemens extraordinaires y renversent tout, pour tout renouveler.

La Prusse sous l'ordre Teutonique.

L'ordre Teutonique avoit subjugué la Prusse, sous prétexte d'y détruire le paganisme, & l'opprimoit par ses injustices. Elle s'étoit révoltée au milieu du quinzième siècle, pour se donner au roi de Pologne. De-là naquirent des guerres sanglantes.

Albert de Brandebourg la partage avec le roi de Pologne.

Albert, margrave de Brandebourg, grand-maître de l'ordre, ayant embrassé le luthéranisme, & voulant s'agrandir aux dépens de ces reli-

IX. ÉPOQUE. 187

gieux militaires, partagea la Prusse avec Sigismond, roi de Pologne, son oncle, sous condition de l'hommage à cette couronne. (1525.) C'est ce qui a fait distinguer la Prusse royale & la Prusse ducale. Les descendans d'Albert ont conservé la dernière, affranchie du vasselage en 1657, & érigée en royaume au commencement de notre siècle. Quelle origine d'un état, que nous voyons si puissant sous un grand roi ! On peut dire que Luther en a jeté les fondemens.



DIXIÈME ÉPOQUE.

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR.

PUISSANCE DE LA MAISON D'AUTRI-
CHE. -- CONCILE DE TRENTE.*Depuis l'an 1519, jusques vers 1560.*

CHAPITRE PREMIER.

*Élection de Charles-quin. Ses guerres
jusqu'à la bataille de Pavie.**Idée de cette
époque.*

DE grands systêmes de politique & d'ambition ; des guerres continuelles, qui enfanteront d'autres guerres ; des princes absolus, dont les caprices font la destinée des peuples ; une puissance énorme, prête à subjuguier l'Europe & l'Amérique ; une religion nouvelle, déchirant l'église & brisant avec effort le joug de la papauté ; la soif des richesses,

irritée par l'or du nouveau monde ; la culture de l'esprit , produisant d'abord plus de poisons que de biens réels : c'est ce qui rend sur-tout cette époque si intéressante. La grandeur de la maison d'Autriche , sous Charles-quin , est la source des principaux événemens que nous offre l'histoire des derniers siècles.

Ce prince , né à Gand en 1500 de l'archiduc Philippe , fils de l'empereur Maximilien , & de Jeanne d'Espagne , fille de Ferdinand le Catholique , possédoit toutes les qualités propres à soutenir le premier rôle. Il avoit du courage , de l'activité , de l'application , de la prudence , un vaste génie cultivé par l'étude & le travail. Malheureusement il y joignoit une ambition sans bornes , & cette artificieuse politique réduite en système par Ferdinand , son aïeul.

Étant monté sur le trône d'Espagne en 1516 , il essuya d'abord les orages presque inséparables des nouveaux gouvernemens. Un Flamand , archevêque de Tolède ; des ministres Flamands , dépo-

Qualités
de Charles-
quin.

Il est roi
d'Espagne en
1516.

Révolte fa-
gement ap-
paîsée.

sitaires de l'autorité , devinrent un objet de haine pour les Espagnols. Il se forma des associations dans les provinces. Le cardinal Adrien , précepteur du roi , nommé à la régence de Castille , homme vertueux , mais d'un génie trop au-dessous de sa place , augmenta la fermentation , loin de l'éteindre. La sainte *ligue* (c'est le nom que prirent les Castillans rebelles) envoya au roi , en 1520 , des demandes presque aussi fortes & aussi hardies , que celles des communes d'Angleterre sous les Stuarts. L'esprit de liberté alluma une violente guerre civile. Padilla , général de la ligue , ayant été défait , pris & exécuté ; Marie Pachéco , sa veuve , défendit Tolède en héroïne , jusqu'à ce que le clergé , furieux de ce qu'elle avoit dépouillé les églises pour soutenir la guerre , souleva le peuple contre elle , en la peignant comme forcière. Ces troubles durèrent jusqu'en 1522 , que la présence de Charles les dissipa. *C'est trop de sang répandu* , dit il , après avoir fait quelques exemples.

Une amnistie accordée aux rebelles fut plus efficace que les rigueurs ; & le roi affermit son autorité par la clémence. Quelqu'un de sa cour lui découvrant la retraite d'un des principaux factieux , il répondit avec humanité : *Vous auriez dû l'avertir que je suis ici , plutôt que de m'apprendre où il est.*

L'Espagne , les deux Siciles , les Pays-bas & la Franche-comté , étoient déjà sous la domination de Charles ; quand la mort de Maximilien , qui venoit de le faire élire roi des Romains , lui fraya la route de l'empire. François I , plus âgé que lui de six ans , plus célèbre par ses exploits , briguoit aussi la couronne impériale. La puissance de l'un & de l'autre inspiroit une juste inquiétude aux Allemands : ils craignoient pour la liberté germanique ; mais on achetoit les suffrages. L'ambassadeur d'Espagne avoit deux mille marcs d'or à répandre. D'ailleurs , le sultan des Turcs , Sélim I , conquérant de la Syrie , de la Mésopotamie & de l'Égypte , menaçoit l'Europe , & ne pouvoit être ar-

1519.

Charles est
élu empereur,
malgré François I.

rété que par un puissant empereur. Cependant l'électeur de Saxe, fut élu. C'étoit Frédéric le Sage ce fameux protecteur de Luther. Il refusa ; il fixa les voix sur Charles-quin. François I, comme étranger, comme plus voisin de l'Allemagne, lui paroissoit moins digne & plus à craindre.

Capitulation
qu'on lui fait
signer.

On eut soin de faire signer à Charles une capitulation, pour maintenir la liberté & les droits du corps germanique. Elle portoit expressément que l'empire ne seroit point héréditaire. La maison d'Autriche n'a pas laissé d'en jouir toujours. Sous un chef trop redoutable, l'empire seroit devenu, sans doute, une simple monarchie, si le reste de l'Europe avoit eu moins d'intérêt à s'y opposer.

Il n'envoie
point à Rome
l'ambassade
d'obédience.

C'étoit la coutume depuis Otton IV, que les nouveaux empereurs envoyassent à Rome une ambassade, pour annoncer leur élection & prêter l'obédience au pape. Charles-quin s'en dispensa. Son exemple a prévalu sur les prétentions romaines ; car il ne faut souvent qu'un exemple pour

X. ÉPOQUE. 193

pour abolir de longs usages, établis par un exemple contraire. Ce fier souverain, maître de tant d'états, & qui le premier se fit donner le titre de *majesté*, tint néanmoins la bride & l'étrier du pape, lorsqu'Adrien VI le couronna à Bologne, en 1530; & le même jour il fut reçu chanoine des deux principales églises de Rome. Presque tout est contradiction dans le monde.

Il tint cependant ensuite la bride & l'étrier du pape.

Quoique les rois de France & d'Espagne eussent brigué l'empire, avec tous les dehors d'une amitié mutuelle, la préférence donnée à l'un devoit infailliblement aigrir l'autre; d'autant plus que leur rivalité ne se bornoit point à cet objet. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, auroit pu tenir entre eux la balance; la politique sembloit l'exiger. Ses passions & celles de son ministre l'éloignèrent d'un système si glorieux.

Rivalité de Charles & de François.

Wolfey le gouvernoit alors. C'étoit un fils de boucher, devenu archevêque d'York, évêque de plusieurs sièges, cardinal, légat,

Wolfey, ministre d'Angleterre.

chancelier, ministre absolu; flattant les goûts du monarque, & partageant ses plaisirs, pour le maîtriser en l'amusant; presque aussi riche que la couronne, insatiable néanmoins autant que prodigue; un de ces hommes enfin, dont les talens supérieurs remuent les états, au gré de leur propre ambition. L'intérêt de Wolfey étoit le mobile de l'Angleterre.

Le roi de France & l'empereur le gagnent tour-à-tour.

Le roi de France l'avoit gagné à force de flatteries; il avoit même obtenu de lui la restitution de Tournai, comme dot de la Princesse Marie, promise au dauphin. (Le dauphin & la princesse étoient enfans; des mariages si incertains faisoient souvent la base des traités.) François, méditant la guerre contre l'empereur, voulant avoir pour allié Henri VIII, lui propose une entrevue à Calais. Charles-quin, encore plus habile, va visiter Henri à Douvres, caresse Wolfey, lui promet la tiare, l'engage dans son parti. La célèbre entrevue de Calais, qu'on appelle *champ de drap d'or*, aboutit à une ostentation

ruineuse de magnificence. On y donne des fêtes, on ne conclut rien. L'empereur reçoit ensuite à Gravelines une visite de Henri; & là il achève son ouvrage, en assurant au cardinal Wolfey les revenus de deux évêchés d'Espagne.

Entre ces deux rivaux, Léon X, Variations politiques de Léon X. de son côté, tenoit une conduite artificieuse, où l'intérêt du pontificat prévaloit sur le bien public. Son grand objet étoit de recouvrer Parme & Plaisance, de s'emparer de Ferrare, de chasser d'Italie les étrangers, après les avoir employés à son agrandissement. Il s'étoit opposé à l'élection de Charles-quin, sous prétexte d'une loi de Clément IV, qui excluoit de l'empire les rois de Naples. Il promit ensuite à l'empereur l'investiture de ce royaume. Peu après, il entra dans les vues de François I. Ensuite il l'abandonna pour Charles-quin. En un mot, le parti le plus avantageux pour lui devenoit dès-lors le plus juste; & l'art de semer la division, ainsi que d'amasser de l'argent, faisoit la politique de Rome.

1521.

La Navarre
prise & re-
prise.

Le Milanès
& Gènes per-
dus par la
France.

Bientôt la guerre s'allume. Henri d'Albret, profitant des troubles de l'Espagne & de l'éloignement de l'Autrichien, reprend avec les troupes de France la Navarre enlevée à sa maison. Charles, par le traité de Noyon, en 1516, avoit promis de la rendre, & n'exécutoit point sa promesse. Les François auroient dû s'en tenir là : ils pénétrèrent imprudemment dans la Castille. Alors les Espagnols se réunissent contre eux; & on les chasse de la Navarre, presque au moment de leur conquête. Le duc de Bouillon, Robert de la Marck, ayant osé déclarer la guerre à l'empereur, celui-ci la déclare au roi de France, qu'il croit avec raison le moteur de cette entreprise. François perd le Milanès & Gènes, par la faute de Lautrec, gouverneur du pays, détesté des Italiens, battu à la Bicoque, & ensuite abandonné des Suisses, qui, mécontents, ne recevant point leur paye, impatiens néanmoins de combattre, l'avoient contraint d'attaquer ce poste inexpugnable : leur témérité leur coûta plus de trois mille hom-

mes ; le reste abandonna l'armée ; la valeur françoise ne put rien contre les forces trop supérieures de l'ennemi. Il faut avouer qu'on pouvoit sur-tout attribuer ce désastre au roi lui-même , & à la duchesse d'Angoulême sa mère , dont les dissipations ne laissoient point d'argent pour les troupes.

C'est la principale cause des malheurs de François I, d'avoir aimé les plaisirs autant que la guerre , sans jamais connoître l'économie , si nécessaire même dans la paix. Il en coûta la vie à Samblançai , surintendant des finances , qu'on fit pendre comme s'il avoit été obligé de faire des miracles.

Sur ces entrefaites mourut Léon X, âgé de quarante-quatre ans. Charles-quin, qui vouloit un pape à sa disposition , fit élire son précepteur , Adrien VI. Le ressentiment de Wolfey étoit à craindre ; mais Adrien étant vieux , l'empereur consola le ministre anglois , par l'espérance de lui succéder. Enfin, dans un voyage qu'il fit en Angleterre , il engagea Henri VIII à prendre les armes.

Les plaisirs & les dissipations de la cour , causes des malheurs.

Adrien VI succède à Léon X.

Charles regagne Wolley.

Vigilant, infatigable, il étoit son propre négociateur, & négociateur habile. Quel avantage n'avoit-il pas sur un ennemi tout occupé d'amusemens? François sembloit ne pouvoir se réveiller qu'au bruit des armes.

Conduite du
nouveau pa-
pe.

Le nouveau pape témoigna sa reconnoissance à Charles-quin, soit par l'abolition du tribut de huit mille onces d'or, que payoit le royaume de Naples; soit en accordant à la couronne d'Espagne le droit de présentation aux évêchés, & l'administration perpétuelle des grandes maîtrises militaires. Il devoit sa fortune aux lettres, comme Léon X leur devoit sa gloire. On lui reproche de les avoir oubliées sur le saint siége. Mais au fond, qu'étoit-ce que la littérature? la philosophie, la théologie de l'école; tout au plus une érudition pédantesque. Sans goût, sans génie, austère, dur, extrêmement économe, doit-on s'étonner que les gens de lettres n'aient pas trouvé en lui un Médicis? Du reste, ses sentimens, comme théologien, peuvent être

cités sur un grand objet de controverse. Il avoit soutenu à Louvain dans un ouvrage imprimé, que *le pape peut errer, même en matière de foi*. Il fit réimprimer ce livre étant pape.

Déjà François Sforce étoit rétabli à Milan, parce que la défection des Suisses, faute de paye, avoit été sans remède. Le roi de France devoit craindre de plus grands malheurs. Une ligue terrible se forma pour l'accabler. Le pape, l'empereur, le roi d'Angleterre, l'archiduc Ferdinand, à qui Charles-quin, son frère, avoit cédé les états de la maison d'Autriche en Allemagne; les Milanois, les Vénitiens, les Florentins, les Génois, s'unirent contre une seule puissance. Il est beau de voir le courage de François I braver la tempête. La prudence eût cependant mieux valu que le courage. Une nouvelle faute mit le comble au danger de l'état.

Personne n'étoit plus digne de ménagement que le connétable de Bourbon, aussi distingué par son mérite que par sa naissance. La

Grande ligue
contre la
France.

1523.

Le connétable de Bourbon persécuté.

victoire de Marignan étoit en grande
 partie son ouvrage. Mais la duchesse
 d'Angoulême le haïssoit depuis un
 refus qu'il avoit fait de l'épouser.
 Elle chercha toutes les occasions
 de lui nuire, & le chancelier du
 Prat ne servit que trop la haine de
 cette princesse. On disputa au con-
 netable les biens de sa maison,
 sous prétexte de réversion au do-
 maine. Une grande partie de ces
 biens (& c'étoient plusieurs pro-
 vinces) lui étoit venue de son
 mariage avec la fille du duc de
 Bourbon-Beaujeu, morte sans en-
 fans; mais il les possédoit d'ailleurs
 à titre d'hérédité masculine. Il
 perdit son procès. Désespéré, il traita
 aussi-tôt avec l'empereur. Le roi,
 qui en eut avis, qui pouvoit s'as-
 surer de sa personne, se laissa
 tromper, & Bourbon s'évada. On
 fait le mot d'un seigneur espagnol,
 dont le palais lui fut destiné : *Si
 le connetable loge dans ma maison,
 je la brûlerai après son départ,
 comme un lieu infecté de la perfidie.*
 Ces nobles sentimens, qui impré-
 meroient au crime une honte sa-

Il embrasse
 le parti de
 Charles-quin

lutaire, font rarement la règle des cours. On honore la perfidie quand on y trouve son avantage.

Aux grands généraux de Charles-
quint, Bourbon, Pesquaire, & Jean
de Médicis, le roi de France n'op-
posa en Italie qu'un homme de
faveur, l'amiral de Bonnivet, avec
des forces trop inférieures à celles
des ennemis. L'événement fut tel
qu'il devoit être : aucun succès
solide, & des pertes considérables.
Bayard, détaché malgré lui à Rebec,
entre Milan & Pavie, y est attaqué
& battu, parce qu'on tarde trop à
le secourir. On se voit bientôt sans
espérance. La retraite de Biagrasso
ou de Romagnano est célèbre par
la mort de ce héros vertueux, le
modèle des chevaliers. Il répondit
en mourant, aux témoignages de
pitié que lui donnoit le duc de
Bourbon : *C'est vous qui êtes à
plaindre, vous qui combattez contre
votre roi, votre patrie & vos ser-
mens.* Jules II avoit tenté sous le
dernier règne de l'attirer à son ser-
vice, en lui offrant le commande-
ment de ses troupes : *J'ai un ser-*

Bonnivet bat-
tu en Italie.

1524.

Mort du cé-
lèbre cheva-
lier Bayard.

gneur au ciel & un en terre, dit alors Bayard, & autre ne servirai en ce monde.

Siège de Mar-
seille, levé.

Du moins les François se défendirent glorieusement chez eux, quoique attaqués de toutes parts. Bourbon, que l'empereur & Henri VIII, vouloient établir roi de Provence, échoua lui-même au siège de Marseille. Charles-quinz avoit ordonné ce siège, pour avoir un port en France. Pesquaire commandoit, mais devoit se diriger par les avis de Bourbon. Mécontens l'un de l'autre, peut-être leur rivalité fut-elle un obstacle au succès de l'entreprise.

Nouvelles
fautes de
François I.

La confiance de François I semble croître avec les dangers, & ses fautes avec sa confiance. Il vole en Italie, il rentre dans le Milanès *;

* On dit que la principale cause de cette expédition fut l'amour de Bonnivet pour une belle milanoise, & le desir qu'il inspira au roi de la voir lui-même. *Ainsi la moitié du monde ne sait comme l'autre vit, ajoute Brantôme; car nous cuidons la chose d'une façon qui est de l'autre. Ainsi Dieu, qui sait tout, se moque bien de nous.* [Brant. art. de Bonnivet].

il reprend sans peine la capitale. Mais l'imprudent Bonnivet est seul écouté. On s'obstine au siège de Pavie ; on envoie un détachement considérable attaquer le royaume de Naples, on s'affoiblit en divisant ses forces. Les ennemis s'avancent : on a honte de reculer, on risque une bataille où l'on ne peut vaincre. François est attaqué le 24 Février ; il combat en héros, mais inutilement ; il est blessé, fait prisonnier, & ses troupes taillées en pièces. Le vieux maréchal de Chabannes, (la Palice) un des plus grands hommes de guerre, périt dans cette journée. Henri d'Albret, roi de Navarre, y tomba entre les mains des ennemis. On ne peut trop le remarquer, le désastre fut le fruit de l'imprudence. L'artillerie, dirigée par Genouillac, avoit mis le désordre parmi les impériaux ; la bataille sembloit gagnée ; l'ardeur martiale du roi ne put se contenir ; il s'avança en aveugle ; il masqua l'artillerie ; il la rendit inutile ; & bientôt les vainqueurs furent en déroute. Bourbon, qui venoit de lever à ses propres frais

1525.

Bataille de
Pavie, où il
est pris.

douze mille Allemands , (car l'empereur n'avoit pas de quoi payer , n'étant point assez absolu pour exiger de nouveaux impôts ,) Bourbon , dis-je , jouit des satisfactions amères de la vengeance. Bonnivet, l'auteur de ce désastre , s'étoit fait tuer dans le combat. François I écrivit à la duchesse d'Angoulême , sa mère : *Tout est perdu , hormis l'honneur.* L'honneur d'un roi se borne-t-il donc à se battre ?

C'étoit le fruit d'une témérité inexcusable.

Sa témérité paroîtra plus inexcusable encore par les circonstances. Toutes les ressources pécuniaires étoient épuisées. Il avoit fallu vendre jusqu'à une grille d'argent massif , dont Louis XI avoit enrichi le tombeau de saint Martin. C'étoit beaucoup de défendre le royaume : la guerre portée au dehors ne faisoit que l'exposer davantage : une bataille perdue pouvoit entraîner des suites affreuses. D'autre part , les ennemis , manquant eux-mêmes d'argent , devoient s'affoiblir & se dégoûter : leur ligue devoit naturellement se dissoudre. Plusieurs voyoient avec peine l'énorme puis-

sance de l'empereur. Wolsey en particulier , deux fois dupe de ses promesses , puisque Clément VII , de la maison de Médicis , étoit le successeur d'Adrien , Wolsey desiroit sans doute un changement. Il falloit donc se défendre & négocier , au lieu de courir après un fantôme de gloire & de conquêtes. Le roi s'étoit comme précipité dans le malheur. Sans le courage , l'habileté , les bonnes mesures de sa mère , devenue régente , l'état devoit naturellement succomber. Elle pourvut à tout ; elle négocia pour diviser les ennemis.

Les sentimens des confédérés envers Charles quint se firent bientôt connoître. Clément VII , les Vénitiens & le duc de Milan formèrent une ligue , pour lui enlever Naples , qu'ils destinoient au marquis de Pesquaire. Celui-ci entra dans le complot , après que des caufistes eurent décidé qu'un sujet pouvoit prendre les armes contre son prince , pour obéir au suzerain dont relevoit le royaume. Mais , soit inconstance , ou remords , ou

Ligue contre
l'empereur.

désespoir de réussir , il révéla tout à l'empereur. Sforce fut déclaré rebelle , & en cette qualité , dépouillé du Milanès.

L'alliance de
l'Angleterre
est rompue.

Dans le cours de ces intrigues , l'alliance de l'Angleterre se rompit. Enflé de ses succès , Charles blessa l'amour-propre de Henri VIII , en ne lui écrivant plus de sa main , & ne signant plus , *voire affectionné fils & cousin*. Wolsey n'avoit pas moins à cœur sa vengeance personnelle. Ce que la politique auroit dû faire d'abord , de petites vues y déterminoient la cour de Londres : elle alloit tenir la balance , que les caprices des passions abandonnoient au hasard.



CHAPITRE II.

Traité de Madrid, sans exécution. —

*Traité de Cambrai. — Divorce de
Henri VIII, & schisme d'An-
gleterre.*

CHARLES-QUINT n'attaqua point la France après la victoire de Pavie. Il affectoit une modération hypocrite ; & vouloit néanmoins prescrire au roi prisonnier des conditions intolérables. Il exigeoit pour lui-même la Bourgogne ; pour le duc de Bourbon, la Provence & le Dauphiné à titre de royaume ; pour Henri VIII, les provinces anciennement reprises aux Anglois ; enfin une renonciation absolue aux droits sur l'Italie. François répondit qu'il aimeroit mieux mourir en prison que de démembrer son royaume ; que d'ailleurs, fût-il assez lâche pour y consentir, ses sujets n'y consentiroient point. Mais ennuyé d'une rigoureuse prison, où le chagrin lui

Conditions
prescrites par
Charles-quin
à François I.

1526.

Traité de
Madrid.

avoit causé une maladie mortelle, il plia aux conjonctures sa fierté & sa conscience. Il se persuada que des promesses forcées n'étoient rien, qu'il pourroit du moins en éluder l'exécution ; il s'engagea le 14 janvier par le traité de Madrid à céder, non-seulement ses droits sur l'Italie, mais la Bourgogne, & à se remettre entre les mains de l'empereur, si elle ne lui étoit pas livrée dans six semaines. Les deux fils aînés du roi servirent d'otages.

Ce traité
ne s'exécute
point du tout.

A peine libre, on le voit se liguier avec le pape, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, pour la liberté de l'Italie, & pour assurer le Milanès à François Sforce qu'il avoit voulu en chasser. Le pape le délie de ses sermens ; nul article du traité de Madrid ne s'exécute. Les états de Bourgogne, de concert avec la cour, déclarent que le roi ne peut aliéner son domaine, & que leur province ne passera point sous une domination étrangère. François I refuse de retourner en Espagne, se plaignant des injustices de son ennemi. Il offre la rançon de ses enfans ; mais il brûle

de venger ses injures & de réparer ses malheurs. L'empereur dut se reprocher d'avoir manqué tout-à-la-fois de générosité & de politique.

Son général, le duc de Bourbon, à qui il avoit promis l'investiture du Milanès, n'ayant point d'argent pour en finir la conquête, voyant la mutinerie parmi ses soldats qui manquoient de tout, les mène à Rome, où les trésors du pape l'attiroient. Clément VII, irrésolu, timide, avoit négocié, & ne s'attendoit point à un siège. Il excommunie le général avec ses troupes, traitant les Espagnols de Maures, & les Allemands de Luthériens. En dépit de l'anathème, Bourbon donne l'assaut. Il est tué d'un coup d'arquebuse, à l'âge de 38 ans; mais les Impériaux prennent la ville, & y commettent des excès affreux. Non contents de piller, de massacrer, de violer, ils tournent en dérision le chef de l'église & les cardinaux, par une espèce de mascarade impie, & proclament pape Martin Luther. L'empereur donne une autre comédie en Espagne. Il

1527.

Bourbon assié-
ge Rome.Elle est sac-
cagée.

Hypocrisie de
l'empereur.

apprend que Clément VII est prisonnier : il ordonne des processions pour sa délivrance , au lieu d'envoyer des ordres pour le délivrer ; & il exige ensuite une rançon. A quoi bon feindre , lorsque l'on n'y gagne qu'une réputation de fourberie ?

Cartels & démentis entre
deux grands
monarques.

Comme Charles - quint se montra inflexible sur le traité de Madrid , le roi de France & Henri VIII lui firent une déclaration de guerre. Les démentis & les cartels, donnés & rendus entre ce prince & François I , étoient des bravades indécentes. Le duel n'eut pas lieu, parce que le héraut qui apportoit *l'assurance du champ* , refusa de la remettre au roi avant d'avoir été entendu , & que le roi impatienté refusa d'entendre ce qu'il vouloit dire. Mais cet exemple n'en servit pas moins à exciter le faux point d'honneur , qui multiplia les duels plus que dans les siècles de barbarie. Cependant l'Italie étoit en proie aux hostilités. Les François y eurent d'abord l'avantage , & Pavie fut cruellement saccagée en mé-

moire de la bataille qu'on y avoit perdue.

André Doria, illustre Génois, servoit utilement la France avec les galères de Gènes. On assiégeoit Naples, lorsque Doria, mécontent de la cour, prend tout-à-coup le parti de l'empereur. La fortune change alors. Les anciennes fautes se renouvellent, les maladies consumment l'armée; Lautrec qui la commandoit, est du nombre des victimes; on lève le siège. Cette expédition, ainsi que tant d'autres, ne servit qu'à perdre le sang humain. Doria rendit la liberté à sa patrie. Il auroit pu y régner, après avoir chassé les François: il se contenta de l'autorité que lui donnoit son mérite. On ne changea presque rien à l'ancien gouvernement qui avoit grand besoin de réforme.

Défection
funeste d'An-
dré Doria.

Enfin le traité de Cambrai suspendit le cours de tant de calamités. Deux femmes le conclurent pour les deux monarques, la duchesse d'Angoulême, & Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-bas. François I abandonna ses alliés, sacrifia ses

1529.
Traité de
Cambrai.

droits sur Milan, la fuzeraineté sur l'Artois & la Flandre, & s'obligea de payer deux millions d'écus d'or pour la rançon de ses enfans. Charles-quin, outre ces avantages, se réferva de poursuivre en justice ses prétentions sur la Bourgogne. Il exigea de plus que le procès du connétable de Bourbon fût annullé. Sforce eut le Milanès : c'étoit la condition d'un traité déjà conclu entre le pape & l'empereur, par lequel les Médicis devoient recouvrer leur autorité à Florence. Les Florentins avoient rétabli la république. Une armée impériale les força en 1530 de reconnoître pour souverain Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent II.

Henri VIII
se prépare au
divorce.

Dans l'état où se trouvoit la France, les deux millions d'écus d'or ne pouvoient être payés sans le secours de l'Angleterre. Henri VIII donna de l'argent. Résolu de répudier sa femme, Catherine d'Aragon, tante de l'empereur, il prévoyoit les orages auxquels ce divorce l'exposeroit : il s'unissoit étroitement avec une puissance dont il auroit bientôt

besoin. Catherine étoit veuve d'Arthur, frère de Henri, mort six mois après le mariage, même sans l'avoir consommé, s'il faut en croire le bruit public. Henri VII, voulant conserver au royaume les avantages d'une pareille alliance, avoit obtenu la dispense de Jules II pour marier la princesse avec le jeune Henri. Leur union subsistoit depuis vingt ans. Plusieurs enfans, dont il ne restoit que Marie destinée au trône, la rendoient d'autant plus respectable, que la reine se distinguoit par sa vertu & sa douceur. Mais Henri aimoit une autre femme, & ne savoit point modérer sa passion.

Anne Boleyn, fille d'un gentilhomme, belle, aimable, pleine d'esprit, avoit captivé ce cœur violent. Elle irrita ses desirs par la résistance. L'amour persuada au roi que son mariage étoit nul; saint Thomas d'Aquin, son oracle, (car il se piquoit de théologie) lui en fournit des preuves par ses écrits. Dès-lors il employa tous les moyens de rompre une chaîne sacrée, qui l'empêchoit de satisfaire son pen-

Sa passion
pour Anne
Boleyn.

Clément VII
le trompe.

chant. Le pape Clément VII, en guerre avec l'empereur, se montra quelque temps très-favorable aux vues de Henri VIII. Wolfey devoit juger cette affaire en qualité de légat ; la bulle de divorce étoit toute prête. Clément changea de système, en changeant de situation. Le crédit de Charles - quint l'emporta ; de sorte qu'après des lenteurs affectées, le pape évoqua la cause à Rome.

Disgrace de
Wolfey.

Indigné, impatient, mais n'osant encore franchir les obstacles, Henri se venge sur Wolfey, qu'il soupçonne de lui avoir été contraire. Il renvoie ce ministre si puissant, & mendie ensuite des avis de théologiens contre le mariage qu'il veut rompre. Les universités d'Angleterre, de France & d'Italie décident qu'aucune dispense ne peut autoriser le mariage d'un frère avec la veuve de son frère, puisque la loi divine le défend dans le Lévitique. Mais le Deutéronome l'ordonne, lorsque le premier époux est mort sans enfans. Ce fut trop souvent la coutume des docteurs, de fonder

Les théologiens approuvent le divorce par une mauvaise raison.

leurs décisions sur une autorité, sans se mettre en peine des autorités contraires. Henri crut ce qu'il vouloit croire. Sa conscience ou plutôt sa passion lui fit un devoir pressant de divorce. Il refusa de comparoître à Rome, où le citoit Clément VII; il répudia Catherine; il épousa Anne Boleyn, dont il eut bientôt la célèbre Élisabeth.

Catherine
d'Aragon ré-
pudiée.

Déjà le clergé avoit été contraint de le reconnoître pour *protecteur & chef de l'église d'Angleterre*. Déjà le parlement dont il fut toujours le maître absolu, avoit retranché une grande partie de ce que l'on payoit au pape. L'idée seule de rompre avec l'église romaine effrayoit cependant le roi, aussi attaché à ses principes de théologie qu'à l'objet de son amour. Il avoit écrit contre Luther, qu'il haïssoit, sur-tout comme un contempteur de saint Thomas. Luther l'avoit réfuté avec des injures, jusqu'à dire qu'il étoit plus fou que la folie même, &c. Autant Henri étoit choqué de cette insolence, autant le titre de *défenseur de la foi*, qu'il avoit reçu de Léon

Innovations
religieuses.

Cependant
Henri crai-
gnoit de rom-
pre avec Ro-
me.

X, flattoit son amour - propre. Il abhorroit le nom d'hérétique ; il ambitionnoit la gloire de catholique zélé ; il consentit enfin à subir le jugement du consistoire, pourvu que les Impériaux ne fussent pas du nombre des juges. Avec de la prudence, Rome eût triomphé de ce prince attier. Mais la politique romaine se repositoit toujours sur les anciens préjugés.

1534.
 ¶ La précipitation du pape cause le schisme.

Trop de précipitation fit un mal irréparable. Le courrier, qui devoit apporter une réponse positive de Henri, n'arrivant point au jour marqué, le pape confirma la validité de son premier mariage, & l'excommunia, s'il persistoit dans son divorce. Deux jours après, le courrier présente la lettre. On ne se rétracte point à Rome : il n'y a donc plus de remède. En effet, le schisme est aussi-tôt consommé. Le roi appelle au concile général, selon la coutume. Le clergé d'Angleterre déclare que l'évêque de Rome n'a aucune autorité dans le royaume. Le parlement donne au souverain le titre de chef suprême de l'église. En
 cette

cette qualité, Henri VIII abolit les monastères, s'empara de leurs revenus, décida sur le dogme, persécuta tout-à-la-fois & les catholiques fidèles au pape, & les hérétiques infectés du luthéranisme. Tout dépendoit de ses opinions, de ses fantaisies.

Charles - quint, outragé dans la personne de sa tante, se trouvoit d'ailleurs environné d'embarras & de soucis. Les Turcs & les luthériens l'inquiétoient également. D'un côté, Soliman II, fils de Sélim I, encore plus redoutable que son père, avoit pris Belgrade en 1521, & ensuite Rhodes, d'où les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem passèrent à Malte, que leur donna l'empereur. Le même conquérant s'étoit emparé d'une grande partie de la Hongrie en 1526. Louis, roi de Hongrie & de Bohême, avoit péri dans la bataille de Mohacz contre les Turcs. L'archiduc Ferdinand, héritier de ces deux royaumes, du chef de sa femme, avoit eu un compétiteur, Zapoli, palatin de Transilvanie, qui s'étant mis sous la pro-

Progrès des
Turcs sous
Soliman II.

Prise de Rhodes.

Hongrie &
Bohême dis-
putées à l'ar-
chiduc Ferdi-
nand.

tection des Ottomans, leur avoit procuré l'occasion d'étendre leurs conquêtes. Cette puissance devenoit tous les jours plus terrible, soit par ses propres forces, soit par les divisions des chrétiens. Soliman assiégea Vienne en 1529; mais l'hiver le força de se retirer, après avoir perdu environ soixante mille hommes.

Progrès des
sectes, enne-
mies de l'é-
glise romai-
ne.

D'un autre côté, le progrès des sectes, ennemies de l'église romaine, tenoit l'empereur en suspens. Quoique la religion ne parût pas influer beaucoup dans sa conduite, dont les premiers mobiles furent toujours l'ambition & l'intérêt; il se monroit le défenseur de la catholicité, & l'on conjecture qu'il espéroit se rendre par-là maître absolu de l'Allemagne. Voyons d'un coup-d'œil ce qui s'étoit passé de plus important au sujet de la réforme. Il importe d'en suivre les progrès, puisqu'elle a produit une des plus grandes révolutions de l'Europe. Si la doctrine de l'église devint malheureusement le jouet de la politique des princes, comme des passions ou des préjugés de tant de

particuliers ; ne perdons pas de vue le premier principe de ce malheur : déplorons les abus qui avoient offusqué la vérité même ; apprenons combien il est essentiel de maintenir la religion par les mœurs & par la sagesse.



 CHAPITRE III.

Affaires du luthéranisme depuis la diète de Worms. — Charles-quin vainqueur des Turcs.

Diète de Worms, où Luther comparut.

EN 1521, la diète de Worms, après avoir établi un conseil de régence en l'absence de l'empereur, cita Luther que Léon X avoit déjà excommunié. Avec un sauf-conduit, il n'hésita point de comparoître. Il refusa hautement de se rétracter jusqu'à ce qu'on lui eût démontré ses erreurs. Si le conseil de quelques ecclésiastiques avoit prévalu, ce novateur subissoit le sort de Jean Huss. On le laissa partir, mais peu de jours après, on publia une sentence rigoureuse qui ordonnoit de l'arrêter, dès que le sauf-conduit n'auroit plus lieu. L'électeur de Saxe prévint le coup, en le faisant lui-même enlever dans une forêt, & enfermer dans un château, où il demeura neuf mois inconnu à tout le monde. C'est

Comment il échappa aux catholiques.

là qu'il commença à traduire l'écriture sainte. Peu d'ouvrages ont été aussi utiles aux sectaires; parce que donnant au texte sacré un sens favorable à leur système, ils en tiroient des preuves auxquelles on ne favoit pas encore bien répondre.

Comme la sentence de Worms ne s'exécutoit point, & que le luthéranisme s'étendoit de jour en jour; Adrien VI, sévère dans ses mœurs, inflexible théologien, adressa un bref à la diète de Nuremberg en 1524, par lequel il exhortoit aux dernières extrémités contre Luther. Chose remarquable: ce pontife reconnoissoit d'ailleurs que la corruption de la cour romaine étoit la source du mal; il promettoit de remédier aux abus, & demandoit même l'avis de la diète sur les moyens de déraciner l'hérésie. Mais le zèle des Allemands ne répondit pas cette fois aux vues d'Adrien. Ils représentèrent que Luther avoit trop de sectateurs, pour qu'on pût le poursuivre avec violence; ils proposèrent un concile général, comme le remède le plus efficace & le plus nécessaire; ils

Adrien VI exhorta à le poursuivre, & fait des aveux singuliers.

Opérations remarquables de la diète de Nuremberg.

envoyèrent une liste de cent griefs contre la cour de Rome, contenant tout ce qui lui avoit été reproché tant de fois, exactions, usurpations, injustices, scandales de toute espèce; ils conclurent enfin que, si le saint siége n'y mettoit ordre promptement, ils emploieroient leur propre autorité à se délivrer de ces fardeaux intolérables. Les aveux du pape, les cent griefs de la diète, furent un triomphe pour le luthéranisme. Si Charles - quint s'étoit déclaré en sa faveur, toute l'Allemagne eût vraisemblablement changé bientôt de religion.

Mariage de
Luther avec
Catherine de
Bore.

Le mariage de Luther avec Catherine de Bore, religieuse qu'il avoit tirée du cloître, excita de nouvelles clameurs contre lui, & parut indécemment à ses amis même, quoique conforme aux principes de la secte. Cet exemple eut beaucoup d'imitateurs; ce qui donna lieu au bon mot d'Erasmus : *On a beau dire que le luthéranisme est quelque chose de tragique. Pour moi, je ne trouve rien de plus comique; car le dénouement est toujours un mariage.* Sensible aux re-

proches, mais inébranlable dans ses desseins, Luther continua d'écrire, de prêcher, d'augmenter le nombre de ses partisans, & de repousser les traits de ses adversaires. Son courage étoit excité par le grand rôle qu'il jouoit dans le monde.

La guerre de l'empereur avec le pape Clément VII, ne pouvoit être que favorable à la réforme. Tout ce que Charles demanda de la diète de Spire, en 1526, fut d'attendre patiemment le concile général, sans donner d'encouragement aux nouveautés. La diète vit néanmoins les prêtres luthériens de l'électeur de Saxe & du landgrave de Hesse-Cassel, prêcher publiquement leur doctrine, administrer les sacremens selon leurs rites. Un violent manifeste de l'empereur contre le pape enhardit encore les luthériens. Plus d'un tiers de l'Allemagne avoit déjà secoué le joug de Rome. Les catholiques, ébranlés par l'exemple & par le raisonnement, perdoient beaucoup de cette profonde vénération pour le saint siége, si propre à main-

Progrès de la réforme pendant la guerre de l'empereur avec Clément VII.

tenir les dogmes au milieu des plus grands abus.

Diète de Spire, d'où vient le nom de protestans.

Après son accommodement avec le pape, l'empereur demanda seulement à une seconde diète de Spire, en 1529, qu'on défendît, jusqu'au concile général, d'ajouter aux innovations, sur-tout par rapport à la messe, déjà abolie dans plusieurs états. Quelque modéré que dût paroître à cet égard le décret de la diète, l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, d'autres princes, & quatorze villes impériales ou libres protestèrent. De-là le nom de *protestans*, qui devient commun à tous les religionnaires.

Confession d'Augsbourg.

L'année suivante, Charles-quinze assiste en personne à la diète d'Augsbourg. Les protestans y présentent leur confession de foi, composée par Mélancton, le plus sage des disciples de Luther. On l'examine. Les théologiens disputent à l'ordinaire, sans autre fruit que de s'opiniâtrer davantage, chacun dans leurs sentimens. Un décret sévère condamne plusieurs articles de la doctrine luthérienne, défend de tolérer ceux

Décret sévère contre les réformés.

qui les enseignent , ordonne d'observer exactement les anciens rites ; avec promesse de solliciter le pape à convoquer dans six mois un concile général , où les disputes seroient terminées. Quelle apparence que les deux partis se soumissent jamais au jugement de ce concile !

Alors , ne doutant plus qu'on ne méditât leur ruine , les protestans s'assemblèrent à Smalkalde , & formèrent une ligue pour leur défense. François I y accéda secrètement bientôt après. Henri VIII , trop occupé de son divorce , ne donna que des espérances vagues. Charles venoit de faire élire Ferdinand , son frère , roi des Romains ; sous prétexte qu'en son absence , l'empire avoit besoin d'un chef puissant , capable de repousser les Turcs. La maison d'Autriche menaçoit évidemment la liberté germanique.

Cependant les conjonctures ne permettoient point à l'empereur d'abattre un parti , formidable par lui-même , & animé par l'enthousiasme du zèle de religion. Il voyoit Soliman prêt à fondre sur la Hon-

Ils se liguent à Smalkalde.

Ferdinand, élu roi des Romains.

Liberté de conscience, accordée à cause des Turcs.

grie avec toutes ses forces , pour venger l'affront que ses armes avoient reçu devant Vienne. Il sentoît le besoin de lui opposer le corps de l'empire. Il craignoit que les luthériens irrités n'oubliassent l'intérêt général des chrétiens. La politique fit tomber le masque du zèle. Par un traité conclu à Nuremberg avec les protestans , & ratifié à Ratisbonne en 1531 , Charles leur accorda la liberté de conscience jusqu'à la tenue du concile , annullant toutes les sentences portées contre eux par la chambre impériale. Ils s'engagèrent à le secourir puissamment contre le Turc.

1532.

Elle procure
un grand
avantage sur
Soliman.

En effet , l'armée impériale fut la plus forte qu'on eût jamais vue. L'empereur , qui n'avoit point encore paru à la tête de ses troupes , (ce qui étonne dans un siècle d'héroïsme ,) prit cette fois le commandement. Il eut la gloire de déconcerter les projets d'un ennemi terrible , dont les forces montoient , dit-on , à trois cents mille hommes. Soliman se retira , sans que la campagne eût rien produit de mémo-

nable. Tel fut le fruit d'une concorde malheureusement trop fragile, que l'intérêt public auroit dû fortifier, mais que d'autres motifs devoient bientôt rompre.

Cette expédition est suivie d'une autre plus glorieuse. Le célèbre Barberouffe, simple corsaire dans les commencemens de sa fortune, s'étoit emparé du royaume d'Alger; il s'étoit mis pour le conserver, sous la protection de Soliman; & devenu son amiral, il avoit détrôné, autant par trahison que par violence, Muley Hascen roi de Tunis. Ce dernier, ne trouvant aucun secours en Afrique, implora celui de Charles-quin, qui saisit avidement l'occasion de se signaler, dans l'espérance de dissiper les terreurs, dont Barberouffe remplissoit l'Espagne & l'Italie. L'empereur s'embarque sur une flotte de près de cinq cents voiles, avec une armée d'environ trente mille hommes; il prend d'assaut la Goulette, ville maritime bien fortifiée, munie de trois cents pièces de canon; il marche vers Tunis, rencontre Barberouffe à la tête de

Barberouffe
usurpateur de
Tunis.

1535.

Charles-quin
le défait.

Sac de Tunis

cinquante mille combattans , & le défait dans une bataille. Pendant l'action , dix mille esclaves chrétiens , renfermés dans le château de Tunis , brisent leurs chaînes , s'emparent de cette forteresse. Les habitans de la ville , hors d'état de se défendre , envoient leurs clefs au vainqueur. Sans attendre les ordres de Charles , qui délibère sur le traitement qu'on leur fera , le soldat furieux court au pillage , inonde la ville , y commet les plus horribles violences , y massacre plus de trente mille personnes.

Traité avec
Muley - Hascen.

Muley-Hascen fut rétabli , à condition qu'il se reconnoîtroit vassal de la couronne d'Espagne ; qu'il lui abandonneroit tous les ports fortifiés ; qu'il payeroit douze mille écus par an pour l'entretien de la garnison de la Goulette , &c. Barberouffe s'étoit retiré à Bone (l'ancienne Hippone.) On prétend que Doria pouvant l'y forcer ne le fit point , pour que l'empereur eût toujours besoin de ses services. Ce fier musulman fera encore trembler

les chrétiens , dont les discordes lui seront avantageuses.

Tandis qu'enivré de sa fortune , l'empereur triomphoit fastueusement en Italie , & y étaloit le spectacle de sa grandeur , le roi de France se livroit aux sentimens de haine , de vengeance & d'ambition , qui avoient déjà produit tant de funestes événemens. Depuis le traité humiliant de Cambrai , il méditoit de nouveaux projets de guerre ; il s'efforçoit de remuer toutes les puissances de l'Europe. Ses mesures ne réussirent point. Clément VII, qu'il avoit gagné en faisant épouser au duc d'Orléans (depuis Henri II) Catherine de Médicis , nièce du pape , mourut avant que d'accomplir ses promesses. Henri VIII , occupé des suites de son divorce , ne voulut pas s'engager dans une entreprise hasardeuse. La ligue de Smalkade , irritée de la conduite du roi à l'égard des protestans de France , lui refusa toute espèce de secours.

Négociations
de François I
manquées.

Ce prince venoit de faire un éclat propre à soulever les religionnaires.

Zèle qu'il
affecte contre
les religion-

naires, auxquels il s'étoit montré favorable.

Quelques fanatiques ayant affiché des placards contre le clergé & contre l'eucharistie, il ordonna une procession solennelle pour réparer le scandale; il y assista, un flambeau à la main; ses enfans portèrent le dais; lui-même il harangua chez l'évêque de Paris avec chaleur; il assura même que *si un de ses membres étoit infecté d'hérésie, il le donneroit à couper, & qu'il sacrifieroit son propre fils, s'il le trouvoit coupable de ce crime.* Six luthériens furent ensuite brûlés de la manière la plus cruelle: une machine les descendoit dans les flammes, & les en retiroit pour les y faire tomber encore, jusqu'à ce qu'ils eussent expiré.

Il cherche les moyens de réunir les esprits.

François avoit cependant invité Mélancton à venir lui donner conseil sur les moyens de réunir les esprits. Il avoit montré aux Allemands de la ligue une modération singulière sur les points de la controverse, il n'ignoroit pas que sa sœur Marguerite, reine de Navarre, goûtoit & favorisoit les nouveautés. Mais sans doute la fermentation

des esprits étoit si grande , qu'il crut ne pouvoir la calmer que par ces apparences de zèle , dont il ne prévit point assez les effets.

Quoique privé du secours de ses alliés , il entreprend d'envahir le Milanès, sous prétexte d'une insulte que lui a faite Sforce dans la personne d'un de ses ministres. Il commence par s'emparer des états de Charles , duc de Savoie , dont il avoit à se plaindre & à se défier.

Genève profita de la circonstance , pour se rendre absolument libre. François Sforce étant mort sur ces entrefaites , & ne laissant point d'enfant , l'empereur se saisit du Milanès. Le roi prétend rentrer dans ses droits sur ce duché. On négocie. Charles-quintraine adroitement l'affaire en longueur ; promet l'investiture , tantôt au puîné , tantôt au cadet des enfans de France ; amuse de la sorte son rival , autrefois si impétueux ; & se dispose à l'accabler par les armes. Enfin , arrivé à Rome , il invective contre lui en plein consistoire , avec autant

Il reprend
ses desseins
sur le Mila-
nès.

Il se laisse
amuser quand
il faut agir.

d'indécence que d'animosité & d'aigreur. Après cette insulte, François négocie encore, tandis que l'orage va fondre sur sa tête.



CHAPITRE IV.

*Invasion en France par Charles-quin.
-- Alliance de François I avec les
Turcs. -- Trêve de Nice. -- Révolte
des Gantois.*

SI le malheur avoit rendu le roi de France trop circonspect , la prospérité avoit inspiré à l'empereur une présomption altière , qui réalisoit dans son esprit les chimères de l'orgueil. Il se flattoit de conquérir aisément la France. On répandoit par-tout je ne fais quelles prédictions magnifiques , qu'il croyoit peut-être par amour-propre , ou dont il étoit charmé que la crédulité vulgaire fût imbue. A la tête de cinquante mille hommes , contre l'avis de ses meilleurs généraux , il marche en Piémont ; il profite de la perfidie du marquis de Saluces , comblé des faveurs de François , & assez ingrat pour ouvrir le royaume

1536.

Charles quint
veut conqué-
rir la France.

à l'ennemi. La Provence est inondée d'Impériaux.

La Provence
envahie & dé-
livrée.

Le maréchal Anne de Montmorenci , depuis connétable , avoit heureusement concerté avec le roi les moyens de se défendre sans risque. Sacrifiant les intérêts particuliers au bien général , il avoit ravagé toutes les campagnes , abandonné toutes les villes , excepté Arles & Marseille , où étoient de bonnes garnisons : il se tenoit retranché près d'Avignon , dans un camp que l'ennemi ne pouvoit forcer. La vivacité françoise murmuroit d'une conduite si opposée au génie national ; mais Charles-quin en connut par expérience toute la sagesse. La faim, les maladies , consumèrent bientôt ses troupes. Il ne put ni assiéger Arles & Marseille , ni attaquer Montmorenci , ni l'attirer à une bataille. Il fit une retraite précipitée , & les paysans Provençaux lui tuèrent encore une partie de ses soldats. Une invasion des ennemis en Picardie ne fut pas plus glorieuse : ils levèrent le siège de Péronne , siège fameux par la belle défense du

Invasion aussi
inutile en Pi-
cardie.

mâréchal de Fleuranges & par le zèle de la noblesse du pays. Le roi, du camp d'Avignon où il s'étoit rendu, voloit au secours de la place. C'est ce qui l'avoit empêché de poursuivre l'empereur. Il eut le plaisir d'apprendre en chemin que Péronne étoit sauvé. On ne vit jamais mieux combien la France à de ressources dans une guerre défensive. Pourquoi prodiguer au-dehors le sang d'une nation, qui peut trouver au-dedans son bonheur & celui de ses princes ?

Depuis le commencement de leurs querelles, les deux illustres rivaux s'étoient souvent emportés à des bravades, à des injures très-indignes de leur rang. La haine de François se signala encore avec indécence. Il assembla le parlement contre l'empereur. On prétendit que *Charles d'Autriche*, ayant violé le traité de Cambrai, qui par conséquent ne subsistoit plus, devoit être censé vassal du roi pour les comtés d'Artois & de Flandre; qu'il étoit coupable de félonie; qu'il devoit subir le jugement de la cour des pairs. On

L'empereur
cité au parle-
ment.

le fomma d'y comparoître ; & au terme de la sommation , les deux fiefs furent confifqués par un arrêt.

Souçons té-
méraires, je-
tés sur lui au
su et de la
mort du dau-
phin.

Cette vaine insulte avoit été précédée de soupçons cruels , au sujet de la mort du dauphin. Montéculli , son échançon , gentilhomme italien , mis à la torture , s'avoua coupable de l'avoir empoisonné ; & accusa deux généraux de l'empereur , qui fut lui-même chargé indirectement. Mais un aveu arraché par les supplices est trop suspect. La mort du dauphin étoit vraisemblablement naturelle ; d'ailleurs Charles-quinz n'avoit nul intérêt à un crime si atroce , puisqu'il restoit deux fils de France. Catherine de Médicis , épouse du duc d'Orléans , ambitieuse , méchante , méritoit plutôt d'être soupçonnée , puisqu'elle devenoit dauphine. Charles l'insinua , & sa conjecture paroît fondée sur le caractère de cette fameuse princesse , qu'on connoitra dans la suite.

Alliance de
François I
avec les
Turcs.

Pour soutenir la guerre contre un ennemi toujours formidable , le roi de France s'allie avec Soliman , & s'expose ainsi à de nouvelles in-

vectives. De pareils traités sembloient encore déshonorer le nom chrétien. On ne rougissoit point de s'acharner à la ruine les uns des autres : on rougissoit cependant de s'unir au Turc, même dans le besoin de secours. Quelle barrière les haines de religion élèvent entre les hommes ! Les Turcs devoient attaquer la Hongrie & le royaume de Naples, tandis qu'une armée françoise envahiroit le Milanès. Barberouffe débarque près de Tarente, répand au loin la terreur ; mais les François n'arrivent point, parce que le roi n'avoit pu prendre des mesures assez promptes. Cet inconvénient fait avorter une entreprise qui devoit changer la face des affaires : le Turc se retire prudemment, à l'arrivée d'une flotte commandée par Doria. Une campagne du nouveau dauphin, dans le Piémont, fut signalée par la prise de plusieurs places. Ce n'étoient au fond que des avantages médiocres, propres à entretenir des espérances si souvent trompeuses.

Elle ne réussit point.

1538.

Entrevue &
trêve de Nice.

Paul III (Farnèse), pontife d'un âge avancé, joignant au desir de pacifier l'Europe, celui de procurer de l'agrandissement à sa famille, proposa enfin aux deux monarques une entrevue à Nice, pour mettre fin à la guerre. Ils y conclurent une trêve de dix ans, sans avoir voulu se voir ni se parler : le pape alloit & venoit de l'un à l'autre. On convint que tout resteroit dans la situation actuelle jusqu'à la paix. Les deux rivaux se virent ensuite à Aigues-mortes, & se donnèrent mutuellement des marques d'une parfaite cordialité. Ces contrastes perpétuels s'expliquent par les mœurs de l'ancienne chevalerie, quoique au fond l'ancienne franchise ne subsistât guère qu'en apparence.

Mariage
d'Ottavio Farnèse.Assassinat
d'Alexandre
de Médicis.

Le pontife parvint à son but, en obtenant pour son neveu, Ottavio Farnèse, la fille naturelle de l'empereur, Marguerite d'Autriche, veuve d'Alexandre de Médicis. Laurent de Médicis, parent & faux ami d'Alexandre, l'avoit assassiné par la plus noire des trahisons. Mais

ce meurtrier ne fut pas tirer avantage de son crime. L'empereur fit passer Florence sous la domination de Côme II, fils d'Alexandre.

Une preuve frappante des inconvéniens de la guerre, même pour les plus grands potentats, c'est que les ressources de Charles-quin étoient épuisées; qu'il devoit à ses troupes des arrérages considérables; & que l'impuissance de les payer excita par-tout des séditions. Il assemble à Tolède les *cortès*, ou les états généraux de Castille. Il représente ses besoins, il demande des subsides. Les Espagnols avoient murmuré souvent des taxes nouvelles, qu'on leur imposoit pour une guerre qui ne les intéressoit point. La noblesse, exempte d'impôts par ses privilèges, s'échauffe, se récrie, & ne veut rien accorder. Charles renvoie l'assemblée avec indignation; mais il en exclut pour jamais les nobles & les prélats; il dit que ceux qui ne payoient aucune taxe, ne devoient point délibérer dans les assemblées nationales.

1539.

Charles quint
ne peut obtenir de l'argent
des *Cortès*.

Il en exclue
le clergé & la
noblesse.

Hauteur &
indépendan-
ce des grands
d'Espagne.

On peut juger du pouvoir & de la hauteur des grands d'Espagne, par un trait particulier dont la ville de Tolède fut alors témoin. L'empereur fortoit d'un tournoi avec sa cour. Un huissier, pour lui faire passage, frappe de sa baguette le cheval du duc d'Infantado. Le duc met l'épée à la main & blesse l'huissier. Charles ordonne au grand prévôt d'arrêter sur le champ ce seigneur. Mais le connétable de Castille s'avance, fait retirer le prévôt, réclame le droit qu'il a de juger un grand; & emmène le duc chez lui, accompagné de tous les autres seigneurs, qui applaudissent à son courage. Un cardinal reste seul avec le souverain. Celui-ci eut la prudence de dissimuler; car la rigueur n'auroit fait qu'aigrir le mal, & qu'inspirer la révolte. Il envoya le lendemain offrir à Infantado de punir l'huissier comme il le voudroit. Le duc, touché de cette réparation, loin d'exiger rien de plus, fit un présent considérable à cet homme, & les grands revinrent à la cour.

Les

Les Gantois se soulevèrent avec plus de violence , au sujet d'un impôt qu'ils jugeoient contraire à leurs privilèges. Condamnés par le conseil de Malines , ils offrent à François I de le reconnoître pour souverain , de lui remettre leur ville, de l'aider à conquérir la Flandre & l'Artois. La situation, le commerce, l'opulence du pays, devoient rendre cette conquête aussi précieuse qu'elle paroïssoit facile. Mais le monarque ne respiroit que pour Milan. Il en espéroit toujours l'investiture. Non content de rejeter l'offre flatteuse des Gantois, il instruisit l'empereur de toute la négociation.

Charles, qui connoissoit parfaitement son caractère, lui demande passage dans le royaume pour aller soumettre les rebelles ; promettant l'investiture du Milanès, si désirée & tant de fois promise en vain. Une telle démarche avoit l'apparence d'une folle témérité. Tout le conseil d'Espagne la désapprouvoit : le succès la justifia. Les idées d'honneur, un peu romanesques, dont le roi de France étoit rempli, fa-

Révolte des Gantois, dont François I ne profite pas.

Charles obtient le passage en France.

vorisèrent les desseins de l'empereur. Il obtint tout ce qu'il souhaitoit. Avec une suite de cent personnes, il traverse les états de son rival; il est reçu par-tout magnifiquement; il reste six jours à Paris, comblé de caresses & de marques de confiance; il part, sans même laisser aucune preuve authentique de ses promesses. Les Gantois consternés lui ouvrent leurs portes. Le jour où il étoit né à Gand, il y entre, selon ses propres expressions, *en souverain & en juge, avec le sceptre & l'épée*. Vingt-six des principaux citoyens sont mis à mort; un plus grand nombre, bannis; la ville, dépouillée de ses privilèges, & condamnée à une grosse amende pour la construction d'une citadelle, c'est-à-dire, pour se fabriquer un joug.

1540.
Il dompte &
punit le Gan-
tois.

Il manque de
parole au roi.

Ce que François auroit pu prévenir, il le connut bientôt par l'événement. Charles-quiné éluda, nia même ses promesses, & donna le Milanès à son fils (Philippe II). La duplicité de l'un étonne moins que la crédulité de l'autre. Voilà une nouvelle semence de guerre:

X. ÉPOQUE. 243

les peuples seront encore les victimes des passions de leurs princes.



C H A P I T R E V.

Concile général convoqué par le pape Paul III. — Suite de troubles & de guerres. = Traité de Crépi. — Tyrannie de Henri VIII.

Conduite de Paul III, à l'égard des affaires de religion.

Projets de concile.

ON cherchoit toujours inutilement les moyens de terminer les querelles de religion, plus opiniâtres que toutes les autres. Le projet d'un concile général, sans cesse renouvelé, donnoit sans cesse de l'inquiétude à la cour de Rome. Elle temporisoit, selon sa politique ordinaire. Quand elle se rendoit aux instances des catholiques, c'étoit avec des mesures qui ne pouvoient convenir aux protestans. Ceux-ci vouloient la liberté, l'égalité. Ils demandoient un concile en Allemagne. Paul III en avoit convoqué un à Mantoue, ensuite à Vicenze; & cette convocation n'avoit rien produit, non plus que les apparences d'une réforme ordonnée par

le pontife. On s'amuse à guérir des verrues, disoit Luther, & l'on néglige ou l'on entretient les ulcères.

Au lieu d'un concile, les protestans demandoient à l'empereur une conférence de théologiens, qui discuteroient entre eux les matières de la controverse. Cette conférence, malgré l'opposition du pape, se tint dans la diète de Ratisbonne en 1541. Charles y présenta lui-même un ouvrage intitulé *concorde*, écrit avec une modération dont les deux partis furent mécontents. On s'accorda néanmoins sur plusieurs articles de théologie spéculative; mais quant au culte, à la juridiction, & à toutes les choses de pratique, les intérêts étoient trop différens, & les disputes trop vives, pour que l'on pût se concilier.

Désespérant d'y réussir, l'empereur engagea la diète à publier un *recès* (un édit), portant que les points convenus entre les docteurs, seroient observés inviolablement; qu'on renverroit les autres points à la décision d'un concile général, ou, faute de concile, à celle d'un

Conférence
infructueuse
de Ratisbonne.

Recès condamné par le pape, & désagréable aux protestans.

synode national; ou, en cas que le synode n'eût point lieu, au jugement d'une diète, qui s'assembleroit dans dix-huit mois; & qu'en attendant, on ne feroit aucune innovation. Le pape fut indigné de cet acte, & le condamna, parce que des laïques s'établissoient juges d'une controverse ecclésiastique. Les protestans se plaignirent aussi des entraves que l'édit mettoit à leur liberté. Charles dissipa leurs murmures par une déclaration particulière, favorable à leurs desirs: la politique l'obligeoit encore de les ménager.

1541.

Ferdinand
perd une partie
de la Hongrie.

Son frère Ferdinand avoit perdu une partie du royaume de Hongrie. Jean de Zapoli, pour l'en dépouiller, avoit attiré les armes de Soliman, dont il s'étoit rendu tributaire. Zapoli meurt, laissant un fils au berceau. Ferdinand veut s'approprier l'héritage de cet enfant. L'évêque Martinuzzi *, qui partageoit

* Ce Martinuzzi, cardinal, grand homme d'état, fut assassiné dans la suite par ordre de Ferdinand.

la régence avec la reine mère, implore le secours du Turc. En vain Ferdinand s'efforce de prévenir le succès de la négociation; & s'abaisse jusqu'à offrir de payer lui-même le tribut qu'exigeoit la Porte. Les Turcs marchent contre lui, font lever à son armée le siège de Bude, & remportent une victoire décisive. Mais Soliman garde pour lui-même les états du jeune roi, & l'envoie avec sa mère en Transilvanie. L'empereur reçut cette nouvelle pendant la diète de Ratisbonne. Ce fut le principal motif de sa complaisance pour les protestans.

Il méditoit d'ailleurs une grande entreprise contre Alger, où il espéroit triompher comme à Tunis. En l'absence de Barberousse, le royaume d'Alger étoit gouverné par Hascen Aga, originaire de Sardaigne, renégat, eunuque, grand capitaine, dont les pirateries faisoient à l'Espagne des maux incroyables. Charles, résolu d'en tirer vengeance, s'obstine dans son dessein, & ferme les yeux sur le danger,

Entreprise de Charles-quiné sur Alger.

malgré les remontrances & les prières du célèbre Doria; il s'embarque en automne avec ses meilleures troupes, il paroît devant Alger le 20 octobre. A peine a-t-il pris terre, qu'un orage affreux inonde le terrain, sans que l'armée ait ni tentes, ni asyle, ni secours. La nuit se passe dans la boue. La flotte est en grande partie fracassée. Les Algériens fondent sur des troupes languissantes, accablées sous le poids des armes. Charles-quint étoit perdu, s'il ne se retiroit promptement. Par bonheur, Doria, ayant surmonté la tempête, l'attendoit au cap de Métafuz, à environ trois journées de marche. Il y arrive à travers mille dangers; il en essuie de nouveaux sur mer, avant que d'aborder en Espagne. Cette malheureuse expédition dut lui apprendre à quoi l'on s'expose en rejetant les sages conseils. Mais si elle humilia sa présomption altière, elle lui procura la gloire de signaler son courage, sa constance, sa générosité, sa douceur; vertus moins brillantes dans le cours de ses prof-

pérités. Peut-être ne fut-il jamais aussi grand qu'au milieu de l'infortune.

François I vouloit rompre la trêve de Nice ; la mauvaise foi de son rival l'excitoit à la vengeance. On lui donna un sujet de plainte, plus digne de lui faire prendre les armes. Deux ambassadeurs qu'il envoyoit négocier, l'un à la Porte, l'autre à Venise, furent assassinés en chemin, par ordre du marquis de Guasto, gouverneur de Milan, tandis que Charles-quin se préparoit à l'expédition d'Alger. Ne recevant aucune réparation de cette injure, il s'efforça d'intéresser l'Europe à sa vengeance. Mais il n'eut pour alliés que les rois de Suède & de Danemarck, (premier exemple de confédération avec le Nord), & que Soliman, avec lequel il renouvela son alliance malgré les intrigues de Charles-quin.

Nouveau sujet de guerre pour François I.

Ses alliances.

Comme il traitoit rigoureusement les luthériens, afin d'effacer en quelque sorte, par des dehors de zèle, le crime qu'on lui faisoit de l'alliance du Turc, les protestans

Il avoit aliéné les protestans & Henry VIII.

d'Allemagne refusèrent de se joindre à lui. Il avoit trop peu ménagé le caractère violent de Henri VIII; il l'avoit même irrité, en traversant le mariage de son fils Édouard avec Marie, reine d'Écosse, encore au berceau : mariage projeté dans la vue de réunir les deux royaumes. L'empereur profita des dispositions du monarque anglois, oublia l'injure qu'il avoit faite à Catherine d'Aragon, (elle étoit morte) & conclut avec lui une ligue offensive & défensive contre la France. Il alléguâ des prétextes de religion contre l'allié de Soliman, sans avoir le moindre scrupule de s'allier avec le plus grand ennemi de l'église romaine.

Henri se ligue avec l'empereur.

1542.
Cinq armées françoises.

Dès que la guerre fut déclarée, François mit cinq armées en campagne. C'est une preuve de l'avantage qu'il trouvoit dans la constitution de sa monarchie, où les subsides étoient plus abondans, plus prompts, & les levées de troupes plus faciles; l'autorité royale y étant moins limitée. La première campagne ne répondit point à ces

immenses préparatifs. Le duc d'Orléans, qui réussissoit parfaitement dans les Pays-bas, eut l'imprudence d'abandonner ses conquêtes, pour aller dans le Roussillon, où le dauphin, son frère, assiégeoit Perpignan. Il se flattoit de partager avec lui l'honneur d'une victoire; & il ne partagea que la honte de lever le siège.

Première
campagne,
sans succès.

L'année suivante, François s'empara de Landrecie, & Charles tenta en vain de le reprendre. Mais le comte d'Enguien & Barberouffe échouèrent au siège du château de Nice. Ce fut un étrange scandale pour l'Europe, de voir les François & les Turcs réunis dans cette expédition. Un heureux succès eût confondu les censeurs. Soliman réussit mieux en Hongrie: il s'y rendit maître encore de plusieurs places.

Siège de Ni-
ce, levé par
les François
& les Turcs.

Plus Charles-quiné étoit embarrassé par la guerre, plus la fameuse ligue de Smalkalde prenoit de consistance & de hardiesse. Elle venoit de protester solennellement contre la chambre impériale; elle exigeoit

1544.

Hardiesse
de protestan^t
d'Allemagne.

qu'on réformât un tribunal dont elle avoit à se plaindre ; elle refusoit de contribuer pour la défense de la Hongrie. Il importoit beaucoup à l'empereur, & de prévenir une rupture totale avec les protestans, & sur-tout de les engager à le servir contre la France. Se pliant avec adresse aux conjonctures, il obtint d'eux ce qu'il souhaitoit. La diète de Spire, où il présida, suspendit tous les décrets contraires à la liberté de conscience, & accorda l'exercice public de la religion protestante, jusqu'au concile général ou national, qu'elle déclara nécessaire. Alors les protestans, avec les autres membres de l'empire, se déclarèrent ennemis d'un roi allié des Turcs.

L'empereur les gagne, en leur laissant la liberté de religion.

Victoire inutile de la France à Cérizoles.

La France, exposée à de terribles invasions, goûta néanmoins encore les plaisirs de la victoire. Le comte d'Enguien, frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & du premier prince de Condé, jeune héros de vingt-trois ans, assiégeoit Carignan dans le Piémont. Il avoit ordre d'éviter les risques d'une ba-

taille. Gualto venoit l'attaquer : les François brûloient de combattre. Montluc , officier gascon , plein d'esprit & de bravoure , fut dépêché au roi pour en obtenir la permission. Il l'emporta avec son enthousiasme militaire sur les raisons du conseil. Enguien gagna une victoire complète à Cérizoles , après avoir été sur le point de se tuer de désespoir , par une méprise qui lui fit croire légèrement que la bataille étoit perdue. Plus de dix mille Impériaux restèrent sur la place , & l'on ne perdit qu'environ deux cents François. Malheureusement le royaume étoit en danger. Le roi rappela une partie des troupes victorieuses : par-là une si grande victoire fut inutile. *

* Le vainqueur de Cérizoles , ce comte d'Enguien qui sembloit né pour la carrière la plus brillante , fut tué deux ans après par un coffre qu'on lui jeta sur la tête , en s'amusant avec le dauphin & quelques seigneurs au siège d'une maison. Un tournoi eût été un amusement plus noble , mais non moins funeste , s'il eût coûté une vie si précieuse.

Les ennemis
perdent le
temps à faire
des sièges.

Si Charles-quin & Henri VIII avoient exécuté leur plan de concert, François I étoit menacé d'une catastrophe presque inévitable. Ils devoient l'un & l'autre, chacun à la tête d'une armée nombreuse, pénétrer dans l'intérieur des provinces, sans faire de sièges, pour joindre leurs forces près de Paris. Mais l'envie de prendre des places rompit leurs mesures. L'empereur perdit cinq semaines devant Saint-Dizier, ville dépourvue de tout, que le comte de Sancerre défendit avec une constance admirable : il fallut contrefaire une permission du roi pour le déterminer à se rendre. Henri, de son côté, assiégeoit Boulogne & Montreuil. La saison avançoit. La Champagne avoit été ravagée, comme autrefois la Provence, afin que l'ennemi se consumât de disette. Quoique Charles se fût emparé de Château-Thierry, quoique la terreur fût répandue dans la capitale, il craignoit déjà les suites de cette expédition. Il conclut la paix à Crépi en Laonois, sans le consentement du roi d'Angleterre,

Ce traité porte que l'empereur donnera en mariage au duc d'Orléans, ou sa fille aînée, avec les Pays-bas; ou la seconde fille de Ferdinand son frère, avec l'investiture du Milanès; qu'il renoncera à ses prétentions sur la Bourgogne, & François I aux siennes sur Naples, sur la Flandre & l'Artois; que tous deux s'uniront pour faire la guerre aux Turcs. Par un article secret, ils s'engagèrent à prendre les mesures les plus efficaces, soit pour procurer un concile, soit pour exterminer l'hérésie dans leurs états. Toutes les conquêtes faites depuis la trêve de Nice devoient se restituer. Le duc de Savoie devoit être remis en possession de ses domaines, excepté Pignerol & Montmélian, aussi-tôt que le duc d'Orléans auroit le partage qu'on lui destinoit.

Le duc d'Orléans mourut avant que son mariage fût consommé. Charles gagnoit infiniment à cette mort imprévue. Il rejeta les propositions de François, qui demandoit quelque dédommagement, & qui dès-lors pouvoit réclamer ses

Traité de
Crépi entre
Charles &
François.

Mort du jeune duc d'Orléans, qui déconcerte les mesures prises pour la guerre.

anciennes prétentions. François, malade & las de la guerre, dévora son juste dépit.

Henri VIII
fait la paix,
n'ayant pres-
que rien ga-
gné.

Henri VIII continua les hostilités, sans événemens remarquables, jusqu'en 1546 qu'il fit la paix. La campagne navale de 1545 mérite seulement d'être indiquée, parce que la flotte de France, sous les ordres de l'amiral d'Annebaut, étoit de cent cinquante vaisseaux de guerre, auxquels se joignirent vingt-cinq galères, sorties de la Méditerranée. On s'approcha de Portsmouth, on fit une descente, on tâcha en vain d'attirer les Anglois à une bataille, on revint sans fruit de cette expédition. Par le traité, l'Angleterre conserva Boulogne, à condition de le restituer dans huit ans pour huit cents mille écus d'or. La guerre lui avoit coûté un million trois cents quarante mille livres sterling. C'est ainsi qu'on se ruine par des entreprises ambitieuses, dont on se flattoit de retirer tant d'avantages. Henri avoit espéré de conquérir la Normandie, la Guienne, peut-être la couronne de France;

car de quelles chimères ne repais-
soit-il pas son orgueil ?

Arrêtons-nous ici un moment à
considérer les passions de ce mo-
narque. Il en fut toujours l'esclave,
comme le tyran de son peuple ; &
les vices qui l'entraînèrent d'excès
en excès , corrompirent les excel-
lentes qualités qu'il tenoit de la
nature. Il devint un monstre ,
pouvant devenir un grand homme.
Cette Anne Boleyn , mise sur le
trône à la place de Catherine d'Ara-
gon , éprouva bientôt ses dégoûts
& sa barbarie. Un autre amour
effaça des charmes auxquels on avoit
tout sacrifié. Sur de simples soupçons,
la nouvelle reine subit le Jugement
& le supplice. Jeanne Seymour , sa
rivale , lui succéda le lendemain ;
& le roi fit déclarer nul l'autre
mariage. Jeanne Seymour étant
morte en 1537 , après lui avoir don-
né un fils (le prince Édouard) ,
il épousa Anne de Clèves : il la
répudia presque aussi-tôt , sur des
raisons frivoles que le clergé & le
parlement jugèrent très-bonnes.
Catherine Howard reçut ensuite sa

Ce prince,
esclave de ses
passions ; ses
six mariages.

main , pour passer de son lit à l'échafaud : elle avoit eu des galanteries dans sa jeunesse ; ce fut le crime qui la fit décapiter. Catherine Par, sixième femme de Henri, se vit au moment d'essuyer le même sort , parce que dans la conversation elle avoit paru ne pas penser comme lui sur la théologie. L'arrêt de mort étoit porté. Elle l'apprit par un heureux hasard ; elle désarma le tyran par son adresse à le flatter.

Il dictoit au
parlement des
lois absurdes
& sanguinai-
res.

Le parlement , humble , lâche , sans force & sans honneur , n'étoit qu'un vil instrument de la tyrannie. Les lois absurdes & sanguinaires que dictoit le prince , ne trouvoient aucune opposition. Ainsi , au sujet de l'infortunée Catherine Howard , on déclara digne de mort , une reine qui , passant pour vierge au temps de son mariage , n'auroit pas elle-même détrompé le roi , si elle ne l'étoit point ; on décerna la même peine contre toute personne qui , soupçonnant les désordres de la reine , n'en auroit pas averti le roi ou le conseil. Ainsi , des

statuts contradictoires défendirent , sous peine de haute trahison , & de soutenir que les deux premiers mariages du roi fussent légitimes , & de rien dire d'offensant contre les princesses Marie & Élisabeth , nées de ces mariages , par conséquent déclarées bâtardes l'une & l'autre.

Dans les affaires de religion , plus que dans tout le reste , Henri VIII se montra également bizarre & atroce. La puissance spirituelle qu'il s'étoit fait attribuer , il l'exerçoit en théologien despotique , armé du glaive pour établir ses opinions. Il sévissait avec fureur contre quiconque osoit penser autrement que lui , & lui-même varioit dans sa façon de penser. Ses articles de foi dépendoient d'un instant de caprice. Ennemi fougueux de l'église romaine & de son chef , il étoit aussi fougueux zéléteur de la plupart des dogmes , établis par l'autorité de cette église. La présence réelle , les messes privées , la confession auriculaire , le célibat ecclésiastique , l'obligation

Ses caprices tyranniques en fait de religion.

Ce qu'il vouloit qu'on retint de l'église romaine.

de garder le vœu de chasteté , furent des lois de l'état , qu'on ne pouvoit enfreindre sans s'exposer aux supplices. Le parlement fit sur ces objets un fameux statut , digne d'être appelé *statut de sang*. Mais le plus grand crime étoit de nier ou de révoquer en doute la suprématie du roi , en un mot , de ne pas prêter serment de la reconnoître. C'est ce qui conduisit à l'échafaud l'illustre chancelier Thomas More ou Morus , & Jean Fisher , prélat d'un rare mérite. Réformer de cette manière la religion , & ouvrir la porte au fanatisme , paroissent à-peu-près la même chose.

Morus &
Fisher execu-
tés.



CHAPITRE VI.

Commencement du concile de Trente.

— *Guerre contre les protestans
d'Allemagne. — Fin de François I
& de Henri VIII.*

Tous les projets de concile général avoient été infructueux depuis l'établissement du luthéranisme. Quoiqu'une longue expérience don-
nât lieu de croire que ces grandes assemblées, où les passions humaines se mêlent nécessairement avec les choses divines, peuvent définir les dogmes sans terminer les disputes, & que leurs plus sages décrets ne guérissent point des plaies invétérées; les catholiques ne voyoient nul autre moyen d'arrêter le cours de l'hérésie ni de remédier aux désordres de l'église. Leurs princes pressoient le pape sur cet important objet, peut-être moins dans l'espérance d'un bien solide, que dans la vue de paroître zélés pour la bonne cause.

Les catho-
liques deman-
doient tou-
jours un con-
cile.

Paul III, occupé de sa famille, convoque néanmoins le concile de Trente.

Paul III avoit sur-tout à cœur d'assurer Parme & Plaisance à Pierre-Louis Farnèse, son fils, & souffroit impatiemment le refus que faisoit l'empereur, de consentir à un démembrement si scandaleux de l'état ecclésiastique. Ce pontife intéressé ne pouvoit être un véritable réformateur. Il se prêtoit cependant aux vœux de la catholicité, autant que le permettoit son intérêt particulier. Il convoqua le concile de Trente, pour l'an 1545. L'empereur s'efforça, dans la diète de Worms, d'engager les protestans à s'y soumettre. Leur réponse fut, qu'ils ne daigneroient pas même entreprendre l'apologie de leur doctrine, dans une assemblée soumise à l'influence du pape; que le pape ne pouvoit être leur juge, puisqu'il s'étoit rendu suspect en les anathématisant, & puisqu'il assembloit ce concile, dans la vue seulement de les condamner. Leurs raisons étoient spécieuses, quoique foibles; leur opiniâtreté étoit invincible.

L'empereur cesse de les ménager.

Ils se défioient déjà des intentions de Charles, qui en effet mé-

ditoit leur ruine. N'ayant plus les mêmes raisons politiques de les ménager, on le vit dévoiler ses sentimens en diverses conjonctures. L'archevêque électeur de Cologne vouloit établir le luthéranisme. Ses chanoines appelèrent au pape & à l'empereur : celui-ci reçut leur appel, & les prit sous sa protection. Pendant la diète de Worms, il imposa silence aux prédicateurs luthériens, il laissa prêcher contre eux un moine d'Italie. Mais leur parti étoit formidable par le nombre. Frédéric, électeur Palatin, s'y joignit encore avec son électorat. Luther jouit de ce nouveau triomphe avant sa mort. Jamais homme peut-être n'avoit eu de succès si flatteurs pour l'amour-propre. Aussi en dédaignant la fortune, fut-il très-susceptible de vanité. Il mourut en 1546. On lui doit cet éloge, que, malgré la fougue de son caractère, il empêcha toujours ses partisans de commencer la guerre civile. Mais combien de maux à lui reprocher d'ailleurs !

Mais leur
parti grossif-
soit.

1545.
Commence-
ment du con-
cile.

Investiture
de Parme.

Premiers dé-
crets sur l'é-
criture & la
tradition.

Déjà le concile étoit ouvert. Quarante prélats formoient seuls, au commencement, une assemblée qui devoit représenter toute l'église. Ils réglèrent d'abord qu'on traiteroit en même temps de la foi & de la réforme. Le pape vouloit que le dogme passât le premier. L'empereur avoit demandé que la réforme, dont l'idée effrayoit toujours la cour romaine, fût établie avant le dogme. Paul III étoit d'autant moins disposé à seconder ses vues, que ce prince n'avoit pas voulu confirmer l'investiture de Parme & Plaisance, en faveur de son fils; alléguant pour motif du refus, que ces deux duchés étoient des fiefs de l'empire, dont le pape ne pouvoit disposer. La maison de Farnèse les conservera cependant jusqu'à son extinction.

Les premiers décrets du concile attaquèrent directement les principes du protestantisme. On déclara livres canoniques de l'écriture sainte, ceux qui se nommoient auparavant *apocryphes*; on décida que la tradition de l'église n'avoit pas moins d'autorité

torité que la révélation; on consacra la *vulgate*, comme traduction authentique. Le pape se plaignit que l'assemblée, encore peu nombreuse, prononçât trop vite sur des objets si importants. Mais tandis que ces décrets, accompagnés d'anathêmes, annonçoient aux protestans une condamnation totale; il augmenta leur dépit & leurs inquiétudes, en déposant par une bulle l'archevêque de Cologne, comme convaincu d'hérésie, & déliant ses sujets de leur serment de fidélité. Preuve assez claire qu'il s'entendoit avec l'empereur.

Le pape les irrite, en déposant l'archevêque de Cologne.

Charles faisoit depuis long-temps ses préparatifs, en dissimulant ses desseins. Il conclut avec le Turc une trêve de cinq ans, & avec le pape une ligue; il sema ou fomenta la division parmi les princes luthériens, dont les intérêts particuliers devoient nuire à l'intérêt général de leur église; il affecta principalement de ne point attaquer leur religion, parce que le zèle pour la défense les eût infailliblement réunis. Enfin les bruits de guerre, la

1546.

Charles quinz se ligue contre eux avec Paul III.

marche des troupes, trahissant sa politique artificieuse, il avoua dans la diète de Ratisbonne qu'il prenoit les armes; & protesta de nouveau, sans prétendre gêner la religion des sujets de l'empire, il se proposoit uniquement de soutenir les droits de la dignité impériale, & de punir quelques membres factieux.

Conditions
du traité con-
traire à ses
protestations
publiques.

Son traité avec Paul III portoit néanmoins que le pontife & lui uniroient leurs armes, pour réprimer les hérétiques d'Allemagne, pour les forcer de se soumettre au concile de Trente & au saint siège. Il s'obligeoit par ce traité à partager avec le pape les conquêtes qui se feroient sur eux; & le pape lui accordoit pour un an la moitié des revenus ecclésiastiques de l'Espagne, outre la permission d'y aliéner une certaine quantité de terres, appartenantes aux maisons religieuses. Voilà comme Charles-quin, à l'exemple de Ferdinand le Catholique, se jouoit de la vérité, & tendoit à son but en trompant les hommes,

Tôt ou tard la vérité se découvre, la fraude est démasquée. Ce fut Paul lui-même qui dévoila le manège. Fier d'une ligue formée contre les ennemis du saint siége, il en publia les articles dans une bulle, exhortant les fidèles à y concourir pour gagner les indulgences. Cette indiscretion fâcheuse ne déconcerta point l'empereur. Non-seulement il persista dans ses fausses déclarations : il eut encore l'adresse de persuader une partie des protestans.

Le pape révéle imprudemment le secret.

Le plus grand nombre sentit mieux que jamais combien leur religion & la liberté de l'empire étoient menacées. Résolus de repousser la force par la force, ils se préparèrent vigoureusement à la guerre. Ils sollicitèrent les Vénitiens, les Suisses, Henri VIII, François I, de les soutenir contre un despotisme, qui, après avoir opprimé l'Allemagne, s'étendrait sur le reste de l'Europe. Aucune de ces négociations ne réussit. Ils pouvoient se passer de secours. En peu de mois, ils mirent sur pied une armée de

§ Forces redoutables des protestans.

Plusieurs cependant s'étoient détachés de la ligue.

plus de quatre-vingt mille hommes, fournie abondamment des provisions nécessaires. Les électeurs de Cologne & de Brandebourg restèrent neutres, ainsi que l'électeur Palatin. Maurice de Saxe, margrave de Misnie, se déclara pour l'empereur, avec deux princes de Brandebourg. Tous étoient protestans. L'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, le duc de Wurtemberg, les princes d'Anhalt, les villes d'Augsbourg, d'Ulm & de Strasbourg, contribuèrent seuls à un armement si redoutable. Tant l'Allemagne étoit féconde en guerriers; tant le zèle religieux & politique étoit enflammé dans ce petit nombre d'états!

Ils écrivent, au lieu d'attaquer promptement.

Fermeté hardie de l'empereur.

Charles se trouvoit à Ratisbonne avec peu de troupes. Les confédérés, en l'attaquant tout-à-coup, auroient sans doute fini la guerre. Soit respect pour les usages, soit crainte de se rendre odieux, soit lenteur naturelle aux Allemands, ils écrivirent au lieu d'agir. L'empereur eut le courage d'en répondre à leur manifeste, qu'en mettant au

ban de l'empire l'électeur de Saxe & le landgrave de Hesse, les chefs de la ligue ; démarche d'autant plus hardie, qu'elle auroit dû régulièrement être autorisée par une diète. Cette sentence les soumettoit aux peines de la rébellion, livroit leurs états à qui pourroit les envahir. Alors ils envoyèrent un héraut déclarer la guerre, & ils commencèrent la campagne.

L'armée du pape & d'autres secours eurent le temps d'arriver. L'empereur, campé près d'Ingoldstadt, évitoit prudemment une bataille. Les ennemis ne l'attaquèrent point, quoiqu'ils le pussent avec avantage. Leurs deux chefs, d'un caractère tout différent, avoient une égale autorité ; par conséquent les opérations se faisoient mal. Rien n'échappoit à la sagacité de l'empereur. Il prévoyoit que les membres de ce grand corps ne demeureroient pas unis ; & qu'une fois séparés, ils perdroient leur force : c'est ce qui arriva.

Maurice de Saxe, prince rusé & ambitieux, sans égard ni pour sa

Il prévoyoit leurs divisions.

Maurice de Saxe envahit l'électorat de son cousin.

religion ni pour son sang, qu'il affectoit néanmoins de chérir, s'empare des états de l'électeur son cousin, sous prétexte de prévenir l'invasion de quelque étranger. Les confédérés permettent à l'électeur de conduire ses troupes contre le perfide. A peine s'est-il éloigné, qu'ils se séparent tous. Ils sentent alors leur foiblesse; ils tremblent: Charles saisit l'occasion, se met en mouvement au cœur de l'hiver, prend des villes. Ulm se soumet, & entraîne, par son exemple, presque tous les membres de la ligue.

Les confédérés se divisent, & demandent grâce.

On les voit demander grâce à genoux, esfluyer les hauteurs d'un prince altier, qui les condamne à des amendes rigoureuses, comme s'il avoit déjà été sûr de la fortune.

La Saxe reprise par l'électeur.

Cependant l'électeur de Saxe avoit recouvré ses états. Il avoit même enlevé au perfide Maurice la Misnie, excepté Leipfick & Dresde. Mais l'empereur se proposoit de l'écraser, ainsi que le landgrave de Hesse. Les circonstances suspendirent ce dessein.

Paul III, jaloux, retire ses troupes.

Paul III, se repentant déjà d'avoir contribué à l'accroissement d'une

puissance, dont l'Italie pourroit devenir la victime; choqué d'ailleurs de ce qu'on ne lui donnoit aucune part aux conquêtes, ni aux contributions; & de ce que le vainqueur, loin de manifester son zèle pour la foi, toléroit dans son propre camp l'exercice du luthéranisme; Paul, dis-je, rappela bientôt ses troupes, de sorte que l'armée impériale fut considérablement affoiblie.

En même temps on reçut avis de la conjuration singulière de Fiesco, noble & opulent Génois, qui entreprit d'exterminer les Doria, & de se rendre maître de la république. Cette conjuration, dirigée avec autant d'habileté que d'audace, n'échoua que par un accident. Fiesco se noya dans le port, où il venoit de se saisir de la flotte. L'empereur soupçonnoit qu'une pareille entreprise n'avoit pas été faite à l'insçu des cours de France & de Rome, & qu'il se formoit contre lui quelque orage: la prudence l'arrêta au milieu de ses exploits.

François I effectivement pensoit à rétablir l'équilibre, dont toute

Conjuration
de Fiesco à
Gènes.

1557.
François I

meurt, en se
préparant à
rétablir l'é-
quilibre.

L'Europe avoit besoin pour se souf-
traire à l'oppression. Il négocioit
avec Soliman, avec le Pape, avec
les Vénitiens, avec les protestans
d'Allemagne, avec l'Angleterre &
le Danemarck. Il augmentoit ses
finances, levoit des troupes, for-
moit des magasins. L'expérience
l'avoit rendu sage; les passions ne
l'égaroient plus. Charles-quin avoit
donc beaucoup à craindre. Mais la
fortune, qui lui étoit toujours si
favorable, parut encore servir son
ambition. François mourut à l'âge
de cinquante-deux ans, de la ma-
ladie honteuse que procuroit la
débauche, & qu'on avoit rapportée
avec l'or de l'Amérique.

Ses bonnes
& mauvaises
qualités.

Les belles qualités de ce prince,
franchise, bonté, honneur, géné-
rosité, courage, n'ont pu couvrir
ses défauts; témérité dans les en-
treprises, négligence dans les affai-
res, légèreté dans la conduite,
excès dans la dépense & dans les
plaisirs. Quelque mérite qu'il eût,
on lui auroit moins prodigué les
éloges, s'il n'avoit accueilli & favo-
risé les gens de lettres, dont les

Protection
accordée aux
lettres & aux
arts.

ſuffrages fixent la réputation des ſouverains. Il fonda le collège royal & l'imprimerie royale. En excitant la culture des langues ſavantes, il eut la ſageſſe d'ordonner que les actes publics fuſſent écrits en françois. Il anima de même les beaux arts, bâtit Fontainebleau, commença le Louvre. Pour polir les mœurs de la cour, il y attira les femmes les plus reſpectables & les évêques les plus diſtingués. Mais les femmes & les évêques y formèrent bientôt des intrigues.

C'eſt au cardinal de Tournon, plus zélé ſans doute qu'humain, qu'on dut principalement l'exécution d'un arrêt barbare du parlement d'Aix, ſuſpendu quelques années par la cour, & dont les ſuites furent affreuſes. On avoit condamné au feu, comme hérétiques, tous les pères de famille de Mérindol; avec ordre de raser toutes les maiſons de ce gros bourg, de déraciner même les arbres des forêts voiſines. Dès que la cour eut permis l'exécution de cet arrêt, deux magiſtrats, plus dignes du nom de bourreaux,

Barbarie,
ſous prétexte
de religion,
en Provence.

à la tête d'un corps de troupes , commirent des cruautés qu'on n'avoit sûrement pas prévues. Ils massacrèrent trois mille personnes , sans distinction d'âge ou de sexe. La petite ville de Cabrières , & Mérindol , & vingt-deux bourgs ou villages furent la proie des flammes. Une barbarie si propre à rendre odieux les catholiques , peut être regardée comme le signal de guerres atroces , que le fanatisme allumera dans le royaume.

La Bretagne réunie à la couronne.

Sous ce règne , la Bretagne fut réunie à la couronne en 1532. On engagea les Bretons à le demander eux-mêmes.

Mort de Henri VIII.

Deux mois avant la mort de François I , arriva celle de Henri VIII , despote en tout , excepté pour la perception des subsides. La suppression des monastères lui avoit procuré de grandes richesses , dont il ne profita point. Ses courtisans en absorbèrent les revenus. Charles-quin le blâmoit d'avoir *tué la poule qui lui donnoit des œufs d'or* ; parce qu'en effet il s'étoit privé des taxes très-fortes , qu'on levoit auparavant

sur l'église & sur les moines. En vertu de son testament, la couronne appartenoit au jeune prince Édouard, né de Jeanne Seymour; au défaut de ce prince, à Marie, fille de Catherine d'Aragon; & ensuite à Élisabeth, fille d'Anne Boleyn. Tous trois régnèrent successivement.



 CHAPITRE VII.

Charles-quin opprime la liberté germanique. — *Henri II*, roi de France. — *Suite du concile de Trente.*

HENRI II, fils & successeur de François I, prince guerrier, mais imprudent, étoit plus propre à se laisser gouverner par une maîtresse, qu'à suivre un grand systême de politique. Les craintes de l'empereur se dissipèrent ; & il se hâta d'exécuter son dessein contre les chefs de la ligue protestante. Avec seize mille hommes seulement, vieilles troupes qui valoient une armée nombreuse, il s'avance vers la Saxe ; il arrive au bord de l'Elbe vis-à-vis de Muhlberg ; il entreprend, malgré les représentations de ses capitaines, de passer, en présence de l'ennemi, ce fleuve large de trois cents pas ; il donne l'exemple en partageant le péril :

Charles-quin
envahit la
Saxe.

le succès couronne sa valeur & justifie ses espérances.

L'électeur Jean - Frédéric , trop irrésolu , trop circonspect dans les délibérations , quoique très-brave dans l'action & intrépide dans les tempêtes , n'avoit pris que de mauvaises mesures. Il étoit campé à Mulhaeu près de Muhlberg. Tout-à-coup il apprend le passage de l'empereur , qui vient l'attaquer. Recueillant alors toutes les forces de son ame , il se dispose à la bataille ; il combat en héros. Vaincu , blessé , prisonnier , il soutient la fierté insultante du vainqueur , sans témoigner ni abattement ni chagrin. Wurtemberg , sa capitale , devoit naturellement succomber , dans la consternation que répandit sa défaite. Mais l'électrice de Saxe , Sibille de Clèves , femme digne de l'immortalité , anima les habitans , pourvut à tout , & fit craindre à l'empereur d'échouer devant cette place.

Dans l'embarras où se trouvoit Charles-quin , la politique lui inspira un trait de despotisme , qui ternit sa gloire en lui assurant le

L'électeur
Jean - Frédéric
défait à
Mulhausen ,
& prisonnier.

Il est condamné à mort , sans être ébranlé.

succès. Il fit condamner à mort l'électeur par un tribunal militaire, composé d'Espagnols & d'Italiens, au mépris de toutes les lois de l'empire. Le prisonnier jouoit aux échecs, quand on lui notifia la sentence. *Je mourrai volontiers*, dit-il froidement, *pourvu que ma mort sauve la dignité de ma maison & l'héritage de mes enfans.* Il continua sa partie, comme si rien ne l'avoit pu émouvoir.

Par complaisance pour sa famille, il cède l'électo-

Sa femme, sa famille, plus effrayées de cette nouvelle que des armes impériales, ne pensèrent plus qu'à sauver ses jours. Leurs lettres & leurs instances le déterminèrent à remettre, par un traité, son électorat entre les mains de l'empereur, qui s'obligeoit de lui conserver la vie, & de donner à ses enfans la ville de Gotha, avec une pension de cinquante mille florins. Le traître Maurice eut la dépouille de son malheureux parent. Charles, en se l'appropriant à lui-même, auroit trahi l'ambition dont il étoit dévoré.

Le landgrave de Hesse se foumet.

Sa conduite envers Philippe, landgrave de Hesse, fut plus odieu-

se encore , parce que la tromperie fraya le chemin à la violence. Intimidé par la chute du Saxon , le landgrave prend le parti de se soumettre ; Maurice de Saxe & l'électeur de Brandebourg lui garantissant que l'empereur le renverroit en liberté. Il signe les articles qu'on lui impose , d'abandonner à Charles & ses domaines & sa personne , d'aller lui demander pardon à genoux , &c. Il dévore l'humiliation d'une cérémonie si affligeante. Lorsqu'ensuite il se dispose à partir , le duc d'Albe l'arrête prisonnier. Les deux princes , avec lesquels il avoit négocié , conjurent en vain l'empereur de leur épargner l'opprobre , qui devoit en rejaillir sur eux. Cette ame superbe , inexorable , dédaigne leurs prières , comme elle méprise les emportemens du landgrave. L'ivresse de la prospérité exhaloit tout son venin.

On voit le conquérant insulter au corps germanique , en traînant de ville en ville ses principaux membres prisonniers , entre autres l'électeur de Saxe. On le voit

On le retient prisonnier par trois hison.

Despotisme révoltant de l'empereur.

accabler d'exactions tout ce qui composoit la ligue de Smalkalde, enlever l'artillerie, désarmer les peuples. On le voit exiger arbitrairement des contributions de ses propres alliés, & les traiter en sujets. C'étoit inspirer un mécontentement général, dont les effets ne pouvoient être que suspendus par une terreur passagère. Ferdinand exerça le même despotisme sur les Bohémiens, & les dépouilla de presque tous leurs privilèges.

Il rétablit le culte romain à Augsbourg, & parle pour le concile.

Mais le concile alloit se dissoudre.

Une diète s'assemble à Augsbourg, où l'empereur vouloit terminer les disputes de religion. Il commence par s'emparer de la cathédrale; il y rétablit le culte romain. Il harangue ensuite pour la soumission au concile de Trente. Mais ce concile sur lequel étoient fondées tant d'espérances, sembloit déjà menacer ruine. Le pape, voulant y dominer, l'avoit transféré à Bologne, sous prétexte d'une maladie contagieuse. Les prélats sujets de Charles-quintr restèrent seuls à Trente. Des symptômes de schisme se manifestoient; les reproches éclatoient de part &

d'autre. La mort de Pierre-Louis Farnèse , tyran détesté , que des conspirateurs assassinèrent à Plaisance , aigrit d'autant plus le pape , que les troupes impériales s'emparèrent de cette ville. Paul III fit sa principale affaire , non de remédier aux maux de l'église , mais de susciter des ennemis à l'empereur.

Charles , après avoir demandé inutilement , au nom de la diète , que les membres du concile retournassent de Bologne à Trente ; après avoir protesté avec mépris contre une assemblée dépendante de la cour de Rome , voulut lui-même régler la foi , comme il tranchoit les affaires de l'empire. il publia un corps de doctrine en trente-six articles , nommé l'*interim* , auquel on étoit obligé de se soumettre jusqu'au jugement d'un vrai concile. Son autorité absolue le fit passer dans la diète sans examen. Les théologiens , auteurs de cet *interim* , y avoient mis le fond de la doctrine catholique , & conservé la forme de l'ancien culte. Mais on permettoit la communion sous les deux espèces ; on laissoit

Assassinat de
Pierre-Louis
Farnèse.

1548.

L'*interim* de
l'empereur ,
publié dans la
diète d'Augsbourg.

Les deux partis devoient en être mécontents.

aux prêtres mariés les fonctions du sacerdoce. C'en étoit assez pour exciter les clameurs des catholiques, qui ne pouvoient souffrir la moindre innovation. Les protestans, dont le système étoit renversé, se plaignirent avec encore plus de véhémence. Jamais les tempéramens en fait de religion ne concilièrent deux partis, que la chaleur des disputes & la nature même des choses rendent inconciliables. Le vieux & habile pape ne se laissa point entraîner au torrent du zèle. Prévoyant bien que l'*interim* tomberoit, il garda un silence politique.

La erreur le fit exécuter.

Mais l'empereur en pressa l'exécution, comme un maître qui veut se faire obéir. Excepté l'électeur de Saxe, inflexible dans sa captivité, les princes plièrent leur conscience. Les villes libres, moins traitables, excitées par le zèle des pasteurs, résistèrent d'abord avec enthousiasme. Charles se servit de ses troupes, avant qu'on eût le temps de faire des ligues. Augsbourg & Ulm perdirent leurs privilèges, leur gouvernement, leur liberté. Cet exemple

répandit une terreur sourde qui , sous des apparences de soumission, laissa subsister la haine pour ce qu'on appeloit le papisme.

Cependant le pape , fort inquiet de la perte de Plaisance , cherchoit les moyens de la réparer. Il n'en trouva point d'autre que de réunir au saint siège les deux duchés, dont il avoit fait le patrimoine de son fils. Il pensa que le patrimoine de saint Pierre seroit plus respecté que celui de sa famille. Ottavio Farnèse , fils & héritier de Pierre-Louis , devoit être dédommagé par quelque autre établissement. Mais ce jeune prince , loin de se prêter aux vues du pontife , s'efforça de prendre la ville de Parme ; & n'ayant pu y réussir , entama une négociation avec l'empereur , dont il vouloit tenir sa fortune. Paul III en fut si irrité , qu'on attribue sa mort à la violence du chagrin. Un vieillard de quatre-vingt-deux ans pouvoit mourir par la seule caducité de la vieillesse.

En 1450 , Paul avoit approuvé la société naissante des jésuites ;

1549.

Paul III veut réunir Parme & Plaisance au saint siège.

Ottavio Farnèse lui résiste.

Mort du pape.

Société naissante des jésuites.

parce que le fondateur, saint Ignace, la dévoua entièrement aux ordres du pape. Un vœu particulier d'obéissance, en liant cet ordre plus que tout autre à la cour de Rome, pouvoit en faire un des principaux instrumens de ses desseins. Le nombre des profès fut d'abord fixé à soixante. L'ancien & le nouveau monde, les villes & les cours, se remplirent néanmoins bientôt de jésuites. Ce corps, où les talens & les vertus furent souvent réunis à des préjugés, à des systèmes dangereux, devoit un jour s'attirer les plus grands orages, par-là même qu'il acquéroit trop de pouvoir.

1550.
Commence-
mens de Ju-
les III.

Le nouveau pape, Jules III, créature de Paul, redevable de son élection aux Farnèses, signala sa reconnoissance en remettant Parme à Ottavio. Ce trait de générosité lui fit beaucoup moins d'honneur, qu'il ne se fit de tort en donnant le chapeau de cardinal à un jeune homme inconnu, de seize ans, dont tout le mérite étoit de lui plaire, & d'avoir eu soin d'un singe dans sa maison. Foiblesse inconcevable,

dans un temps sur-tout où le saint
siège étoit exposé à tant de satires.

Jules s'étoit obligé par serment ,
comme tous les cardinaux , à ras-
sembler immédiatement après l'élec-
tion , le concile que Paul III avoit
dissous. Il ne se pressa point , sachant
par expérience (car il y avoit pré-
sidé en qualité de légat) combien
une telle assemblée étoit difficile à
gouverner. Enfin , pour satisfaire
l'empereur Charles-quin , il con-
voqua de nouveau le concile à
Trente. La diète d'Augsbourg en
reconnut l'autorité , parce qu'elle
ne pouvoit résister à Charles , & ce
prince promit sûreté entière aux
députés protestans qui s'y rendroient
avec les catholiques.

Il rassemble
le concile de
Trente.

Mille projets d'ambition , dont
il étoit occupé , traversoient néces-
sairement le dessein , plus spécieux
que solide , de rétablir l'uniformité
de religion. Il possédoit Plaisance,
il vouloit y joindre Parme. Jules III
n'osoit se déclarer contre lui , en
faveur d'Ottavio-Farnèse , auquel
il se repentoit même d'avoir rendu
ce duché. Le duc , menacé d'une

Charles-quin
veut avoir
Parme.

invasion , demanda le secours du roi de France.

L'Angleterre sous Édouard VI n'inquiétoit point la France.

Henri II se trouvoit alors en état d'attaquer la maison d'Autriche. L'Angleterre , depuis la mort de Henri VIII , étoit agitée de troubles sous un roi mineur. Édouard Seymour , duc de Somersét , oncle maternel d'Édouard VI , maître absolu avec le titre de Protecteur , avoit changé tout le système religieux du dernier règne , aboli les cérémonies ecclésiastiques , établi la doctrine rigide & imposante de Calvin. Il avoit porté la guerre en Écosse , où le fanatisme commençoit aussi à fermenter ; & il espéroit de réunir les deux royaumes , par le mariage de la reine Marie Stuart avec le roi d'Angleterre. Mais les secours de la France avoient ranimé le courage des Écossais : Marie avoit été fiancée au dauphin ; Somersét , environné de cabales , avoit perdu son autorité ; enfin , Boulogne avoit été rendue à la France , pour quatre cents mille écus.

Il étoit donc naturel que Henri , pénétré des mêmes sentimens que son père contre l'ambitieux Charles-Quint , fâisît l'occasion de l'arrêter dans le cours d'une fortune si rapide. Le traité fut bientôt conclu avec Farnèse. Dès que Jules en eut avis , il confisqua le duché de Parme, il s'unit à l'empereur. La guerre se fit sans événement mémorable. Parme soutint un siège que les Impériaux levèrent, & les François ravagèrent une partie de l'état ecclésiastique.

Le concile recommençoit ses opérations. Quoiqu'il n'y eût qu'environ soixante prélats , presque tous Italiens ou Espagnols , avec peu d'Allemands , on décida les points les plus essentiels , concernant l'eucharistie , la pénitence , l'extrême-onction , sans égard pour une protestation solennelle du roi de France. L'empereur défendit aux luthériens d'enseigner une doctrine contraire ; il exila leurs ministres ; il poursuivit quiconque ne prenoit pas sa volonté pour règle de la croyance.

1551.

Henri II
prend la dé-
fense de Farnèse.

Décisions importantes du concile, quoique peu nombreux.

Nouveaux
traits du des-
potisme de
l'empereur.

Pendant la diète d'Augsbourg, il avoit donné une preuve de despotisme, dont l'histoire profane ne fournissoit aucun exemple. Maurice de Saxe & l'électeur de Brandebourg sollicitant de nouveau la délivrance du landgrave de Hesse, & insistant sur l'acte par lequel ils s'étoient rendus garans, qu'on n'attenteroit point sur sa personne, il les avoit déliés de leurs engagements à cet égard, comme si l'honneur, la bonne foi, la conscience, eussent été asservis à son empire. Les protestans ne manquèrent pas de dire qu'il s'arrogéoit même le despotisme spirituel des papes.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

*Maurice de Saxe humilie Charles-
quint. — Henri II prend & con-
serve les Trois-Évêchés.*

TANT d'atteintes odieuses à la
liberté du corps germanique de-
voient produire une révolution.
Maurice, le plus puissant des prin-
ces d'Allemagne, depuis que l'élec-
torat de Saxe étoit joint à ses états
héréditaires, formoit secrètement
le dessein de contre-balancer une
puissance si énorme. Aussi rusé
qu'ambitieux, il savoit entretenir
& la confiance de l'empereur,
dont il se montroit toujours
zélé partisan, & celle des protes-
tans mêmes, dont il avoit trahi
la cause, mais dont il soutenoit
encore les opinions. Après avoir
soumis ses sujets à l'*interim*, avec
le secours du timide Mélancthon,
que la fermeté de Luther n'excitoit
plus; il avoit étouffé les cris des
zélateurs, par une déclaration pu-

Politique
adroite de
Maurice de
Saxe.

blique de son zèle pour la réforme; il avoit protesté solennellement de rejeter le concile de Trente, à moins qu'on n'examinât de nouveau les points déjà décidés, & que les théologiens du parti n'y eussent droit de suffrage. La diète d'Augsbourg, maîtrisée par l'empereur, lui confia le commandement de la guerre contre la ville de Magdebourg, qu'on avoit mise au ban de l'empire, parce qu'elle s'opposoit vigoureusement à l'*interim*.

Il est nommé général contre Magdebourg.

Il force cette ville luthérienne, & regagne la confiance des luthériens.

Magdebourg soutint un siège de douze mois. Le zèle de la religion y rendoit plus vif l'amour de la liberté. Maurice traîna la guerre en longueur, sans découvrir ses desseins. Les articles de la capitulation furent même conformes aux vûes de Charles; mais l'électeur donna des assurances secrètes, que les habitans ne perdroient ni l'exercice du luthéranisme, ni aucun de leurs privilèges. En un mot, il dissipa tellement la haine dont ils étoient transportés contre lui pendant le siège, qu'ils l'éluèrent burgrave, titre auparavant attaché

à l'électorat de Saxe , & qui donnoit une grande autorité. Ce prince alloit à son but avec une prudence singulière. L'empereur , trop occupé à Inspruck des affaires du concile , ne se défioit de rien. Ainsi la finesse tombe quelquefois dans le piège qu'elle tend aux autres.

Déjà Maurice étoit ligué avec la France. Henri II devoit , en même temps que lui , déclarer la guerre à l'oppresser de l'Allemagne. La religion n'entroit pour rien dans ce traité , qui n'en étoit que plus conforme à l'intérêt politique. Avant de lever le masque , Maurice demande encore la liberté du landgrave , son beau-père. Un refus autorisoit davantage son entreprise. Le fameux Granvelle , évêque d'Arras , depuis cardinal , ministre d'une habileté rare , eut quelque avis des mouvemens de l'électeur , & s'aveugla lui-même par un excès de confiance. *Un ivrogne d'Allemagne* , dit-il , *n'étoit point assez fin pour le tromper.* Il fut trompé mieux que personne. Deux ministres Saxons étoient corrompus ; il

Ligue avec la France ; il dissimule toujours.

Il trompe même l'habile Granvelle.

se reposoit sur leur dévouement. Le prince , ayant découvert la perfidie , dissimula si finement avec ses deux ministres , qu'il profita de leur correspondance avec Granvelle pour dissiper les ombrages.

1552.

Il se déclare
enfin.

Quand tout fut prêt à l'action, Maurice prit les armes ; & publia un manifeste où il exposoit ses motifs , capables de lui concilier les divers partis. Il vouloit mettre en sureté la religion protestante , maintenir la constitution & la liberté germaniques , délivrer le landgrave de Hesse d'un injuste emprisonnement. Telles étoient les raisons qu'il alléguoit de ses démarches.

Manifeste de
Henri II.

Un manifeste du roi de France parut aussi-tôt. Henri II y prenoit le titre de *protecteur des libertés de l'Allemagne*, & de *ses princes prisonniers* ; il déclaroit son dessein d'assurer l'indépendance de tous les membres de l'empire.

Conquête des
Trois-Évê-
chés.

L'empereur , presque sans troupes à Inspruck , sans argent , infirme , endormi dans la sécurité , est frappé comme d'un coup de foudre , en apprenant cette nouvelle imprévue.

L'activité de ses ennemis redouble la consternation. Toul , Verdun & Metz tombent sans résistance entre les mains de Henri. Maurice traverse la haute Allemagne. Il accepte une conférence à Lintz avec le roi des Romains , pour montrer des sentimens pacifiques ; mais la conférence finit sans autre fruit que d'en indiquer une autre. Il continue rapidement sa marche vers le Tirol , & force les obstacles qui auroient pu l'arrêter. Il comptoit surprendre l'empereur dans Inspruck. Quelques heures avant son arrivée , Charles avoit pris la fuite pendant la nuit , par un temps affreux , tourmenté de la goutte , porté en litière au milieu des Alpes. Il eut le bonheur d'arriver à Villach , place forte de la Carinthie.

L'empereur
s'enfuit d'In-
spruck.

Maurice triomphant se rend à Passaw , comme il en étoit convenu , pour une seconde entrevue avec Ferdinand. Presque toute l'Allemagne y avoit des députés. Il borne ses demandes aux trois articles exposés dans son manifeste : délivrance du landgrave , exercice pu-

Conférences
de Passaw.

blic de la religion protestante , rétablissement des privilèges & de la liberté germaniques. On les présente à l'empereur , au nom de tous les états de l'empire ; car les catholiques secundoient alors les luthériens. Il répond avec sa hauteur ordinaire , & se flatte de gagner ainsi du temps. L'électeur ayant aussi-tôt repris les armes, Charles devient plus traitable. On renoue la négociation. Chacun desiroit la paix, ou par besoin, ou par crainte de l'avenir. Elle se conclut bientôt.

Conditions
imposées à
Charles-quin

Les principales conditions furent que le landgrave seroit mis en liberté ; que l'*interim* n'auroit plus lieu ; qu'on tiendroît dans six mois une diète pour terminer les querelles de religion ; qu'en attendant, la liberté de conscience seroit entière ; que les protestans pourroient même entrer dans la chambre impériale ; que, si la diète ne finissoit point les disputes ecclésiastiques, le traité actuel seroit perpétuellement en vigueur à cet égard ; enfin, qu'on renvoyoit à la prochaine

diète l'examen des griefs concernant les libertés de l'empire.

Quoique les confédérés dussent beaucoup au roi de France , & se fussent engagés à ne faire ni paix ni trêve sans son agrément , à peine le nomma-t-on dans le traité.

Ceux qui secourent les auteurs de guerres civiles , peuvent s'attendre à être ainsi négligés , comme l'observe M. Robertson. Dès que la rage de parti commence à s'éteindre , on oublie leurs services ; on se fait un mérite près du souverain , de l'ingratitude avec laquelle on abandonne le protecteur. Henri dissimula son chagrin , & résolut de défendre ses conquêtes. C'est une singularité bien remarquable , que ce prince , oppresseur des sectaires dans son royaume , ait affermi l'établissement de leur secte en Allemagne.

Les entreprises de Charles-quin pour forcer les consciences aboutirent au même effet. Il ne vit pas seulement la fin du concile , dont il se flattoit en vain que les décisions réuniroient les deux églises.

Le roi de France abandonné de ses alliés.

Le concile encore rompu.

Dès que l'expédition de Maurice eut porté la terreur à Trente, les évêques allemands se retirèrent, & le légat qui présidoit fut charmé de congédier les autres.

Quelles
avoient été
les demandes
des protes-
tans.

Il y avoit eu de grandes disputes, au sujet du sauf-conduit que demandoient les protestans pour leurs théologiens. Ils vouloient qu'on leur donnât voix délibérative & décisive; que l'on décidât tout d'après l'écriture sainte; que le pape se soumit aux décrets de l'assemblée. Comment de telles prétentions auroient-elles pu être admises? quand elles l'auroient été, comment les deux partis auroient-ils pu agir de concert, s'entendre, s'accorder? Toute l'histoire ecclésiastique, depuis l'arianisme, démontre que l'esprit de secte est également opiniâtre dans la dispute, & inflexible après le jugement. Les conciles ont décidé les dogmes, mais non soumis ou persuadé les hérétiques.

Grands pré-
paratifs pour
reprandre les
Trois-Évê-
chés.

Jean-Frédéric, ancien électeur de Saxe, & le landgrave de Hesse, sortis de prison après la transaction

de Passaw, ne respiroient plus que les douceurs de la paix. Le seul Albert, margrave de Brandebourg-Anspach, avoit refusé de souscrire à la pacification, & ravageoit encore la haute Allemagne. L'empereur, moins inquiet de ces ravages, qu'ardent à se venger du roi de France, fait de grands préparatifs pour recouvrer ce qu'il a perdu en Lorraine. Par la conquête des Trois-évêchés, la Champagne se trouvoit munie d'une frontière, & l'empire exposé aux armes françoises. Il importoit donc infiniment de les reprendre. Charles y destina toutes ses forces. Il vint assiéger Metz avec une armée de soixante mille hommes, à laquelle se joignit Albert de Brandebourg, après avoir balancé à qui il vendroit ses services.

On avoit prévu le danger, on avoit pris de sages mesures. François de Lorraine, duc de Guise, étoit chargé de défendre Metz, ville d'une vaste étendue, mal fortifiée, & hors d'état de soutenir par elle-même un long siège. La première noblesse du royaume,

Le duc de Guise se prépare à défendre Metz.

qu'excitoient son exemple & sa réputation , courut partager la gloire de cette entreprise. En peu de temps, il rétablit les fortifications , il en ajouta de nouvelles ; travaillant avec les soldats , animant tout , rendant la fatigue même agréable par son talent de gagner les cœurs. Le renvoi des bouches inutiles , la destruction des faubourgs & des moulins , la dévastation des campagnes d'alentour , les ordres sévères dictés par la prévoyance , rien n'occasionna de murmures : il faisoit sentir qu'on devoit ces sacrifices à la patrie.

L'empereur
lève le siège.

Toujours obstiné dans ses résolutions , malgré les meilleurs conseils , l'empereur commence le siège vers la fin d'octobre , & se croit supérieur aux obstacles que ses généraux lui mettent devant les yeux. Mais il est puni de sa présomptueuse confiance. Après soixante-cinq jours d'efforts inutiles , la valeur des assiégés , les rigueurs de la saison & les maladies lui ayant fait perdre trente mille hommes , il lève précipitamment le siège. *Je m'aperçois,*

dit-il , que la fortune ressemble aux autres femmes : elle abandonne les vieillards pour accorder ses faveurs aux jeunes gens. Ce revers méritoit des réflexions plus sérieuses.

En Italie , la fortune lui donnoit d'autres sujets de chagrin. Il perdit la principauté de Piombino , qu'il fut obligé de céder à Côme de Médicis , pour une somme peu considérable dont il avoit besoin. Il perdit Sienna , qui chassa une garnison espagnole , & se mit sous la protection de la France. Les côtes de Calabre furent ravagées par Dragut , élève de Barberouffe , que Soliman avoit envoyé avec une flotte. Les Turcs attendirent devant Naples la flotte françoise. On ne sait quels obstacles l'arrêtèrent. N'en recevant aucune nouvelle , ils retournèrent à Constantinople.

Le terrible Albert de Brandebourg , ayant été mis au ban de l'empire , pour de nouvelles violences , désola encore une partie de l'Allemagne. Maurice de Saxe le défît à Sivershausen , dans le duché de Lunebourg , & périt au sein de

Ses pertes en Italie.]

1553.

Mort du fameux Maurice de Saxe.

la victoire. Si quelque chose pouvoit effacer les perfidies de cet électeur, on ne pourroit trop admirer ses grands succès, produits par des miracles de politique. Comme il ne laissoit qu'une fille, (mariée depuis au fameux Guillaume, prince d'Orange,) Jean-Frédéric, qu'il avoit indignement dépouillé, réclama la dignité électorale. Auguste, frère de Maurice, l'emporta sur lui, au jugement même des états de Saxe. La branche cadette, nommée Albertine, a toujours conservé l'électorat, qui, dans l'ordre naturel, appartenoit à la branche Ernestine. On ajouta seulement Altenbourg au partage de Jean-Frédéric. Il mourut l'année suivante, plus respectable dans l'adversité par ses vertus, que son oppresseur ne l'avoit été dans une brillante, mais criminelle fortune.

Sa branche
(Albertine)
demeure en
possession de
l'électorat.

Mort de Jean-
Frédéric.

Événemens
de guerre.

Parcourons d'un coup-d'œil les suites de la guerre entre la France & l'empereur. Elles furent cruelles pour les peuples, victimes de la vengeance stérile des princes. Charles ayant pris d'assaut Téroüane,

rafa cette ville dont il ne reste plus
 que le nom. Hesdin succomba aussi.
 Mais ce fut tout le fruit d'une
 campagne qui avoit absorbé des
 trésors. L'année suivante, on vit
 encore les deux monarques ennemis,
 à la tête de leurs troupes dans les
 Pays-bas, & nul événement digne
 de leurs préparatifs. Côme de
 Médicis prend les armes en Italie,
 pour chasser de Sienne les François.
 Strozzi, Florentin, général de
 l'armée de France, perd la bataille
 de Marciano, qu'il n'auroit pas dû
 hasarder. Le brave Montluc défend
 Sienne dix mois entiers, l'amour
 de la liberté faisant soutenir aux
 citoyens toutes les rigueurs de la
 disette. Il capitule enfin, à con-
 dition que la république conservera
 sa liberté & ses droits sous la pro-
 tection de l'empire. (1555.) Capi-
 tulation presque aussi-tôt violée
 que faite.

Strozzi &
Montluc.

Un complot de religieux fut sur
 le point de procurer à l'empereur
 la conquête qu'il ambitionnoit da-
 vantage, & qu'il avoit inutilement
 tentée avec toutes ses forces. Le

Complot des
cordeliers de
Metz.

gardien des cordeliers de Metz, homme intrigant & hardi, avoit gagné la confiance du gouverneur. Ce traître forma le dessein de livrer la ville aux ennemis. Il séduisit les religieux de son couvent; il y reçut des soldats déguisés en cordeliers, qui devoient ouvrir les portes à la garnison de Thionville. On découvrit le complot le jour même marqué pour l'exécution. Le gardien fut condamné à mort avec vingt de ses inférieurs. Furieux contre lui, ils le tuèrent de leurs propres mains, dans une chambre où on les avoit rassemblés, & où ils devoient se confesser l'un l'autre. Ils assommèrent de coups quatre des anciens, qui étoient, comme lui, les auteurs de la séduction. On eût épargné les criminels en considération de leur habit, si l'exemple eût paru moins nécessaire. On fit grace seulement à six des plus jeunes.

Punition des
coupables.



CHAPITRE IX.

Règne de Marie en Angleterre.—
*Paul IV remue l'Europe par am-
 bition. — Abdication de Charles-
 quint.*

TANDIS qu'on se battoit pour le malheur de l'humanité, l'insatiable ambition de Charles-Marie avoit succédé à Édouard VI en Angleterre. quint s'ouvrit avec succès une nouvelle carrière. Édouard VI étoit mort en 1553, âgé de quinze ans. Marie sa sœur, fille de Henri VIII & de Catherine d'Aragon, lui succéda. Une conspiration de Dudley, duc de Northumberland, qui vouloit procurer la couronne à Jeanne Gray, sa belle-fille, ne servit qu'à le perdre, lui, son fils, & cette femme aimable, vertueuse, éclairée, qu'il avoit entraînée malgré elle dans le complot : elle étoit nièce de Henri VIII. Tous furent exécutés.

Le mariage de Marie devant faire un roi d'Angleterre, Charles con-Son mariage avec Philippe II, désagréa-

le aux An-
glois.

çut d'abord l'idée de mettre sur ce trône son propre fils , l'héritier de tant de royaumes. Philippe , non moins ambitieux que son père , consentit sans peine à épouser une reine de trente-huit ans , quoiqu'il n'en eût que vingt-sept. La reine, extrêmement attachée à la maison d'où elle tiroit son origine , encore plus zélée pour la religion romaine, & résolue de la rétablir ou par les lois ou par les supplices , souhaitoit un époux tel que Philippe , dont le zèle violent se faisoit déjà connoître , & dont la puissance lui faciliteroit les moyens d'exécuter ses desseins. La nation angloise , craignant au contraire pour sa religion , pour sa liberté , avoit ce mariage en horreur. Mais les intrigues & l'argent de l'empereur surmontèrent tous les obstacles. Il fut réglé que Philippe auroit le titre de roi ; que l'autorité royale demeureroit entre les mains de Marié ; que la constitution , les loix & les coutumes nationales , ne recevroient aucune atteinte , &c.

Dès que Philippe arriva en Angleterre, son air froid & impérieux, sa bigoterie, son penchant au despotisme, confirmèrent les soupçons & les alarmes. Un parlement venoit de rejeter des bills contre l'hérésie, & avoit été dissous. Un autre parlement se livre aux volontés de la cour. Le cardinal Pole, du sang royal, pros crit depuis plusieurs années, est reçu en qualité de légat du pape. les deux chambres cassent les actes qui avoient établi le protestantisme, demandent l'absolution, sollicitent la grace d'être réconciliées avec l'église romaine. Elles n'eurent pas de peine à l'obtenir. Jules III fut agréablement surpris quand les Anglois le remercièrent *d'avoir laissé faire ce qu'il devoit*, dit-il, *les remercier lui-même d'avoir fait*. Rome triompha, mais elle devoit craindre pour sa conquête.

Voilà trois changemens de religion sous trois règnes consécutifs. On pouvoit en prévoir un quatrième, puisque la façon de penser du prince faisoit la règle du parlement. Le fer & le feu furent employés

1554.

Le catholi-
cisme rétabli.Persecution
de Marie &
de Philippe.

contre les hétérodoxes : c'étoit le moyen de rendre odieuse , & par conséquent fragile , la foi que l'on devoit inspirer. Marie & Philippe ne consultoient dans leur zèle que leurs inclinations tyranniques. Une inquisition cruelle fut établie chez ce peuple jaloux de la liberté. Cinq évêques , entre autres le célèbre primat Cranmer , qui avoit eu la confiance de Henri VIII , expirèrent courageusement dans les flammes. L'hérésie compta en trois ans deux cents soixante & dix-sept martyrs , dont le fanatisme inébranlable ne pouvoit qu'enflammer les enthousiastes , qu'irriter leur haine contre l'église. Ces atrocités produisirent un mécontentement presque universel.

D'où venoit
cet esprit de
persecution
parmi les
chrétiens.

C'est à la barbarie des mœurs , à une rage de superstition , aux anciens exemples trop communs & quelquefois préconisés dans l'histoire , à l'absurde manie de commander aux opinions humaines , qu'il faut attribuer cet esprit persécuteur , évidemment contraire à l'esprit du christianisme , & si contagieux néan-

moins , qu'il se communiquoit aux chefs même de la réforme. En changeant les dogmes , ils faisoient un crime capital de ne pas croire comme eux. Sous Édouard VI , prince naturellement bon , les bûchers furent plus d'une fois allumés pour l'hérésie. Signant un jour , les larmes aux yeux , la condamnation d'une femme : *Si je fais mal , dit-il à Cranmer , vous en serez responsable.* Ainsi Cranmer , dont la modération étoit connue , suivoit le torrent de la coutume. Luther avoit été un modèle d'intolérance. Calvin fit brûler à Genève le savant Servet , médecin espagnol , qu'il accusa d'être ennemi de la Trinité. Le fanatisme régnoit par-tout.

Les hétérodoxes le prirent comme les autres.

On n'avoit pas assez de raison pour se convaincre , qu'autant il importe de réprimer les perturbateurs du repos public , sur-tout en matière de religion , autant il est injuste de punir des opinions & des erreurs , par les supplices réservés aux plus insignes scélérats. Mais ne devoit-on pas voir du moins que le parti persécuté , s'il prenoit enfin le dessus ,

Maux qui en résultent nécessairement.

feroit infailliblement persécuteur ? que la persécution étoit une semence de guerres civiles ? & qu'avec le beau prétexte de venger la cause de dieu, (qui commande aux hommes la charité fraternelle, sans exception, sans distinction de culte,) on introduisoit dans la société chrétienne, une animosité, des haines & des fureurs, dont il n'y a presque aucun exemple dans le paganisme ?

1555.

Diète

d'Augsbourg
où se fait la
paix de reli-
gion.

L'incendie, allumé d'abord en Allemagne, y fut heureusement éteint, tandis que ses ravages alloient s'étendre sur d'autres contrées. L'empereur avoit abandonné ses vains projets de despotisme. Ferdinand, roi des Romains, qui tint une nouvelle diète d'Augsbourg, avoit besoin de se concilier les cœurs. Le fameux recés de la diète établit une paix de religion, très-avantageuse aux deux partis, quoiqu'imparfaite à certains égards. On accorde liberté entière de conscience aux états qui suivent la confession d'Augsbourg : (les calvinistes ne jouissoient point de cet avantage, non plus que les

Articles du
recés.

Zuingliens ; & ils ne l'ont obtenu que par le traité de Westphalie.) On ordonne que les voies pacifiques de conférence & de persuasion seront désormais les seules en usage, pour terminer les disputes religieuses : (excellente loi, qui auroit dû prévenir les guerres civiles.) On laisse aux protestans les biens ecclésiastiques, dont ils se sont emparés. On convient aussi que tout bénéficiaire, qui abandonnera la religion romaine, perdra aussi-tôt son bénéfice, auquel les collateurs nommeront comme s'il étoit vacant. (C'est le *réservat ecclésiastique*, aussi équitable dans le fond, que propre à retenir le clergé au sein de l'église.)

Un tel acte ne pouvoit que déplaire à la cour de Rome, soit parce qu'il émanoit d'une assemblée en grande partie laïque, soit parce que les papes s'arrogeoient le droit exclusif de juger les affaires de religion. On n'examina point jusqu'où pouvoit s'étendre, en certaines circonstances, le droit des princes & des peuples pour ce qui regarde essentiel-

Il devoit offenser la cour de Rome, qui vouloit décider seule.

lement la tranquillité publique ; on ne pensa point qu'autrefois les réglemens ecclésiastiques se faisoient souvent, dans des assemblées nationales, où les seigneurs & les évêques étoient réunis : on crut le saint siége offensé, & on alluma à cette occasion une guerre sanglante.

Paul IV,
(Caraffa) d'a-
bord reli-
gieux austère.

Jules III, livré aux plaisirs plus qu'aux soins du gouvernement, étoit mort avec une mauvaise réputation. Marcel II, son successeur, avoit possédé seulement vingt & un jours la tiare dont il étoit digne. (Il tint sa famille éloignée de Rome.) Le cardinal Caraffa le remplaça sous le nom de Paul IV, & prit un système tout différent. Ce pontife âgé de quatre-vingt ans, qui s'étoit fait dominicain dans sa jeunesse ; qui s'étoit ensuite dépouillé de grands bénéfices pour fonder l'ordre des Théatins, dont l'institut prescrivait la pauvreté la plus rigide, avec défense de rien demander ; qui, tiré encore du cloître & décoré de la pourpre, avoit conservé jusqu'à l'excès toute l'âpreté de ses mœurs ; ce pontife parut un autre homme en montant sur le trône pon-

tifical. Il affecta une magnificence extraordinaire. Son maître-d'hôtel lui demandant de quelle manière il vouloit être servi : *en grand prince*, répondit-il avec hauteur. Ses neveux, revêtus des premières charges, dévorés d'ambition & maîtres de son esprit, lui persuadèrent d'entreprendre une conquête, pour leur faire des états & pour agrandir les siens.

Son caractère & ses maximes leur offroient les moyens de le pousser aux démarches les plus hardies. Ennemi mortel des hérétiques, il avoit établi contre eux l'inquisition en Italie, il frémissoit de l'indulgence qu'on leur accordoit en Allemagne. Imbu de tous les anciens préjugés sur la puissance du pontificat, il y joignoit cette fierté arrogante, tant de fois employée pour les soutenir. Ses neveux le déterminent à proposer au roi de France de conquérir & de partager le royaume de Naples. Le recès d'Augsbourg le confirme dans sa résolution. Il menace de sa colère & Charles-

Il change de mœurs, à quatre-vingt ans.

Sa dureté & sa hauteur.

Il menace l'empereur & se ligue avec la France.

les risques, l'impossibilité d'une pareille violence. Il répond que, dans la cause de dieu & de l'église, la prudence mondaine ne doit point être consultée. Après quoi, il conclut secrètement son traité avec la France, comme pour la cause de dieu & de l'église.

1556.

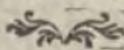
Abdication
de Charles-
quint en fa-
veur de son
fils.

L'empereur, sur ces entrefaites, donne à l'europe le spectacle d'une abdication imprevue, qui confond toutes les idées de la politique. Depuis quelques années, il soupiroit pour la retraite. Les maladies, les dégoûts, le déclin de sa fortune, émouffoient les sentimens ambitieux dont il étoit sans cesse agité. Pliant sous le poids des travaux, & craignant de s'en décharger sur autrui, parce qu'il faisoit dépendre de lui-même les succès, il vouloit conserver sa gloire entière; il se flattoit même de l'augmenter, en se dévouant à la solitude, où d'ailleurs les sentimens de religion l'invitoient à s'occuper de son salut. Il avoit déjà cédé le Milanès & le royaume de Naples à Philippe, son fils. Il le voyoit âgé de vingt-huit ans, exercé aux affaires, capable de
les

les bien conduire. Dans une grande assemblée des états, tenue à Bruxelles, il lui remit solennellement les Pays-bas. Il y ajouta peu de mois après les couronnes d'Espagne & d'Amérique.

Respectez inviolablement la religion; maintenez la foi catholique dans toute sa pureté. Que les lois de la nation soient toujours sacrées à vos yeux. Ne donnez jamais atteinte aux droits & aux privilèges de votre peuple. Et s'il vous arrive un jour de vouloir jouir des douceurs de la vie privée, puissiez-vous avoir un fils digne que vous lui résigniez le sceptre, avec autant de satisfaction que j'en ai en vous le résignant ! Ce discours qu'il prononça dans l'assemblée de Bruxelles, fit fondre en larmes les auditeurs. Philippe II suivit les conseils de son père sur quelques articles, conformes à ses propres sentimens. Mais on le verra sacrifier les droits du peuple au zèle superstitieux dont il étoit animé; & la religion en souffrira autant que le peuple.

Discours
qu'il lui tint
à Bruxelles.



C H A P I T R E X.

Guerre de Henri II avec Philippe II, excitée par Paul IV. -- Mort de Charles-quin.

Charles-quin
conclut une
trêve avec la
France.

FINIR la guerre avec la France, pacifier toute l'Europe après l'avoir inondée de sang, c'est ce qui pouvoit couronner la gloire de Charles-quin. Il l'entreprit avant son abdication. On conclut une trêve de cinq ans, pendant laquelle chacun devoit rester en possession de ses conquêtes. Le connétable de Montmorenci, sagement opposé à la ligue de Rome, déterminâ Henri II à cette trêve, qui outre les Trois-évêchés, lui conservoit presque tous les états de la maison de Savoie. Mais le duc de Guise & son frère, le cardinal de Lorraine, étoient trop ambitieux, pour souffrir patiemment la tranquillité publique.

Mais l'ambition de Paul IV & des Guises rallumèrent la guerre.

Auteurs du traité fait avec les Caraffa, ils en poursuivirent avec adresse l'exécution, Paul IV mit en

usage sa politique artificieuse. En témoignant ces desirs de paix, qu'exigeoit la qualité de père commun ; en se portant pour médiateur, il pressoit la cour de France de renouer les premiers engagements ; il représentoit la conquête de Naples comme facile. Les Guises, la fameuse Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri, firent valoir des raisons que la bonne foi & le bien public devoient condamner. Le monarque avoit juré la trêve. Mais il en coûta peu au cardinal Caraffa, nonce du pontife, de le délier de son serment.

Dès que Paul apprit le succès de la négociation, méprisant même les règles de la bienséance, il emprisonna un ministre espagnol ; il excommunia & dépouilla les Colonnes, attachés à la maison impériale ; il supposa Philippe coupable de félonie pour les avoir soutenus, & privé de ses droits sur le royaume de Naples. Ce prince, également superstitieux & politique, n'osa prendre les armes sans consulter les théologiens. Leur avis ayant été favorable, le duc

Démarches violentes du pape.

Scrupules de Philippe II.

d'Albe qui commandoit en Italie, porta la terreur jusques aux portes de Rome. Le pape, malgré son indomptable hauteur, fut contraint de lui demander une suspension d'armes; & il l'obtint, parce que le roi d'Espagne avoit toujours les mêmes scrupules.

1557.
Le duc de Guise échoue dans la guerre de Naples.

A l'arrivée du duc de Guise, qui étoit chargé du commandement des troupes, Paul se montre plus audacieux que jamais. Il lance des anathèmes; il se croit maître de Naples. Cependant il ne peut donner ni les troupes ni l'argent qu'il avoit promis. La brillante réputation de Guise est ternie par une campagne infructueuse; tandis que la France, engagée dans une guerre fatale, se trouve exposée aux plus grands périls.

Siège de Saint-Quentin.

La Reine d'Angleterre, que Philippe gouvernoit & n'aimoit point, odieuse à la nation comme son époux, s'étoit liguée avec lui contre Henri II, malgré la répugnance des Anglois. Bientôt une armée formidable pénétre dans la Picardie, & assiège Saint-Quentin. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, excellent général, la com

mandoit ; Philippe , nullement jaloux de la gloire militaire , se tenoit à portée de veiller sur les événemens. On n'avoit pas prévu ce siège : la place étoit dégarnie. L'amiral de Coligni , un des plus grands capitaines du siècle , eut le courage de s'y jeter avec quelques troupes. Mais , pour le secourir , le connétable de Montmorenci , son oncle , courut les risques d'une bataille , avec des forces très-inférieures à celles de l'ennemi. Le duc de Savoie , profitant de cette faute , l'attaqua , le fit prisonnier , tailla en pièces les François , & ne perdit pas cent hommes.

Le duc de Savoie défait Montmorenci.

Si Philippe II avoit été moins timide ou moins circonspect ; s'il avoit osé , suivant le conseil du général , marcher droit à Paris , où la bataille de Saint-Quentin répandoit une extrême consternation ; il n'auroit probablement trouvé presque aucune résistance. Il s'obstina au siège de Saint-Quentin. La terreur des François se dissipe : de tous côtés , la noblesse prend les armes ; les villes signalent leur zèle par des contributions volontaires ;

Philippe profite peu de la victoire.

le roi est bientôt en état de se défendre. Saint-Quentin, le Catelet, Ham, Noyon, furent les seuls fruits d'une victoire, qui sembloit devoir ébranler cette puissante monarchie.

L'Escorial,
bâti par vœu.

Un trait caractérise ici la dévotion de Philippe. En mémoire de la bataille, gagnée le jour de saint Laurent, il fit vœu de bâtir une église, un monastère & un palais, qui seroient consacrés au saint martyr. Il voulut que ces édifices eussent la forme d'un gril, parce que saint Laurent avoit été brûlé sur un gril, au rapport des légendaires. Il continua les travaux vingt-deux ans avec des frais immenses. Telle est l'origine de l'Escorial près de Madrid, devenu la résidence des rois d'Espagne.

Paul IV fait
la paix avec
l'Espagne, &
l'humilie.

On avoit rappelé d'Italie le duc de Guise, pour la défense du royaume. Paul IV s'en plaignit comme d'une trahison. La paix lui devenoit nécessaire; & il profita si bien des inquiétudes superstitieuses de Philippe, qu'en la faisant, il exigea que le duc d'Albe vînt à Rome, lui demander pardon d'avoir

attaqué le patrimoine de l'église. Le fier Espagnol subit au nom du roi cette loi humiliante. Philippe rendit Plaisance au duc de Parme, qu'il souhaitoit d'attacher à son parti. Le duc de Toscane, Côme, eut l'adresse d'obtenir Sienna, pour les sommes que lui devoit le monarque. Alors les états d'Italie prirent de la consistance; la balance y fut moins inégale, & les grands efforts de la guerre se tournèrent d'un autre côté.

Cependant le duc de Guise, reçu en France comme un sauveur, nommé lieutenant-général du royaume, méditoit une expédition digne de son génie & de sa gloire. Au cœur de l'hiver, il se met en mouvement; il trompe l'ennemi par de fausses marches; il va brusquement assiéger Calais. Cette place, qui depuis plus de deux cents ans ouvroit la France aux ennemis, qu'Édouard III n'avoit prise qu'après onze mois de siège, qui passoit pour imprenable, fut forcée au bout de huit jours. Les Anglois avoient coutume d'en retirer presque toute

 1558.

Le duc de
Guise prend
Calais.

la garnison à la fin de l'automne. Le conseil de Marie s'étoit aveuglé, au point de négliger même les avis de Philippe, qui vouloit y jeter des troupes. Quelques-uns portoient la confiance jusqu'à dire que, si Calais étoit attaqué pendant l'hiver, ils se chargeoient de le défendre avec des baguettes. C'est ainsi qu'on s'attire les malheurs, en ne prévoyant pas les dangers. Guines fut emportée d'assaut, & il ne resta plus rien aux Anglois dans le royaume.

Prise de
Thionville.

Bataille de
Gravelines.

Après une conquête si glorieuse, le prince Lorrain jouit du repos de l'hiver, en se préparant à de nouvelles entreprises. Il s'empara ensuite de Thionville, qui soutint un siège de trois semaines. Mais une armée françoise, sous les ordres du maréchal de Termes, fut défaite par le comte d'Égmond à Gravelines. Le hasard, comme il arrive souvent, décida cette fois du fort des armes. Les François, quoique fort inférieurs en nombre, rendoient la victoire indécise, quand une escadre angloise s'avança au

bruit du canon, & les foudroya de son artillerie. Environ deux mille restèrent sur la place. Le général fut fait prisonnier avec beaucoup d'officiers de marque.

Les deux monarques desiroient également la paix : Philippe, parce qu'il n'aimoit point la guerre, & qu'il soupiroit pour l'Espagne, ne pouvant souffrir tout autre séjour; Henri, parce qu'il avoit sur-tout à cœur d'arrêter les progrès de l'hérésie dans son royaume, & que la duchesse de Valentinois, mécontente des Guises dont la guerre augmentoit le crédit, lui inspiroit les sentimens qu'elle croyoit les plus utiles pour elle-même. Montmorenci, encore prisonnier des Espagnols, fut autorisé à entamer les négociations. Nous en verrons le succès dans la suite.

Tout se dispose à la paix.

Si Charles-quin avoit pu disposer de l'empire, comme de ses états héréditaires, il eût laissé toute sa puissance entre les mains de son fils. C'étoit pour lui un grand sujet de douleur, d'avoir procuré à son frère le titre de roi des Romains. Il avoit

*Charles-quin
laisse, malgré
lui, l'empire
à son frère
Ferdinand.*

tenté deux fois de l'y faire renoncer, lui offrant des fiefs en échange. Sur le refus de Ferdinand, il s'étoit même efforcé, avec aussi peu de fruit, de gagner une diète. Le corps germanique sentoit par expérience combien un chef trop redoutable étoit dangereux pour sa liberté. Charles fit encore une tentative avant de s'enfermer dans la solitude; & n'ayant pu vaincre l'opposition de son frère, il abdiqua en sa faveur la couronne impériale. L'acte, fait en 1556, ne fut présenté aux électeurs qu'au commencement de 1558.

Opposition
de Paul IV
aux actes de
la diète.

La diète de Francfort reconnut sans peine Ferdinand I; mais il trouva d'étranges difficultés à Rome, où son ambassadeur donnoit au pape les témoignages ordinaires de respect. Paul IV, aussi infatué des prérogatives de son siège, que s'il avoit vécu deux siècles plutôt, déclara nuls les actes de la diète. Il soutint que c'étoit à lui de nommer un empereur, en cas de résignation; que Ferdinand s'étoit rendu indigne de l'empire, en fa-

vorisant les hérétiques ; que les électeurs protestans avoient perdu leur droit de suffrage , en abandonnant l'église romaine. Il vouloit que l'empereur témoignât son repentir du passé ; qu'il renonçât au titre dont il avoit été irrégulièrement revêtu à Francfort , & qu'il s'en rapportât à l'autorité & à la clémence du pape. En vain le roi d'Espagne fit les plus vives instances pour que Paul se désistât de prétentions si insoutenables. La cour de Rome , jusqu'à la fin de ce pontificat , ne reconnut point l'empereur.

Ce qu'il exigeoit de l'empereur.

Charles-quin s'étoit retiré dans le monastère de Saint-Just en Estramadoure. Là , solitaire , tranquille , sans le moindre appareil de grandeur , cultivant son jardin , s'amusant de la mécanique , faisant des horloges , conversant avec un petit nombre de particuliers , il goûtoit les douceurs du repos , il méditoit le néant du monde , & cherchoit dans la religion des biens plus solides que ceux qu'il avoit abandonnés. Il vécut ainsi un an,

Retraite de Charles-quin dans un monastère.

assez heureux pour jouir de lui-même, après avoir été si long-temps le jouet d'une ambition inquiète & insatiable.

Il meurt dans la mélancolie & dans la dévotion, âgé de quarante-neuf ans.

Quelques mois avant sa mort, la goutte redoublant ses accès, il tomba dans une sombre mélancolie : sa tête s'affoiblit ; la société des moines, leurs exercices, leurs pénitences, remplirent tous ses momens. Il imagina de faire célébrer ses obsèques, & d'en être le triste spectateur. On le porta dans une bière à l'église ; on chanta l'office des morts ; on fit les cérémonies funèbres. Le lendemain il fut saisi de la fièvre, qui l'enleva dans sa quarante-neuvième année.

Son activité & ses talens.

Jamais prince n'avoit possédé un si vaste empire. Ses talens & sa prodigieuse activité répondoient à cette vaste domination, autant que peut le permettre la foiblesse humaine. Neuf voyages en Allemagne, dix aux Pays-bas, sept en Italie, six en Espagne, quatre en France, deux en Angleterre, deux en Afrique, prouvent l'ardeur de son génie pour tout ce qui excitoit sa po-

litique ambitieuse. Il connut les hommes ; & le choix de ceux qu'il employa fut une des principales causes du succès de ses entreprises. Quelle gloire n'auroit-il pas méritée, si au lieu d'allumer par-tout les dissensions & la guerre, il avoit consacré ses soins au bonheur de ses sujets ! *Les gens de qualité me dépouillent*, disoit-il un jour ; *les gens de lettres m'instruisent*, *les marchands m'enrichissent*. En réfléchissant ainsi sur les différens objets, il auroit dû voir qu'un souverain se rend heureux, non par les conquêtes ou le despotisme, mais par la sagesse du gouvernement, par l'équité des lois, par tout ce qui fait fleurir ses états.

Il auroit dû suivre une autre route.

On dit que dans sa retraite, ne pouvant faire aller deux horloges parfaitement d'accord, il se reprocha comme une folie d'avoir voulu assujettir les hommes à l'uniformité de croyance. Son fils n'en fut pas moins despotique & impitoyable, à l'égard de ceux dont la croyance n'étoit pas la sienne. Philippe sembloit disputer avec Paul IV, à qui

Ses sentimens sur la persécution.

Zèle violent de Philippe II pour la catholicité.

rendroit l'inquisition plus barbare. Constantin Ponce, prédicateur & confesseur de Charles-quin, fut brûlé en effigie comme hérétique : peu s'en fallut qu'on ne flétrît la mémoire de cet empereur lui-même. Pour comble d'horreur, le roi, apprenant un jour que trente personnes, au moins, venoient de périr dans un *auto-da-fé*, demanda qu'on fît en sa présence une semblable exécution. Il vit avec joie quarante victimes dévouées au supplice par le faux zèle. Un d'eux, homme distingué, lui demandant grace : *Non*, répondit-il séchement ; *quand ce seroit mon propre fils, je le livrerois aux flammes, s'il étoit obstiné dans l'hérésie.* On peut juger d'avance quels maux produira cette superstition atroce, & combien elle révoltera les religionnaires fanatiques & les partisans de la liberté.



CHAPITRE XI.

Élisabeth règne en Angleterre , & change la religion. — Paix de Cateau-Cambresis. — Fin de Henri II & de Paul IV.

LA reine d'Angleterre , Marie , dont les cruautés avoient fait haïr sa religion , dont le gouvernement étoit encore avili par la perte de Calais ; négligée de son époux , dévorée de chagrins , mourut sans enfans , en 1558. Sa sœur Élisabeth , fille d'Anne Boleyn , monta sur le trône , selon l'ordre de succession établi par Henri VIII , & confirmé par le parlement. Cette princesse , toujours en danger de mort sous le dernier règne , s'étoit instruite à l'école de l'adversité. Pleine de génie , de connoissances , de courage & de politique ; quoique jeune & n'ayant pas vingt-six ans , elle pouvoit soutenir avec gloire le fardeau du gouvernement , dans

1558.

Élisabeth succède à Marie en Angleterre.

les conjonctures les plus orageuses. Ses premières démarches la feront bientôt connoître.

Paul IV la
traite indi-
gnement.

Malgré son aversion secrète pour la religion romaine, qu'elle souhaitoit d'abolir, elle conserve un ministre à Rome, & le charge de notifier au pape son avènement. L'orgueilleuse imprudence de Paul IV se montre ici toute entière. Il traite Élisabeth de bâtarde; il s'étonne qu'elle ait eu l'audace de prendre possession, sans son aveu, d'un royaume feudataire du saint siége; (on s'imagine être au siècle du roi Jean & d'Innocent III;) il daigne seulement lui faire espérer de l'indulgence, si elle veut se soumettre & demander grace. Clément VII, qui avoit perdu l'Angleterre par sa faute, ne s'étoit pas conduit si imprudemment à l'égard de Henri VIII.

Elle change
la religion
avec pruden-
ce.

La reine profita bientôt de l'avantage que lui donnoit une insulte dont la nation étoit indignée. Elle ne précipita rien, parce que les changemens de religion dans un état exigent une prudence infinie,

Elle gagna les cœurs, elle prépara les esprits. Le parlement consumma l'ouvrage, en lui assurant la suprématie, & en lui donnant, avec le titre de *gouvernante de l'église*, l'autorité spirituelle que son père & son frère avoient exercée. On abolit sans opposition la messe & la liturgie romaine; mais on en retint assez de cérémonies, pour que le culte extérieur fît passer les grandes innovations. Aussi presque tous les curés & les bénéficiers du second ordre se soumirent-ils au changement. Un seul évêque prêta le serment de suprématie; les autres furent déposés. Qu'avoit donc gagné la foi catholique par les violences de Marie & de son époux? Les supplices ne réglèrent jamais la croyance: ils éloignent plutôt de la persuasion; & ne pouvant faire que des hypocrites, tout change dès qu'on cesse de les craindre.

Si l'Angleterre eut le malheur de s'égarer dans la route du salut, la réforme lui fut avantageuse à plusieurs égards, dans l'ordre civil

Avantages politiques de la réforme.

& politique. La population augmenta, dès que le célibat religieux fut aboli. Un grand nombre de fêtes, mal sanctifiées par la fainéantise, ne suspendit plus les travaux nécessaires à la société. Les disputes de juridiction, entre le sacerdoce & la puissance temporelle, ne rompirent plus l'harmonie intérieure du gouvernement. L'industrie cessa d'être resserrée & étouffée par les possessions immenses du clergé & des moines. On fut à couvert des entreprises & des exactions ruineuses de la cour de Rome. Plusieurs abus qui faisoient perdre l'argent, le temps, les sujets, se dissipèrent d'eux mêmes.

Combien
le pèlerinage
seul de Saint-
Jacques nuisoit
au royaume.

Les Actes de Rymer prouvent combien le seul pèlerinage de saint-Jacques de Compostelle étoit nuisible à l'Angleterre. Neuf cents seize personnes obtinrent la permission d'y aller en 1428; deux mille quatre cents soixante, en 1434; deux mille cent, en 1445. Cette particularité suffit pour juger du reste.

Conduite de
Philippe II

Aussi-tôt qu'Élisabeth fut sur le

trône, les rois de France & d'Espagne briguerent à l'envi son amitié. Le second, dans l'espérance de régner en Angleterre, lui offrit sa main, & sollicita une dispense de Rome pour l'épouser. L'habile princesse n'avoit garde d'accepter cette offre, aussi contraire à ses propres inclinations qu'aux vœux des Anglois. Elle dissimula cependant. Philippe soutint d'abord avec chaleur les intérêts d'Élisabeth, dans les négociations qui continuoient à Cateau-Cambresis; mais il se refroidit en la voyant ruiner le catholicisme: c'étoit ruiner l'ouvrage de Philippe même, ainsi que de Marie. Les deux puissances traitèrent séparément avec Henri II. Il n'y eut cependant qu'un jour d'intervalle entre les deux traités.

Celui de l'Angleterre ne contient de remarquable que l'article de Calais. Élisabeth ne pouvant recouvrer cette place, ne pouvant la céder sans compromettre son honneur, la laisse pour huit ans au roi de France, à condition de la rendre ensuite, ou de payer cinq

avec Élisabeth.

Négociations de Cateau-Cambresis.

1555.

Traité avec Élisabeth, qui abandonne Calais.

cents mille écus ; pourvu néanmoins que l'Angleterre ne rompe la paix ni avec la France ni avec l'Écosse. Élisabeth sauva les apparences ; & c'étoit beaucoup. On ne peut croire qu'elle espérât de rentrer en possession de Calais. Il falloit en faire le sacrifice , ou le reprendre par force. Les circonstances rendoient le sacrifice nécessaire ; la politique fut le couvrir aux yeux du peuple , de manière qu'il n'excita point de murmures. Un ministère prudent ménage l'opinion , & semble quelquefois la gouverner. Nous verrons les inquiétudes que donnoient à la reine d'Angleterre les prétentions de Marie Stuart , épouse du dauphin. Par le traité avec l'Espagne , Henri restitua un très-grand nombre de places , pour Saint-Quentin , Ham & le Catelet ; le duc de Savoie fut rétabli dans ses états , excepté Turin , Pignerol , Chivas & Ville-neuve ; le Montferrat fut rendu au duc de Mantoue ; & les villes conquises dans la Corse , à la république de Gènes. Le pape , l'empe-

Traité avec
Philippe II.

reur , le Danemarck , la Suède , la Pologne , le Portugal , l'Écosse , &c. furent compris dans ce traité , comme alliés de l'un ou de l'autre roi. La France garda Metz , Toul & Verdun ; parce que Philippe avoit médiocrement à cœur les intérêts de son oncle Ferdinand. Les deux branches de la maison d'Autriche furent quelque temps moins amies que rivales. Philippe n'oublioit pas le refus de Ferdinand , de lui céder l'empire.

La nation françoise murmura hautement d'un traité si contraire à ses espérances. Elle étoit indignée de la cession que l'on faisoit de cent quatre-vingt-neuf places fortes , conquises dans les Pays-bas ou en Italie. Le connétable de Montmorenci , auteur de la paix , impatient de la conclure , avoit trouvé un expédient pour y faire consentir la cour. C'étoit un double mariage ; celui de la sœur de Henri avec le duc de Savoie , & celui de Philippe avec la fille aînée de Henri. Les mariages de princes , qui sont rarement les nœuds d'une sincère

La France cède beaucoup ; on colore ces cessions par deux mariages.

union, ont été souvent des moyens honnêtes de colorer ce que l'on auroit eu honte de faire autrement.

1559.

Mort de Henri II.

Son zèle outré & funeste.

Enfin les fêtes succédèrent aux combats. Elles coûtèrent la vie à Henri II, qui fut blessé mortellement dans un tournoi, après y avoir rompu plusieurs lances.

Le zèle sanguinaire de ce prince contre les novateurs jeta les semences des guerres du calvinisme. Il le poussa jusqu'à vouloir persécuter la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, dont la cour étoit l'asyle des gens de lettres imbus de la doctrine hétérodoxe. Il ordonna aux juges de faire arrêter comme hérétiques, tous ceux qui les solliciteroient en faveur des religieux, condamnés à des supplices inhumains. Quelques membres du parlement furent mis en prison, pour avoir été d'avis qu'on modérât la rigueur des ordonnances. On eût dit que le zèle commandoit des barbaries. Mais le fruit qu'elles produiront, sera d'entraîner & la religion & l'état sur le penchant de leur ruine.

Paul IV , un de ces pontifes ardens qui sembloient nés pour mettre le feu à l'Europe , mourut la même année 1559 , emportant les malédictions du peuple romain. Sa statue fut mise en pièces , & jetée dans le Tibre. Les prisonniers de l'inquisition furent délivrés ; la prison qu'il avoit fait construire fut abattue comme un monument d'horreur. Peu s'en fallut qu'on ne réduisit en cendres le couvent des dominicains qui présidoient à ce tribunal. Les Caraffa , que Paul avoit chassés de Rome , après avoir tout sacrifié à leur fortune , contribuèrent à l'élection de Pie IV (Médichino) , dont la reconnoissance dura peu ; car il les fit mourir l'année suivante. Ce nouveau pape reconnut Ferdinand pour empereur ; & rendit son pontificat célèbre , en terminant le concile de Trente , interrompu depuis 1552.

Mort de Paul IV, détesté à Rome.

Pie IV.



CHAPITRE XII.

Fin du concile de Trente. — Sa discipline, rejetée en France. — Socinianisme, Littérature, &c.

On demandoit en France un concile national.

Propositions faites au pape par Catherine de Médicis.

LES troubles de la religion, qui agitoient déjà la France, comme on le verra bientôt, faisoient desirer un concile national où vraisemblablement il y auroit eu beaucoup de disputes infructueuses. De pareilles assemblées alarmoient encore plus la cour de Rome qu'un concile général dont elle pouvoit diriger ou suspendre les opérations. D'ailleurs, la reine mère Catherine de Médicis, arbitre du gouvernement sous le jeune François II, proposoit au pape des tempéramens fort suspects pour le saint siège. C'étoit d'ôter les images qu'on adoroit, de retrancher quelques cérémonies du baptême, d'accorder la communion sous les deux espèces, de célébrer l'office divin,

divin, & sur-tout la messe en langue vulgaire, d'abolir la fête-dieu & les processions du saint sacrement; articles qui sembloient donner aux protestans l'avantage sur les catholiques. Craignant donc que la cour & le clergé de France ne tranchassent les difficultés, il se hâta de rassembler le concile. L'ouverture en fut de nouveau pour la dernière fois au mois de janvier 1562.

On essaya d'y attirer les protestans d'Allemagne; mais ils vouloient que les anciennes décisions du concile fussent examinées; ils vouloient être juges avec les autres; ils prétendoient que le jugement seroit contre eux. L'empereur Ferdinand, afin de gêner leur liberté, n'accepta point la bulle de convocation. Pie IV fit bientôt connoître ses dispositions à l'égard des religionnaires, en proposant une ligue qui devoit à les accabler de toutes parts. La voie des armes lui paroissoit plus efficace que celle des canons & des censures ecclésiastiques. C'étoit le moyen d'armer ceux qu'il

Pie IV *ra/c* semble le concile de Trente.

Ne pouvant y attirer les protestans, il propose d'armer contre eux.

importoit de convaincre & de convertir.

Plaintes des
Français con-
tre le concile.

Parmi les catholiques mêmes, s'élevoient des nuages de mauvais augure pour le concile de Trente. La cour de Rome y avoit une influence trop certaine. *Elle envoyoit le saint-Esprit dans la valise du courrier*, disoient quelques personnes distinguées. Ce bon mot indécent est attribué sur-tout à Lansac, un des ambassadeurs de France. Le savant Pibrac, autre ambassadeur français, dit sans détour, en haranguant l'assemblée, que les conciles tenus sous Paul III & Jules III, n'avoient rien fait de bon. Il soutint que celui-ci ne devoit pas être une continuation des deux premiers.

Influence des
légats & des
Italiens.

Certainement les légats & les évêques italiens employoient toute leur adresse à tourner les choses au gré du pape. Lainez, général des jésuites, s'efforça de prouver par un long discours, que du pape seul émanoit toute autorité spirituelle, qu'en lui seul étoit renfermée toute la hiérarchie. Non-seulement on ne put faire décider que

l'institution des évêques est de droit divin, mais un des principaux canons insinue qu'ils tiennent du pape leurs pouvoirs. Il est conçu en ces termes : *Si quelqu'un dit que les évêques qui sont choisis par l'autorité du pape, ne sont pas vrais & légitimes évêques, mais que c'est une invention humaine, qu'il soit anathème.* Les disputes avoient été si violentes à ce sujet, qu'on s'étoit vu au moment d'une rupture éclatante & sans remède.

Fra-Paolo & même Pallavicini, dans leurs histoires du concile, développent le tissu des intrigues, des contestations, des subterfuges, des vaines subtilités qui ne se mêlèrent que trop aux matières les plus respectables. Sans nous arrêter aux points de foi, reçus dans l'église, & qu'on ne doit plus examiner, observons seulement quelques décrets de discipline, où respire l'ancien esprit de domination & d'indépendance.

Tandis que le grand objet de cette assemblée devoit être de réformer l'église, & de couper la

Beaucoup d'intrigues & de disputes,

Décret proposé pour la réformation des princes.

Opposition
des François,
à laquelle on
a peu d'égard.

racine de tant d'abus que lui repro-
choient les novateurs ; on projeta
un décret de réformation pour les
princes , composé de treize articles
tendans à établir les immunités
cléricales , telles que les siècles
d'ignorance les avoient produites ,
foit par rapport aux personnes , ou
aux biens même patrimoniaux. Du
Ferrier , un des ambassadeurs fran-
çois , s'éleva contre cette entre-
prise téméraire , avec autant de
raison que d'éloquence. Quelques-
uns taxèrent son discours d'hérésie ;
la plupart le jugèrent au moins
scandaleux. Il se retira , selon les
ordres de la cour , comme les col-
lègues avoient déjà fait. Le décret
fut réduit à une simple exhortation
aux princes , de protéger la liberté
de l'église , & de maintenir les
immunités & la juridiction des ecclé-
siastiques. Mais on ordonna l'exé-
cution de toutes les constitutions
des papes sur cet objet.

Toutes les
constitutions
sur les immu-
nités ecclé-
siastiques ,
confirmées.

Ainsi une foule de bulles évidem-
ment contraires aux loix civiles ,
à l'autorité des princes & des ma-
gistrats , au bien général de la société,

devinrent autant d'ordonnances du concile. Et ce qui est plus étonnant, la France seule, ou plutôt une partie de la nation, a constamment rejeté une pareille discipline. On s'est contenté ailleurs de termes généraux, pour mettre à couvert les droits de la souveraineté.

Par d'autres décrets, les causes des évêques, en matière criminelle, sont attribuées au pape; on lui attribue le droit de commettre ou d'évoquer à lui les causes dont le jugement appartient aux évêques. On assigne à ceux-ci, *comme délégués du saint siège*, des fonctions essentiellement attachées à leur ministère. D'un autre côté, on leur attribue des droits que la puissance civile peut revendiquer. On les établit juges des livres, administrateurs des hôpitaux, exécuteurs des legs pieux, &c. On ordonne, en certains cas, des amendes, des confiscations, des contraintes par corps, & même des peines capitales pour le duel.

Le décret de doctrine sur le mariage, non-seulement fixe des

Autres décrets contraires au droit commun ou au droit civil.

Sur le mariage.

empêchemens d'affinité spirituelle, dont il faut absolument avoir dispense ; mais déclare légitimes les mariages des enfans de famille, sans le consentement de leurs parens, avec anathême contre ceux qui soutiendront le contraire. (Le contraire a été maintenu en France pour de très-bonnes raisons.) Enfin on autorise la profession religieuse à seize ans pour les deux sexes. L'ordonnance d'Orléans en 1560, l'avoit défendue pour les hommes avant vingt-cinq ans & avant vingt pour les filles. Il est singulier que la discipline du concile n'ayant pas été admise sur d'autres points, l'ait été sur celui-là, malgré les inconveniens visibles qui en résultoient.

Sur la profession religieuse.

Disputes sur la préséance.

Nous perdriens le temps à raconter les vives disputes, qui s'élevèrent entre les ambassadeurs de France & d'Espagne, au sujet de la préséance, dans une assemblée où il s'agissoit de la foi chrétienne & de la tranquillité des peuples. Il suffit de savoir qu'après de longues difficultés, le pape, d'abord favorable aux Espagnols, décida en faveur des François.

De tout ce que l'on fit à Trente , dans la vue de réformer l'église , l'établissement des séminaires semble avoir produit le plus d'effet , parce qu'il a le plus influé sur les principes & sur les mœurs. L'éducation décide ordinairement de la conduite des hommes ; & le sacerdoce exigeant des lumières , des vertus rares , on ne pouvoit trop former la jeunesse à en remplir dignement les fonctions. Mais au milieu des préjugés , de la superstition & du fanatisme , il étoit à craindre qu'on n'inspirât la bigoterie avec la piété , l'enthousiasme avec le zèle , de faux principes avec la discipline , l'esprit de chicane & de dispute avec la théologie ordinaire , moins de solide morale que de pratiques extérieures. En effet , l'éducation des séminaires eut long-temps plusieurs abus , mêlés à des avantages réels ; & , si l'on examine bien les choses , c'est une des principales raisons , pourquoi le ministère ecclésiastique s'est vu encore exposé à tant de reproches. Pie IV fonda le séminaire romain , & le confia

Établisse-
ment des sé-
minaires, uti-
le , mais im-
parfait.

aux jésuites. Leur systême servit de modèle aux autres.

Pie IV confirme le concile avec précipitation.

Ce fameux concile , que l'on compte pour le vingtième général, ne finit qu'en 1563. Quelques cardinaux étoient d'avis de ne point le confirmer si vite ; parce que , disoient-ils , plusieurs canons ne pouvant guère s'observer, les scandales ou les dispenses se multiplieroient à l'infini. Quelle apparence que la pluralité des bénéfices, par exemple , fût abolie par la seule force d'un décret ? Pie ne laissa pas de publier la bulle de confirmation, défendant toute glose , ou commentaire , ou interprétation de la doctrine du concile ; & réservant au saint siége le droit d'éclaircir ou décider ce qui en auroit besoin. Jamais le pape n'auroit été plus puissant , si la bulle avoit eu son plein effet.

Comment il fut reçu dans les états.

Le Portugal , Venise , le duc de Savoie , reçurent tout sans difficulté. Le roi d'Espagne montra en public la même soumission , en donnant des ordres secrets pour le maintien de l'autorité royale. En France

on refusa de publier le concile ; & le cardinal de Lorraine , qui venoit d'y jouer le plus grand rôle , opposa vainement son crédit aux raisons du chancelier de l'Hôpital & du parlement. Nous verrons les légueurs insister toujours sur cet objet.

L'empereur Ferdinand I travailloit à réunir les deux églises , par des voies de conciliation , préférables aux anathêmes & aux violences. Il obtint du pape la communion sous les deux espèces , pour ses sujets. La mort l'ayant enlevé trop tôt , son fils & son successeur , Maximilien II , demanda un autre point plus important , le mariage des prêtres. On trouve dans les historiens les motifs qu'il chargea son ambassadeur de faire valoir. La cour de Rome avoit de fortes raisons pour s'y opposer : Pie fut inflexible à cet égard.

Alors s'évanouit l'espérance de ramener les protestans. Ils méprisoient un concile , dont on avoit attendu des miracles. L'*index* des livres défendus , que le pontife publia bientôt , augmenta leur indi-

Maximilien II demande le mariage des prêtres.

Le concile & l'*index* ne font que choquer les protestans.

gnation. Les catholiques éclairés ne pouvoient que gémir eux-mêmes, en voyant cet *index* flétrir des auteurs & des ouvrages dignes d'éloges.

Origine du
focianisme,
qui rejette les
mystères.

Comme les protestans ne s'accordoient pas entre eux, non plus qu'avec les catholiques, sur le sens des écritures, qu'ils soumettoient à l'examen de la raison; comme les mystères ne font que s'obscurcir par les disputes; comme l'esprit humain, s'agitant dans de profondes ténèbres, tombe de précipice en précipice: il devoit naître tôt ou tard quelque nouveau système dangereux, où la foi se réduiroit presque à des idées philosophiques.

Lélio & Fau-
ste Socin.

Lélio Socin, natif de Sienne, en jeta les premières semences. L'inquisition l'avoit éloigné de sa patrie, & sans doute aigri contre la religion. Fauste Socin, son neveu, développa les principes de Lélio. Craignant les persécutions de Calvin à Genève, il alla dogmatifer en Pologne, & y fonda, ainsi qu'en Transilvanie, la secte des fociniens. Elle n'admet aucun mystère; elle

honore Jesus-Christ comme un sage, destiné par la providence à conduire les hommes dans la route des devoirs & de la vertu. Catholiques & protestans, tous eurent également en horreur une doctrine qui sapoit la foi chrétienne. Proscrite de Pologne, elle s'est glissée parmi les sectes de Hollande & d'Angleterre; faisant peu de bruit, parce qu'elle étoit peu propre à enflammer le fanatisme & occasionner des troubles. Fauste Socin mourut en 1604.

Si les lettres pouvoient consoler le genre humain des malheurs causés par les troubles de religion, les commencemens du seizième siècle fixeroient agréablement nos regards. L'Italie eut son Arioste, son Machiavel, son Guichardin, Bembo, Sadolet, Annibal Caro, Paul Jove, Sannazar, &c.; la France, Budée, Ramus, du Moulin, les Étienne, les Scaliger, & d'autres savans. Parmi eux se distinguèrent trois du Bellai-Langei, hommes de qualité, dont les lumières ajoutaient beaucoup à l'éclat de la nais-

Gens de
lettres de ce
temps.

fance : deux de ces frères furent d'habiles généraux , d'habiles négociateurs ; le troisième , étant cardinal , ne put les égaler que dans la carrière des ambassades & dans celle de la littérature. Érasme illustra la Hollande & mérita l'admiration universelle : le roi désira en vain de le fixer à Paris , où il n'auroit pu échapper au déchaînement d'un Noël Bédac & d'autres fougueux Scolastiques. Copernic découvrit dans le nord le vrai système du monde , que Galilée mit ensuite au grand jour , & que l'inquisition condamna. Sleidan fut en Allemagne un historien respectable. En même-temps Raphaël & Michel-Ange faisoient leurs chefs-d'œuvre. Mais les fureurs de la superstition, qui vont ouvrir des scènes toujours plus sanglantes , permettoient à peine aux meilleurs esprits d'apprécier les avantages de la littérature, des sciences , des arts qui polissent l'humanité. D'ailleurs le *Prince* de Machiavel , malgré le mérite des autres ouvrages de cet écrivain , contenoit le germe d'une politique

Raphaël &
Michel - An-
ge.

détestable , propre encore à enfan-
ter de nouveaux crimes.

La persécution que Ramus effuya
en France , suffit pour connoître
à quel point on étoit absurde &
barbare , dans les écoles même
d'où il semble que la raison devoit
fortir , & répandre les vrais prin-
cipes de la vie humaine. Philosophe,
mathématicien , savant littérateur ,
Ramus fut d'abord exposé à la cen-
sure des docteurs , parce qu'il
n'imitoit point leur mauvaise pro-
nonciation de Q : il enseignoit à
prononcer *quanquam* , & non *kan-
kam* ; c'étoit un crime. C'en fut
un autre plus énorme d'attaquer le
péripatétisme ou la doctrine d'Arif-
tote. On le taxa d'hérésie , on le
força de se réfugier auprès du prince
de Condé. Après quelques années
d'absence & de voyages , il revint
malheureusement à Paris en 1571.
Un de ses lâches rivaux le fit tuer
à la Saint-Barthélemi , dont nous
parlerons bientôt ; & les écoliers
outragèrent son cadavre. Combien
d'exemples pareils démontrent la
tyrannie des préjugés , sur-tout de

Ramus per-
sécuté par les
docteurs.

ceux que l'esprit de corps consacrer & éternise , autant qu'il peut !

Imprudence
des zélateurs
passionnés.

C'étoit & ce fut long-temps pour la religion un malheur insigne, qu'on attaquaît comme les ennemis des hommes éclairés , vertueux , soumis à la foi , indociles seulement aux erreurs vulgaires , pleins d'un noble zèle pour la vérité & le bien public. Quelle extravagance, de vouloir décorer de leurs noms la liste des hérétiques & des incrédules ! Les libelles & les accusations contre Érasme , par exemple , lui faisoient peut-être moins de tort qu'au catholicisme.



ONZIÈME ÉPOQUE.
GUERRES DE RELIGION
EN FRANCE.

SOULÈVEMENT DES PROVINCES-
UNIES CONTRE PHILIPPE II. --
L'ANGLETERRE FLORISSANTE
SOUS ÉLISABETH.

*Depuis l'an 1559, jusqu'au règne
de Henri IV.*

CHAPITRE PREMIER.

*Règne de François II. -- Commen-
cement des troubles de religion en
France.*

» **I**L ne s'agit plus maintenant , Devoir pé-
» dit l'illustre historien de Thou , nible & dan-
» des belles maximes ni des grandes gereux d'un
» actions de nos pères : je dois historien.

» exposer les désastres de l'état ,
 » c'est-à-dire , nos erreurs & nos
 » vices , qui désolent depuis qua-
 » rante années ce royaume autre-
 » fois si florissant. C'est malgré
 » nous , & pour nous prêter à la
 » vérité de l'histoire , que nous
 » parlerons de l'ambition , de l'ava-
 » rice , de la mauvaise foi , des
 » pernicious conseils de quelques
 » personnes ; car les historiens amis
 » de la vérité sont obligés de
 » tout dire , pourvu que ce soit
 » avec candeur , sans passion &
 » sans fiel. Il y a si loin de ce
 » temps-là au temps où j'écris ,
 » qu'on ne doit pas me soupçon-
 » ner de prévention ou de haine. »
 (L. 22 , à la fin.) Je cite volon-
 tiers ces paroles d'un grand hom-
 me , parce que même dans notre
 siècle la vérité historique trouve
 des censeurs , toujours prêts à con-
 damner ce qu'ils ignorent , ou ce
 qu'une fausse politique leur fait
 cacher.

Factions à la cour de France. Catherine de
 Depuis la mort de Henri II , la cour de France étoit pleine de factions orageuses. Catherine de

Médecis , mère d'un roi infirme & incapable de tout , joignoit à une extrême envie de dominer , l'esprit de souplesse , de dissimulation , de perfidie & de noirceur. Ne se faisant scrupule de rien pour parvenir à son but , elle respiroit en quelque sorte le pur machiavélisme. La jeune reine , Marie Stuart , prodige d'esprit comme de beauté ; possédant six langues , réussissant même dans la poésie françoise , joignant à ces avantages les charmes d'un beau caractère , régnoit sur le cœur de son époux. Les Guises étoient ses oncles. Trop habiles pour ne pas profiter des circonstances , ils avoient en main l'autorité du gouvernement ; & dévorés d'ambition , leur mérite même devenoit une source de maux pour la patrie. Deux princes du sang , Antoine de Bourbon , roi de Navarre , & son frère Louis , prince de Condé , s'indignoient d'être sans crédit , & n'étoient que trop disposés à troubler l'état par des intérêts personnels. Enfin le connétable de Montmorenci & sa famille puissante avoient

Les Guises.

Les Bourbons.

Montmorenci.

aussi des prétentions & des vues, incompatibles avec la tranquillité du royaume. Malheureusement les uns & les autres se fervirent de la religion, comme d'un instrument le plus utile à des factieux. Par elle, ils allumèrent les guerres civiles, où l'ambition & le fanatisme s'acharnèrent à l'envi, pour ainsi dire, sur les citoyens, sur l'état, & même sur les rois.

Progrès du protestantisme sous le règne de François I.

Sous François I, la nouvelle doctrine s'étoit fort répandue à la cour, ainsi que dans la capitale & les provinces. Le goût de la nouveauté auroit suffi pour lui faire des prosélytes, quand même les raisons spécieuses des protestans & sur-tout les abus qu'ils attaquoient, eussent été moins propres à ébranler les esprits. Calvin, ecclésiastique de Noyon, avoit surpassé Luther en adoptant le fond de sa doctrine. Il étoit devenu l'apôtre & comme le législateur de Genève, le fondateur d'un culte plus spiritualisé, un chef de secte qui, en montrant moins de passion, n'en étoit peut-être que plus capable de se faire

XI. É P O Q U E. 355

des profélytes. Son livre de l'*Institution chrétienne* étoit dédié au roi. Quoiqu'il eût déjà cherché, quand il le publia, un asyle hors du royaume, on ne peut douter qu'il n'eût autour du trône un grand nombre de partisans. Aussi le calvinisme fit-il bientôt des progrès. La sévérité des édits venoit certainement moins du zèle de François I, que de l'influence des conjonctures. Sa sœur, la reine de Navarre, protégeoit les religionnaires, tandis qu'ils effuyoient les poursuites du clergé & du parlement.

L'exécution de Cabrières & de Mérendol, les supplices que Henri II multiplia sans prévoyance, irritèrent l'esprit de secte au lieu de l'abattre; comme on doit toujours s'y attendre, lorsque l'enthousiasme est en fermentation. Les uns aspiroient au martyre: car ils ne doutoient pas que ce n'en fût un, de mourir pour leur doctrine; les autres, en plus grand nombre, méloient à leur zèle l'ardeur de la liberté & de la vengeance. Ils

Sous Henri II, le mal s'étoit augmenté.

avoient que l'amiral de Coligni, que d'Andelot & le cardinal de Châtillon, ses frères, neveux du connétable, étoient décidés pour la réforme; que le prince de Condé penchoit à prendre ce parti: de tels protecteurs soutenoient l'audace qu'inspire la persuasion religieuse.

1559.

Supplice
d'Anne du
Bourg, sous
François II.

D'un autre côté, les Guises, qui gouvernoient sous François II, se montrant zélés catholiques, de nouveaux exemples de rigueur augmentèrent l'animosité des protestans. Anne du Bourg, conseiller-clerc au parlement, recommandable par ses mœurs, par son intégrité, encore plus que par sa noblesse, fut pendu comme hérétique. Il dit au peuple avant l'exécution, qu'il mouroit *pour l'évangile de Dieu*. On ne sauroit exprimer combien le supplice de ce magistrat échauffa la multitude. De ses cendres, selon de Thou, sortit une moisson funeste de conspirations & de révoltes.

On inquié-
roit & irritoit
les calvinis-
tes.

D'ailleurs le gouvernement inquiétoit sans cesse les calvinistes. On leur tendoit des pièges pour

avoir occasion de les punir. Loin de corriger ce qui s'étoit glissé de superstitieux dans le culte , on y ajoutoit des pratiques plus superstitieuses encore. Au coin des rues furent placées des notre-dames , des images de saints , devant lesquelles on allumoit des chandelles ou des cierges : la populace s'assembloit à l'entour , chantoit des cantiques , forçoit les passans à mettre de l'argent dans de petits troncs pour le luminaire. Qu'un homme ne saluât point ces images , & ne s'arrêtât point avec respect , lorsque le peuple fanatique leur rendoit ce culte , il étoit ou assommé de coups , ou traîné en prison , ou du moins chargé d'insultes. Ne pas réprimer de pareils désordres , c'étoit les autoriser. Les protestans furieux n'attendoient qu'un chef pour tout entreprendre.

Bientôt se forma la célèbre conjuration d'Amboise , dont le prince de Condé fut l'ame invisible ; & que la Renaudie , gentilhomme protestant , conduisit avec autant d'adresse que d'activité. On se

 1560.

 Conjuracion
 d'Amboise.

proposoit sur-tout d'ôter le gouvernement aux Guises, haïs comme étrangers & comme persécuteurs. On devoit les enlever à Amboise où étoit la cour, mettre Condé à la tête des affaires, s'assurer par un édit la liberté de conscience. Le jour étoit pris pour l'exécution de ce dessein, & les mesures si bien concertées, que le succès en paroïssoit infaillible. Mais tandis que des milliers de conspirateurs gardoient inviolablement le secret, il fut trahi par un avocat, assez bon citoyen, quoique calviniste, pour avoir horreur d'une révolte. Aussi-tôt le duc de Guise, nommé lieutenant-général du royaume, déploie sa prudence & son courage ordinaires. Les huguenots, (on donna ensuite ce nom par injure aux calvinistes,) arrivant de toutes les provinces au rendez-vous, sont surpris, massacrés, ou meurent par la main des bourreaux.

Assemblée où Coligni présente une requête des seigneurs.

Un parti si nombreux & si ardent ne pouvoit que s'échauffer davantage dans le malheur. Il falloit ou

le calmer, ou s'attendre à de nouvelles entreprises. On tient une grande assemblée à Fontainebleau, pour délibérer sur les besoins de l'état. L'amiral de Coligni y présente au roi une requête, par laquelle les réformés demandent l'exercice public de leur culte, afin qu'on ne puisse désormais leur faire un crime des assemblées particulières : il déclare que cinquante mille hommes sont prêts à signer cette requête.

Montluc, évêque de Valence, & Marillac, archevêque de Vienne, parlent avec force contre les abus, qui occasionnoient tant de troubles & de désordres. Ils exposent les vices de la cour romaine, l'ignorance & la corruption du clergé national; l'avarice des Italiens, qui possédoient un tiers des bénéfices du royaume sans y résider; l'injustice de la persécution, qui confondoit les innocens avec les coupables; ils exposent, en un mot, les scandales & les préjugés, comme la source des calamités publiques. Ils condamnent les religionnaires séditieux, qu'il importe de réprimer & de punir; mais ils observent qu'on

Discours de deux évêques modérés.

ne doit pas traiter en criminels des hommes paisibles, attachés de bonne foi à l'erreur; que leurs supplices avoient accredité leurs opinions; que les spectateurs ont eu envie de connoître, ont souvent embrassé une doctrine, qu'ils voyoient soutenue au milieu des flammes par d'honnêtes gens, de mœurs irréprochables. Ils insistent sur la nécessité d'une réforme. Ils concluent à tenir un concile de la nation, si le pape refusoit un concile général, & à n'employer la sévérité des lois que pour les véritables crimes. Telle étoit la substance des deux discours.

Plaintes &
demandes de
Coligni.

Coligni parla ensuite sans détour. Il se plaignit de la garde qu'on avoit mise autour du roi. Il dit que l'essentiel pour un souverain étoit de se faire aimer; que rien ne lui étoit plus funeste que de craindre ses peuples, & d'en être craint. Il conclut qu'il falloit supprimer la garde, assembler les états généraux, chercher les moyens d'extirper l'erreur dans l'église. Les princes Lorrains soutinrent leur caractère. Le duc de Guise protesta qu'aucun concile ne pourroit
lui

Opposition
des Guises.

lui faire changer de religion ; le cardinal s'éleva contre la requête de Colligni, qu'il traita de séditieuse. Cependant les états furent convoqués ; les supplices furent suspendus ; & une ombre de tolérance laissa respirer les sectaires. Ils ne laissèrent pas de se soulever dans quelques provinces, tant le ressentiment ou le fanatisme étoit déjà contagieux.

Après la conjuration d'Amboise, le prince de Condé avoit été mis aux arrêts, sans preuves pour le convaincre. S'étant justifié hardiment en plein conseil, ayant même réduit le duc de Guise à dissimuler & à le défendre, il n'avoit pas plutôt été libre, qu'il s'étoit déclaré protestant. On l'accusoit d'une nouvelle conjuration. On vouloit le perdre, & s'assurer de son frère, le roi de Navarre, qui, malgré son irrésolution & sa lenteur, inquiétoit vivement les princes Lorrains. Tous deux sont mandés à Orléans, où les états devoient se tenir. Ils y viennent avec trop de confiance ; ils y éprouvent la perfidie que leurs amis avoient bien prévue. On arrête Condé, on le fait juger par

Le roi de Navarre & le prince de Condé, mandés aux états d'Orléans.

Procès de Condé.

des commissaires. Il refuse de leur répondre, & réclame les droits de la pairie. On le condamne néanmoins à mort. Probablement l'arrêt ne fut pas signé. Le roi de Navarre étoit gardé à vue pendant ce procès.



CHAPITRE II.

*Commencemens de Charles IX. —
Première guerre civile de religion.*

SUR ces entrefaites, François II meurt après un règne de dix-sept mois; & Charles IX, son frère, monte sur le trône, n'ayant encore que dix ans. Alors la scène change à la cour. Catherine de Médicis, dont toutes les vues se portoient à la domination, dont l'ame artificieuse se plioit à toutes les circonstances, dont la maxime favorite étoit *ce diviser pour régner*: qui, par conséquent, devoit tour-à-tour favoriser ou combattre les partis contraires; ne regardant la religion que comme un ressort de politique, ne considérant l'état que du côté de son intérêt personnel; cette dangereuse princesse devoit, par ses variations, augmenter les troubles qu'elle sembloit vouloir appaiser. Elle oppose un contre-poids à l'énorme puissance des Gui-

1560.

Charles IX
succède à
François II.

Politique de
la reine mère.

Changemens
à la cour.

fes. Le prince de Condé est élargi, le roi de Navarre est nommé lieutenant général du royaume ; le connétable de Montmorenci, disgracié dès le commencement du dernier règne, est rappelé avec honneur. Des apparences de concorde succèdent aux plus vives inimitiés ; mais la haine reste enracinée dans les ames.

Le chancelier de l'Hôpital.

L'homme le plus capable de guérir les maux publics, si les lois avoient de la force contre la rage des factions, c'étoit Michel de l'Hôpital, chancelier vertueux, supérieur aux préjugés, ainsi qu'aux vices dominans, magistrat qui eût été digne du sénat romain dans les beaux siècles de la république. Il avoit ôté la connoissance du crime d'hérésie au parlement, pour l'attribuer aux évêques, par l'édit de Romorantin, quoique ce crime entraînat peine de mort. Mais il n'avoit pas eu d'autre moyen d'empêcher l'établissement de l'inquisition, que le cardinal de Lorraine vouloit ajouter aux fléaux dont la France gémissoit. Du moins parmi les prélats, il se trouvoit quelques hommes modérés ; & les plus sévères

Édit de Romorantin.

pouvoient-ils être aussi à craindre que d'impitoyables inquisiteurs ? Entre deux maux , on ne pouvoit alors que choisir le moindre.

Aux états d'Orléans , le chancelier soutint sa réputation par un discours éloquent , où il exposa d'abord le but des assemblées de la nation , & leur utilité pour instruire les souverains de leurs devoirs : « De-
 » voirs aujourd'hui négligés , dit-il ,
 » parce que les rois ne voient , n'en-
 » tendent que par les yeux & les oreil-
 » les d'autrui ; parce qu'ils ne vivent ,
 » ne gouvernent , & ne décident sur
 » les affaires les plus importantes ,
 » que d'après le sentiment ou le capri-
 » ce de leurs ministres ; parce qu'en-
 » tourés des pièges qu'on leur tend
 » de toutes parts , les princes , destinés
 » à conduire les autres , sont eux-mê-
 » mes conduits par ceux qui les envi-
 » ronnent ». Il peignit ensuite les abus introduits dans tous les ordres. Il blâma les excès en matière de religion. Il ajouta qu'on devoit retrancher ces noms odieux de luthériens , huguenots , papistes , qui sentoient les anciennes factions guelfe & gibe-

D' discours
 du chancelier
 aux états.

line ; & qu'il falloit ne retenir que le beau nom de chrétien. Il exhorta les membres de l'assemblée à se dépouiller de toute vue, de toute affection particulière, pour exposer librement ce qu'ils jugeroient avantageux au royaume.

Point d'harmonie dans les états.

Ordonnances qu'on fit alors.

Cependant le défaut d'harmonie dans les états, la rivalité des trois ordres, la force des préjugés & les intérêts de parti, étoient un obstacle invincible au zèle du chancelier. D'une part, on invectiva contre l'ignorance & les désordres du clergé ; on demanda même qu'une grande partie des biens ecclésiastiques fût destinée à payer les dettes de l'état. D'autre part, l'orateur du clergé s'emporta jusqu'à demander qu'on punit comme hérétique quiconque auroit présenté ou présenteroit des requêtes pour les protestans. Mais il fut contraint de faire à Coligni réparation de cette insulte. On défendit, sous peine de mort, de s'attaquer mutuellement pour cause de religion. On ordonna de rendre la liberté & les biens à ceux qui en avoient été privés pour la même cause. Malheureusement les ordon-

nances étoient trop foibles contre tant de passions déchaînées. Le seul changement durable que produisirent les états d'Orléans, fut que l'administration de la justice allât toute entière aux gens de robe : les baillis & les sénéchaux, gens d'épée, furent remplacés par leurs lieutenans.

Ni les catholiques, ni les protestans ne vouloient céder. Catherine de Médicis, alors maîtresse du gouvernement, propose des conférences publiques ; voie dangereuse, propre à compromettre la bonne doctrine, sans jamais finir les disputes. Malgré la cour de Rome, le cardinal de Lorraine fit embrasser ce parti, pour avoir occasion de satisfaire sa vanité, en étalant son éloquence & son savoir. Il disputa donc, dans le fameux colloque de Poissi, contre Théodore de Beze, disciple de Calvin. Mais chacun s'attribua l'honneur de la victoire : chacun conserva opiniâtrément ses opinions ; & le colloque ne servit qu'à envenimer les cœurs. Lainez, général des jésuites, y traita les calvinistes de singes, de renards, de monstres ; & blâma hautement la

1561.

Colloque
dangereux de
Poissi.

Audace de
Lainez.

reine de se mêler des affaires ecclésiastiques. Il obtint néanmoins, par le crédit des cardinaux de Lorraine & de Tournon, le premier établissement de sa société, en forme de collège. Elle n'étoit que tolérée à Paris, quoique Henri II eût ordonné de l'admettre.

L'évêque de Paris & l'université contre les jésuites.

Eustache du Bellai, évêque de la capitale du royaume, consulté sur les jésuites, déclara que cette société, comme tous les nouveaux ordres, étoit infiniment dangereuse; qu'elle paroissoit instituée plutôt pour exciter des troubles, que pour rétablir la paix dans l'église. L'université leur intenta un fameux procès, où Étienne Pasquier plaidant contre eux, apostropha les juges en ces termes : « Vous vous reprocherez quel-
 » que jour, mais trop tard, d'avoir
 » été trop crédules lorsque que vous
 » verrez le renversement de l'ordre
 » & de la tranquillité publique, non-
 » seulement dans ce royaume, mais
 » dans tout le monde chrétien, par
 » les ruses, les supercheries, la su-
 » perstition, la dissimulation, les
 » feintes, les prestiges, & artifices dé-

« testables de la nouvelle société ». Il est singulier que toutes les raisons, alléguées alors contre l'établissement des jésuites, l'aient été de nos jours pour leur anéantissement. Leurs réponses aussi ont toujours été les mêmes.

Le roi de Navarre avoit soutenu les protestans, sans se déclarer pour leur secte. La cour de Rome & le roi d'Espagne s'efforçoient de l'attirer au parti contraire. On lui promettoit, ou de restituer la Navarre, ou de donner en échange la Sardaigne. Dupe de ces vaines promesses, il se jeta dans la faction qu'il avoit toujours inquiétée, & s'unit au triumvirat, composé du duc de Guise, du vieux connétable, & du maréchal de Saint-André; ardens catholiques, du moins à l'extérieur. Quoi qu'en dise le P. Daniel, le colloque de Poissy contribua peu sans doute au changement de ce prince : il lui falloit autre chose que des argumens.

Pour contrebalancer une faction si puissante, la reine se montra plus favorable aux calvinistes. L'édit de juillet avoit défendu les assemblées

Le roi de Navarre se joint au triumvirat.

Assemblée de magistrats pour rétablir l'ordre & la paix.

illégitimes; mais ils ne l'observoient point; & souvent on leur faisoit un crime, même de ce qui leur étoit permis. C'étoient continuellement des querelles, des injures, des violences. On assembla les chefs des parlemens, pour chercher avec eux les moyens de rétablir le bon ordre. Le discours que leur fit le chancelier doit être lu dans de Thou. Il réfuta ceux qui vouloient qu'on se déclarât abso-

Le chance-
lier y parle en
faveur de la
tolérance.

lument pour l'un des deux partis.
« C'est comme si on disoit (observa-
» t-il) que le roi doit armer un parti
» pour attaquer l'autre. Ne seroit-ce
» pas opposer les membres aux mem-
» bres, pour détruire le corps entier?
» Ne seroit-ce pas une chose
» indigne, non-seulement du chris-
» tianisme, mais de l'humanité?...
» Il s'agit de régler l'état, non d'é-
» tablir la foi. Plusieurs peuvent être
» citoyens, qui ne sont nullement
» chrétiens; & en se séparant de l'é-
» glise, on ne cesse pas d'être bon
» sujet du roi. Nous pouvons vivre
» en paix avec ceux qui ont des cé-
» rémonies, des usages différens des
» nôtres, &c. »

Après les délibérations, parut l'édit de janvier, par lequel on accordoit aux protestans l'exercice de leur religion, hors des villes, & avec des tempéramens équitables. Il fallut trois lettres de jussion pour le faire enregistrer, même en ajoutant cette clause : *Jusqu'à la décision du concile général sur les points contestés.* Les préjugés de la magistrature n'étoient pas le moindre obstacle aux vues bienfaisantes du chancelier.

Le calme auroit été enfin rétabli, si les haines de religion connoissoient des lois, dans la chaleur du fanatisme. Un événement imprévu les ranima tout-à-coup, & dissipa toute espérance de paix. Le duc de Guise passant à Vassy en champagne, plusieurs de ses gens insultèrent les calvinistes, qui assistoient au prêche dans une grange. On commençoit à se battre. Il accourt pour appaiser le tumulte ; il est frappé d'une pierre : ses gens sont furieux, & tuent soixante personnes. Ce massacre, fort exagéré par le bruit public, décida enfin les sectaires à prendre les armes. Le prince de Condé se mit à leur

1562.

Édit modéré, enregistré par force.

Le massacre de Vassy arme les calvinistes.

tête, sous prétexte que Catherine de Médicis l'appeloit au secours du roi; car le roi de Navarre & le triumvirat s'étoient rendus maîtres de sa personne. Telle fut l'origine des guerres civiles. Nous en indiquerons seulement les faits principaux.

Première
guerre civile ;
atroce.

Condé s'empare d'Orléans dont il fait sa place d'armes. Rouen & un grand nombre d'autres villes sont entre ses mains. Il cède le Havre à Élisabeth, reine d'Angleterre, pour obtenir son secours. Ne soyons pas étonnés qu'une guerre civile, où la religion coloroit l'esprit de révolte, étouffât les sentimens de citoyen. Il n'y avoit, pour ainsi dire, plus de François, plus de patrie : mais tout étoit plein, ou de fanatiques acharnés les uns contre les autres, ou de factieux qui sacrifioient la France & la religion à leur fortune. Le parlement déclare les religionnaires proscrits; ordonne aux catholiques de les poursuivre, de les tuer, sans crainte de la justice. On s'imagine être au temps de Sylla & de Marius. Les surprises, les massacres, se renouvellent continuellement; presque chaque ville du

royaume est un théâtre de sang & d'horreurs.

Rien ne mérite plus d'attention que la catastrophe de ceux qui attiroient tant de maux. Le roi de Navarre assiégea & reprit Rouen ; mais il y reçut une blessure nouvelle. Le maréchal de Saint-André périt à la bataille de Dreux, que gagna le duc de Guise sous les ordres du connétable. Une singularité de cette bataille, c'est que les deux généraux, le prince de Condé & Montmorenci, y furent faits prisonniers ; le prince coucha dans le même lit que le duc, son vainqueur.

Celui-ci alloit s'emparer d'Orléans. Il avoit déjà pris d'assaut un des faubourgs, lorsqu'il fut assassiné par Poltrot, gentilhomme calviniste, qui crut servir dieu en commettant un crime pour venger sa secte. Ainsi mourut François de Guise, *le plus grand homme de son siècle, de l'aveu même de ses ennemis.*

(On peut en croire de Thou.) L'ambition du cardinal de Lorraine, plutôt que son propre penchant, l'avoit rendu chef de parti ; le torrent des conjonctures l'entraîna

Siège de
Rouen.

Bataille de
Dreux.

1563.

François,
duc de Guise,
assassiné par
Poltrot.

d'un excès à l'autre, sans obscurcir l'éclat de sa grandeur d'ame & de ses qualités héroïques. Les grands hommes sont les plus à craindre, quand ils s'éloignent du devoir.

Pacification favorable aux calvinistes.

Un édit de pacification calma un peu les orages. Il portoit amnistie pour le passé; il déclaroit que le prince de Condé & ses partisans n'avoient eu en vue que le service du roi: il confirmoit la liberté de conscience, & ordonnoit que dans tous les bailliages on assigneroit une ville où les protestans auroient l'exercice public de leur religion. Ces avantages furent bientôt restreints. La reine amusa Condé par l'espérance des mêmes honneurs, du même pouvoir qu'avoit eus le roi de Navarre. C'étoit le véritable moyen, si l'on eût exécuté les promesses qu'on lui fit, de le détacher d'un parti toujours dangereux.

Le Havre repris aux Anglois.

La rage des factions & du fanatisme étant suspendue, un zèle patriotique parut animer les François pour reprendre le Havre à l'Angleterre. Elisabeth refusa de le

XI. É P O Q U E. 375

restituer jusqu'à ce que Calais eût été rendu. On lui déclara aussi-tôt la guerre : on reprit le Havre; on ne rendit point Calais, & les hostilités finirent par un accommodement. Il s'étoit passé en Angleterre & en Écosse des événemens que je vais réunir en un seul tableau, pour éviter la confusion.



CHAPITRE III.

Marie Stuart, jusqu'à sa prison. — Révolte des Flamands. — Suite des guerres civiles en France.

LES ÉCOTTOIS, un des peuples de l'Europe le plus ignorant alors & le plus agreste, étoient par-là même un des plus susceptibles de fanatisme. La nouvelle doctrine avoit pénétré chez eux sous Jacques V. Marie de Guise, veuve de ce prince, en facilita les progrès par sa modération & par ses ménagemens à l'égard des réformés. Elle se fraya ainsi le chemin à la régence. L'ambition de ses frères, qui avoient en France trop de pouvoir, lui fit prendre des mesures contraires à ses inclinations. Ils méditoient de placer la jeune reine Marie Stuart sur le trône d'Élisabeth. La ruine des protestans paroissoit un moyen nécessaire. On cessa de les tolérer, on les irrita en Écosse. Des seigneurs

Progrès du calvinisme en Écosse.

XI. ÉPOQUE. 377

puissans & indociles étoient à leur tête. Un esprit de liberté ou d'indépendance animoit le zèle religieux, & en tiroit la plus grande force. En 1557, les sectaires firent une ligue contre la *congrégation de Satan*; c'est ainsi qu'ils désignoient l'église romaine, & leur ligue étoit la *congrégation de Jésus*. Ils s'engageoient à une défense mutuelle, pour le maintien & la propagation de la parole divine, *contre les pervers qui voudroient troubler leur sainte ligue; renonçant à toutes les abominations & idolâtries du démon.*

Congrégation rebelle,

Jean Knox, Écossais, fougueux disciple de Calvin, étoit venu de Genève attiser un feu si violent. Dans une émotion populaire, les images furent brisées, les églises pillées, les prêtres attaqués à l'autel, les monastères détruits. M. Robertson, excellent historien, ne laisse aucun doute que les violences du gouvernement, inspirées par les princes de Lorraine, n'aient été la source des révoltes, & que les chefs n'aient eu principalement en vue de se garantir du joug de la France.

Jean Knox, disciple de Calvin.

Élisabeth soutint les Écossais.

Marie Stuart, leur reine, épouse du dauphin (François II), avoit pris, par le conseil des Guises, ses oncles, les armoiries & le titre de reine d'Angleterre. Elle ne reconnoissoit pas la naissance d'Élisabeth pour légitime; ce qui lui donnoit des droits à cette couronne dont elle étoit l'héritière présomptive. Élisabeth devoit donc la regarder comme ennemie; elle étoit donc intéressée à entretenir les troubles d'Écosse. Aussi envoya-t-elle du secours à la congrégation fanatique. Les Anglois assiégèrent Leith, défendue par des troupes françoises. Le ministère de France fut réduit à signer le traité humiliant d'Édinbourg, en 1560, par lequel Marie Stuart & le dauphin devoient renoncer au titre d'Angleterre, & s'obligeoient à ne faire ni paix ni guerre sans l'aveu du parlement, qu'on autorisoit de plus à délibérer sur les affaires de religion.

Traité d'Édinbourg.

Changement de religion.

Le parlement abolit le culte romain, sous des peines très-rigoureuses: car l'esprit d'intolérance étoit commun aux deux partis.

L'épiscopat fut supprimé, comme dans les républiques de Genève & de la Suisse. Knox fit adopter pour l'église ce gouvernement *presbytérien*, où l'on crut retrouver les maximes & les usages des premiers fidèles. Voilà encore un fruit du zèle persécuteur des Guises.

Après la mort de François II, Marie Stuart, ayant perdu son crédit, exposée à l'humeur chagrine de la reine mère, quitta la France avec douleur, pour retourner dans un royaume où tout respiroit la barbarie. Malgré son esprit, ses graces, sa douceur, ses ménagemens, elle essuya bientôt, en qualité de catholique, la haine & les outrages du fanatisme. Knox, qui prenoit toujours le ton de prophète, l'appela publiquement Jézabel; il lui cita à elle-même les exemples de Phinéès, de Samuël, d'Élie, comme des preuves qu'un saint zèle peut inspirer de justes violences. Il donnoit à entendre qu'on pouvoit renverser le trône au gré de la superstition. Quelque temps après, Marie, en démentant par de grandes

Marie Stuart
attaquée par
le fanatisme.

fautes la sagesse de sa conduite passée, se livra, pour ainsi dire, à la haine féroce de ses ennemis. Elle avoit épousé le lord Henri Darnley, son cousin, né en Angleterre du comte de Lenox. Elisabeth, toujours pleine de jalousie sous les dehors d'une feinte réconciliation, ne pouvoit désapprouver sincèrement ce mariage, qui lui épargnoit l'inquiétude de voir sa rivale épouser quelque souverain. Elle affecta de s'y opposer, mais en vain. Darnley, décoré du titre de roi sans le concours du parlement, répondit mal aux bienfaits & à l'amour de Marie. Inconstant, débauché, orgueilleux, en perdant son estime, il lui inspira de la froideur ; & il s'en vengea d'une manière atroce.

Elle épouse
Henri Darn-
ley, & s'en
repent.

Meurtre de
Rizio.

Rizio, musicien piémontois, devenu le secrétaire de la reine, fut soupçonné d'être son amant, quoique d'une figure tres-désagréable. Il étoit d'ailleurs trop digne de haine, par l'insolence avec laquelle il abusoit de sa faveur. Un jour qu'il mangeoit avec cette

malheureuse princesse, des seigneurs le poignardèrent à ses yeux, en 1566. Leur crime, auquel le roi avoit part, étoit d'autant plus affreux, qu'une grossesse avancée exposoit davantage les jours de Marie. Elle accoucha cependant d'un fils nommé Jacques, qui réunira les couronnes d'Écosse & d'Angleterre.

Une inclination fatale l'attache ensuite au comte de Bothwel, généralement décrié pour ses vices. Tout-à-coup elle paroît se réconcilier avec le roi; le roi meurt bientôt assassiné. La voix publique accuse Bothwel : on le décharge de l'accusation par un jugement irrégulier. Il enlève la reine, il l'épouse. Alors Marie est détestée comme sa complice. Les Écossais se révoltent, la mettent en prison, l'obligent de renoncer à la couronne. Elle s'évade promptement & se réfugie en Angleterre. (1568). Nous verrons le traitement qu'elle y reçut d'Élisabeth.

Celle-ci gouvernoit son royaume avec une prudence admirable, donnant ses soins à la marine, au

Meurtre du roi.

La reine épouse Bothwel, & perd la couronne.

Elle se sauve en Angleterre, où Élisabeth la détestoit.

Sage gouvernement de cette princesse.

commerce, à l'agriculture, enfin à tous les objets de l'administration politique; mais elle ne voyoit dans Marie qu'une rivale qui l'effaçoit en beauté, qui lui caufoit de l'inquiétude : elle n'étoit pas assez généreuse pour facrifier l'intérêt à la vertu; elle étoit assez foible, malgré ses grandes qualités, pour se livrer avec excès à une petite jalousie de femme.

Philippe II
veut en vain
soumettre à
l'inquisition
Naples & Mi-
lan.

Revenons aux affaires du continent, où les troubles de religion, que la prudence d'Élisabeth favoit prévenir dans son royaume, ne cessoient de bouleverser d'autres états.

Le despotisme superstitieux de Philippe II devoit exciter par-tout des révoltes. Ce prince, insatiable de sang hérétique, vouloit que l'inquisition fût en Italie & en Flandre ce qu'elle faisoit en Espagne. Les Milanois, les Napolitains, se soulevèrent contre le tribunal, dont il s'efforçoit de leur imposer le joug. L'amour de la liberté, plus naturel aux Flamands, produisit de plus terribles convulsions.

Comme la doctrine protestante étoit fort répandue dans les Pays-bas, Philippe portoit sur-tout là son zèle farouche. L'érection de treize nouveaux évêchés dans ces provinces, faite par Paul IV, tenoit évidemment à tourmenter les consciences, & devenoit un surcroît de charges pour les peuples. Marguerite, duchesse de Parme, sœur du roi, gouvernante du pays, se régloit sur les avis du cardinal de Granvelle, archevêque de Malines, dont l'inflexibilité altière irritoit les cœurs. Les murmures éclatoient; les ordres sévères de la cour d'Espagne aigrissoient le mal. On exigeoit que les décrets du concile de Trente fussent observés; on employoit la violence pour cet effet. Enfin la sédition éclata; d'autant plus dangereuse, qu'elle avoit pour chefs deux hommes illustres par leur mérite, ainsi que par leur naissance, Guillaume de Nassau prince d'Orange & le comte d'Egmond; tous deux habiles à manier ces ressorts de religion, dont la politique des ambitieux tiroit tant de force.

Séditions
dans les Pays-
bas.

1565.

Conférence
de Bayonne,
qui alarme les
protestans.

Alors Catherine de Médicis parcouroit la France , avec son fils Charles IX, sous des prétextes de bien public. La reine d'Espagne, sœur de Charles, les joint à Bayonne , accompagnée du célèbre duc d'Albe , qui , peu de temps après, devint le fléau des Flamands. L'objet du voyage étoit une conférence préparée de loin. Adriani, continuateur de Guichardin, dit qu'elle se tint à la sollicitation du pape, qui souhaitoit que Philippe s'y rendît lui-même. Tout y fut secret & mystérieux. Mais les protestans crurent découvrir le mystère : ils crurent , avec assez de vraisemblance , qu'on avoit projeté leur ruine. Soupçonneux , mécontents , vexés en France comme ailleurs , malgré l'édit de pacification ; il n'en falloit pas davantage pour leur inspirer de nouveaux projets de révolte. Quel étoit le vertige des gouvernemens ! on vouloit exterminer les citoyens pour avoir des catholiques !

Mort de Pie
IV.

La cour de Rome fournit encore aux sectaires de nouveaux sujets de haine.

haine. Pie IV, pape voluptueux, venoit de mourir. Il avoit suivi l'exemple de ses prédécesseurs, par la manie du népotisme; il avoit prodigué les graces aux Borromées, fils de sa sœur, l'un desquels étoit le cardinal Charles Borromée, archevêque de Milan, saint Prélat, dont l'église honore la mémoire. Le nouveau pape (Ghisléri) Pie V, d'une naissance obscure, d'une rigidité inexorable, étoit propre à répandre la terreur plutôt qu'à gouverner avec sagesse. Autrefois dominicain, grand-inquisiteur sous Paul IV, il s'étoit montré le digne ministre du zèle violent de ce pontife. A peine élevé sur le saint-siège, il fit brûler comme hérétiques des hommes distingués, un Carnefecchi, que Côme de Médicis eut la foiblesse de lui livrer, quoiqu'il l'honorât de sa faveur; un Zannetti livré de même par le sénat de Venise; & le savant Paléarius, dont le crime fut d'avoir appelé l'inquisition, *un poignard levé sur les gens de lettres.* Une ordonnance rigoureuse, qu'il publia contre les

Zèle violent de Pie V.

Personnages qu'il fait brûler comme hérétiques.

Ordonnance contre les courtisanes.

courtisanes , auroit infailliblement, comme les gens sages le représentoient , occasionné les plus grands désordres parmi les célibataires qui peuploient Rome , si elle n'eût pas été adoucie. On juge d'abord que ce pape , assez connu par la bulle *In cæna Domini* , publiée en 1568, convenoit peu aux besoins pressans de l'église ; & que le culte romain devenoit chaque jour plus odieux aux protestans.

1567.

Révolte des
Gueux en
Flandre.

Ceux des Pays-bas , qu'on nommoit les *Gueux* , perdirent toute espérance de paix. L'inquisition, les nouveaux évêchés, les loix pour forcer la conscience, les vexations & les supplices , sembloient les provoquer à la révolte. N'obtenant rien par leurs requêtes , ils se livrèrent aux excès du fanatisme. Philippe II délibère dans un grand conseil sur les moyens d'arrêter la sédition. En vain les plus sages proposent les voies de douceur ; il suit son penchant & les conseils sanguinaires du duc d'Albe (Alvarez de Tolède.) Il envoie ce duc avec des troupes , pour venger la cause

On y envoie
le duc d'Al-
be.

de dieu & l'honneur de la couronne. C'étoit envoyer un tyran , ou qui extermineroit les peuples , ou qui les rendroit furieux & indomptables. Le prince d'Orange s'étoit prudemment retiré en Allemagne. Les comtes d'Egmond & de Horn n'avoient pas voulu le fuivre , comptant trop sur leur crédit & leur pouvoir. Ils furent bientôt arrêtés. Les prisons se remplirent ; les gibets , les échafauds , les bûchers , inspirèrent par-tout l'horreur.

En un mot , l'inquisition d'Espagne , consultée par le roi , décida que tous les peuples des Pays-bas , excepté un petit nombre , étoient apostats , hérétiques , criminels de lèse-majesté ; & en particulier les nobles , qui avoient présenté des requêtes , ou publié des plaintes contre la sainte inquisition. Ce jugement servit de règle. Egmond , auquel on étoit sur-tout redevable des victoires de Saint-Quentin & de Gravelines , fut exécuté avec Horn. Leur sang , mêlé à celui d'un nombre infini de victimes , cimentait en quelque sorte les fonde-

Jugement de l'inquisition d'Espagne.

Les comtes d'Egmond & de Horn exécutés.

mens de la fameuse république de Hollande , que nous verrons bientôt se former.

Nouvelles
guerres de re-
ligion en
France.

Bataille de
Saint Denis.

La France éprouva aussi de nouveau les horreurs des guerres de religion. Un corps de six mille Suisses , que la reine mère avoit levé sous un faux prétexte , vraisemblablement pour opprimer les religionnaires , les irrita d'autant plus , qu'ils avoient beaucoup de sujets de plaintes. Ils reprirent les armes. Ils furent battus à Saint-Denis , ou plutôt Condé , très-inférieur en forces , y perdit à peine le champ de bataille. Le connétable de Montmorenci mourut de ses blessures , à l'âge de près de quatre-vingt ans. La paix se fit l'année suivante 1568 , & ne dura que six mois. Catherine de Médicis , infidelle à toutes les conventions , ayant résolu de faire arrêter le prince de Condé & l'amiral de Coligni , les protestans se révoltèrent encore. Le duc d'Anjou , frère du roi , dirigé par le maréchal de Tavannes , gagna sur eux la bataille de Jarnac. Là fut tué de sang froid

1569.

Batailles de
Jarnac & de
Montcontour

le chef du parti , ce Condé , prince digne des plus grands éloges , s'il n'avoit pas été rebelle. Le jeune prince de Béarn (Henri IV ,) fils du roi de Navarre , fut déclaré chef de la ligue , n'ayant que seize ans. Coligni & Dandelot trouvèrent des ressources dans leur génie , leur activité , & dans les protestans d'Allemagne. Le duc d'Anjou remporta une seconde victoire à Montcontour , sans en tirer presque aucun avantage.

Après quatre batailles perdues , les calvinistes paroissent imposer des conditions de paix. Par le traité de Saint-Germain , on leur accorde des villes de sûreté , entre autres la Rochelle ; on les déclare capables de toutes les charges , on ajoute ainsi beaucoup à la liberté de conscience , qui d'abord étoit l'unique objet de leurs vœux. Pour juger de l'aveuglement des cours , & de celui des zélateurs du seizième siècle , il ne faut qu'une simple réflexion. Quel mal auroit produit l'indulgence , lorsque le progrès & le fanatisme des sectes sembloient

1570.

Traité de Saint Germain, où ils obtiennent tout ce qu'ils desirent.

Une sage indulgence eût épargné de grands maux.

l'exiger ? elle auroit amorti le fanatisme ; elle auroit prévenu les guerres , épargné le sang des chrétiens ; & certainement l'église & les couronnes auroient beaucoup moins perdu , puisque les persécutions furent toujours le motif des révoltes. On verra bientôt le massacre de la Saint-Barthélemi rouvrir les plaies & de la religion & de l'état.



CHAPITRE IV.

Guerre fameuse avec les Turcs. —

Pie V. -- La Saint-Barthélemi. --

Fin de Charles IX.

CATHERINE de Médicis, au- Disgrace du
 trefois si favorable aux protestans, chancelier de
 dont elle avoit alors besoin, ne l'Hôpital,
 pensoit plus qu'à les détruire, pour une bul-
 parce qu'elle les craignoit. Aussi le de Ri: V.
 dès l'an 1568, le chancelier de
 l'Hôpital étoit-il disgracié. Ami
 de la paix par amour de la patrie,
 on suspecta sa religion, on ne put
 souffrir ses sages conseils. Pie V
 avoit permis au roi d'aliéner des
 biens ecclésiastiques, pour cinquante
 mille écus de rente, à condition
 d'employer cette somme à extermi-
 ner les hérétiques, ou à les forcer
 de se soumettre. L'Hôpital fit sen-
 tir l'inhumanité de cette bulle; &
 selon de Thou, ce fut l'occasion
 de sa disgrâce: sinistre augure pour
 le royaume!

Bulle *In cæ-
na Domini.*

La bulle *In cæna Domini* paroît-
foit alors. Elle excommunioit tout
prince qui exigeroit des gens
d'église quelque contribution que
ce pût être ; elle excommunioit
quiconque croiroit le pape soumis
au concile général , quiconque
appelleroit au concile de ses dé-
crets ; elle anéantissoit les droits
de la puissance civile ; elle réser-
voit au pontife romain l'absolution
des anathêmes sans nombre dont
elle étoit pleine. On eût dit que
Pie V , en foulant aux pieds les
nations , vouloit déterminer les
catholiques à secouer , comme les
sectaires , le joug de Rome. Phi-
lippe II , le plus superstitieux des
princes , s'éleva contre la bulle , &
défendit, sous de rigoureuses peines,
de l'exécuter. Les papes l'ont pu-
bliée de nouveau tous les ans jus-
qu'au pontificat actuel ; mais ils
se sont blessés eux-mêmes avec
cette arme dangereuse.

Guerre avec
les Turcs.

Aux dissensions civiles & reli-
gieuses , dont l'Europe étoit déchirée , se joignoit depuis long-temps
la guerre du Turc ; & les chrétiens

aimoient mieux s'entredétruire pour quelques points de leur croyance, que d'unir leurs forces contre l'ennemi de la chrétienté. Les Espagnols venoient de prendre quelques places dans le royaume d'Alger, lorsque Soliman envoya une flotte de trois cents voiles assiéger l'isle de Malte en 1565. Ce fameux siège lui coûta environ quarante mille hommes. Le grand-maître de la Valette, françois, à l'exemple d'Aubuffon & de Lisle-Adam, qui s'étoient immortalisés à Rhodes, eut la gloire de chasser les musulmans. Mais ils prirent Scio l'année suivante; ils firent des incursions sur les côtes d'Italie. Soliman emporta d'affaut la ville de Zigeth en Hongrie.

Siège de Malte.

Il mourut trois jours avant la prise de la citadelle, âgé de soixante & seize ans: héros plus vertueux, plus éclairé même que la plupart des grands potentats de son siècle. Il s'étoit instruit à l'école de l'histoire; il étudioit sur-tout les commentaires de César, qu'il avoit fait traduire en sa langue. Il

Mort de Soliman.

régnait sur des contrées immenses, depuis Alger jusqu'à l'Euphrate. La Hongrie conquise entièrement lui ouvrait les portes de l'Allemagne.

Les Turcs
prennent l'île
de Chypre.

Son fils Sélim II enleva aux Vénitiens l'île de Chypre en 1571. Le sénateur Bragadino, gouverneur de Famagouste, fut écorché vif par les Turcs, furieux de la perte horrible qu'ils avoient faite au siège de cette place : elle montoit, dit-on, jusques à quatre-vingt mille hommes.

1571.
Ligue de
Pie V contre
eux.

Pie V, qui excitoit des soulèvements en Angleterre, qui excommunioit Élisabeth, & la déclaroit privée de sa couronne ; qui par sa bulle *In cœna Domini* sembloit déclarer la guerre à tous les princes chrétiens ; occupé cependant de projets louables, s'étoit ligué avec le roi d'Espagne & avec les Vénitiens, pour sauver une île si importante. Marc-Antoine Colonne commandoit les galères du pape ; le prince Doria, celles de Philippe. La flotte se mit en mer ; mais les généraux ne s'accordant point, n'a-

gissant qu'avec lenteur , elle n'eut aucun succès. Pie ranima bientôt la ligue *sacrée*. Un armement formidable de deux cents galères & de plusieurs autres bâtimens , se fit presque tout-à-coup. Le célèbre Don Juan d'Autriche , bâtard de Charles-quin , fut nommé généralissime : Colonne & le Vénitien Vénéro avoient chacun leur commandement.

Environ deux cents cinquante galères turques gardoient les côtes de la Morée. On les attaque près du golfe de Lépante. On remporte une victoire complète. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante galères ; cependant les vainqueurs ne gagnèrent ici que de la gloire. Philippe , avec toute sa dissimulation , laissa entrevoir la jalousie qu'il avoit du mérite de son frère. *Don Juan a été heureux , dit-il ; mais il a beaucoup hasardé.* Le pape , beaucoup plus sensible au succès d'une journée si glorieuse , s'écria : *Il fut un homme envoyé de dieu ; & cet homme s'appeloit Jean.* Deux ans après Don Juan se rendit maî-

Bataille de
Lépante gagnée par Don
Juan d'Autriche.

tre de Tunis ; conquête dont l'Espagne ne jouit qu'une seule année.

1571.
 Alliance que le pape propose aux Arabes & aux Persans.

On raconte que la mort de Pie V, fut célébrée à Constantinople par trois jours de réjouissances, tant ce pontife s'étoit rendu redoutable aux Turcs. Il sollicita contre eux l'alliance des Persans & des Arabes. Il écrivit à ces peuples, que la différence de religion ne devoit point les empêcher de s'unir avec les chrétiens ; que les hommes, qu'un intérêt commun rapprochoit, ne devoient être regardés comme séparés, ni par la diversité de sentimens, ni par la distance des lieux. Maxime très-remarquable dans la bouche du plus terrible ennemi des hérétiques. L'intérêt commun de la société, de l'humanité & du christianisme, ne pouvoit donc pas réunir entre eux les chrétiens, divisés sur quelques points de dogme ou de culte : tandis qu'un intérêt politique pouvoit les lier avec des peuples ennemis de la foi chrétienne ? Ces contradictions bizarres, si fréquentes dans l'histoire, si propres à découvrir l'influence

Contradiction remarquable.

de la passion & du préjugé , me paroissent une source de lumières pour quiconque veut connoître les ressorts du cœur humain.

En vertu de la puissance que dieu lui avoit donnée , & parce qu'en *qualité de pasteur* , il lui appartenoit d'examiner qui méritoit des honneurs extraordinaires , par le zèle pour le saint siège , Pie V créa Côme de Médicis grand-duc de Toscane , & décida ainsi le différend de ce prince , avec le duc de Ferrare au sujet de la préséance. (1569.) Malgré la réclamation de l'empereur Maximilien , Côme , avec ce titre nouveau , alla se faire couronner à Rome , & prêter serment entre les mains du pontife.

Pie V fait un grand duc de Toscane.

Le cardinal Commendon , habile négociateur , s'efforça de justifier la démarche de Pie V , en citant pour preuves tant de couronnes que les papes avoient données. Il osa même dire que c'étoit le pape qui avoit transféré l'empire d'orient en occident , qui avoit établi les électeurs ; que le pape Zacharie avoit dégradé Chilpéric , & fait Pepin

Fausse raison pour autoriser cette démarche.

roi de France. L'affaire fut accommodée avec de l'argent en 1574, sous le pontificat de Grégoire XIII (Buoncompagno) successeur de Pie.

On continue de forcer les consciences.

S'il est étrange que la cour de Rome, attaquée de toutes parts, soutint audacieusement ses vieilles prétentions ; il l'est encore plus, qu'après tant d'expériences funestes, on s'obstinât à forcer les consciences, & à combattre l'hérésie par les supplices. D'un côté, le duc d'Albe réduisoit les Flamands au désespoir ; bâtissoit la citadelle d'Anvers pour les opprimer ; & s'érigeoit à lui-même un fastueux monument de bronze, où foulant aux pieds les religionnaires, il se vantoit d'avoir assuré le triomphe de la religion & affermi la paix des provinces. D'autre part, la Saint-Barthélemi s'exécuta en France, & fut le comble des horreurs.

Mariage du roi de Navarre avec la sœur de Charles IX.

On caressoit les protestans, afin de les étouffer. On avoit offert Marguerite, sœur de Charles IX, au jeune Henri roi de Navarre. Ce mariage l'avoit fait venir à Paris ;

avec le prince de Condé, son cousin ; & y avoit attiré sur leurs pas les principaux chefs du parti. L'amiral de Coligni s'étoit lui-même laissé éblouir, par l'espérance d'une guerre contre Philippe II, au sujet de la révolte des Pays-bas. Il desiroit ardemment de venger les calvinistes des persécutions de ce monarque. Une illusion flatteuse avoit endormi sa prudence. Enfin toutes les haines sembloient étouffées au milieu des fêtes & des plaisirs. Mais la reine Catherine & Charles son fils étoient capables de toutes les noirceurs de la tyrannie.

Une lettre rapportée par de Thou, que reçut l'amiral à Paris & dont il fut indigné, fera connoître les soupçons & les craintes de quelques protestans moins crédules. Elle portoit en substance : « Souvenez-
 » vous d'une maxime reçue parmi
 » les papistes, comme un point de
 » religion, *qu'on ne doit pas gar-*
 » *der la foi aux hérétiques.* Sou-
 » venez-vous que les protestans sont
 » hérétiques à leurs yeux ; qu'on
 » les haïra éternellement, que la

Lettre à l'a-
 miral de Co-
 ligni.
 Soupçons des
 protestans.

» reine veut les exterminer. Sou-
 » venez-vous qu'une femme étran-
 » gère, italienne, d'une famille de
 » papes, naturellement fourbe,
 » doit se porter aux derniers excès
 » contre ses ennemis. Voyez quelle
 » éducation le roi a reçue. Jurer,
 » se parjurer, corrompre les filles
 » & les femmes, déguiser sa foi,
 » sa religion, ses desseins, composer
 » son visage : voilà ce qu'on lui
 » a d'abord appris à regarder
 » comme un jeu. Et pour l'accou-
 » tumer au sang de ses peuples,
 » on lui a fait un plaisir dès son
 » enfance de voir égorger & mettre
 » en pièces des animaux. Fidèle
 » disciple de Machiavel, persuadé
 » que les protestans ont résolu de
 » lui ôter la couronne & la vie,
 » il ne souffrira jamais que des
 » hommes qui ont pris les armes
 » contre lui, justement ou injuste-
 » ment, jouissent de la paix qu'il
 » leur a donnée, &c. » Ces dé-
 » fiances étoient-elles frivoles ? on va
 » en juger par le fait.

1572.
Massacre

Le mariage du roi de Navarre
est célébré le 17 août 1572. Coligni

XI. ÉPOQUE. 401

est blessé d'un coup d'arquebuse le 22, en se retirant chez lui. Charles IX le visite, lui promet de punir cet assassinat, en témoigne la plus vive douleur. Cependant, la nuit du 23 au 24, commence par ordre de la cour un massacre affreux des protestans. Le duc de Guise (Henri le *Balafré*, fils de François) se rend lui-même à la porte de l'amiral; il fait égorger ce grand homme. Les rues, les maisons, ruissellent de sang. La rage des assassins ne distingue ni âge ni sexe, confond même les catholiques & les huguenots. Le roi a la barbarie de tirer sur ses malheureux sujets; & contemple ensuite avec joie le cadavre de Coligni, outragé par la populace. On commande la même boucherie dans les provinces. En un mot, les historiens comptent au moins soixante mille, quelques-uns cent mille victimes de cette infernale exécution. Il y eut néanmoins des commandans de provinces, assez courageux pour refuser d'être les bourreaux des citoyens: leur désobéissance fait aujourd'hui leur éloge.

de la Saint-Barthélemi.

Cette barba-
rie autorisée
& célébrée.

Pour que rien ne manquât à une pareille atrocité, il restoit à y mettre en quelque manière le sceau des lois & de la religion. Le roi déclare que tout s'est fait par ses ordres, prétextant un complot chimérique des sectaires contre la famille royale. Le parlement ordonne une procession annuelle, pour célébrer la délivrance du royaume. On frappe une médaille, avec cette légende : LA PIÉTÉ ARMA LA JUSTICE; légende que la justice & la piété devoient proscrire comme injurieuse. A Rome, en Espagne, la Saint-Barthélemi fut un sujet de réjouissances publiques. Du moins falloit-il suspendre les fêtes, jusqu'à ce qu'on pût juger des suites de l'événement.

1573.

Les calvinistes deviennent plus redoutables.

Ce que la prudence auroit dû prévoir arriva. Le calvinisme, au lieu d'être anéanti par le massacre, devint plus redoutable par le désespoir & la vengeance. Une quatrième guerre civile s'alluma. La Rochelle se défendit avec fureur contre le duc d'Anjou, qui perdit presque toute son armée à ce siège.

XI. ÉPOQUE. 403

La ville de Sancerre en soutint un plus de sept mois, & les habitans se montrèrent autant de héros du fanatisme. Il fallut leur accorder la liberté de conscience. Les Rochelois, non-seulement obtinrent une capitulation avantageuse, mais y firent comprendre les villes de Nîmes & de Montauban. Charles IX, toujours malade depuis la Saint-Barthélemi, mourut au milieu des troubles, en 1574, sans enfans mâles, à l'âge de vingt-quatre ans. Son précepteur Amiot, le traducteur de Plutarque, lui avoit donné le goût des lettres, qui inspire naturellement l'humanité; mais sa mère, ses courtisans, & sur-tout le maréchal de Retz, florentin, l'avoient imbu de maximes détestables, plus propres à lui inspirer tous les crimes de la tyrannie. Muret, célèbre orateur, plus *cicéronien* par les mots & les périodes que par les sentimens & les pensées, prononça l'oraison funèbre de Charles IX en présence de Grégoire XIII. On diroit, en lisant ce discours, que la France avoit perdu le meil-

Mort de
Charles IX.

leur des rois, & la religion une colonne de l'église.

La jeune reine, Isabelle d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, méritoit bien plus d'être regrettée. Quoique pieuse catholique, & prévenue sans doute contre les protestans, elle avoit détesté le massacre comme le fruit d'abominables conseils; elle avoit craint que Dieu ne le pardonnât jamais à son époux. La mémoire de ce prince lui fut toujours chère. Elle quitta la France, retourna dans sa patrie, refusa d'épouser un autre roi, & finit ses jours dans la pratique des vertus les plus généreuses.



CHAPITRE V.

Commencemens du règne de Henri III.

— Continuation des troubles dans les Pays-bas.

LE duc d'Anjou, qu'on avoit élu roi de Pologne, & qui régnoit dans cette république orageuse, succède au trône de France, sous le nom de Henri III : c'est le troisième fils de Catherine que nous y voyons monter ; & ce ne sera pas le moins malheureux. Craignant que les Polonois ne l'arrêtent, il s'évade comme un prisonnier. L'empereur & les Vénitiens lui conseillent inutilement, à son passage, de traiter avec douceur les calvinistes, pour rétablir le calme dans son royaume. Il étoit un des auteurs du massacre ; il joignoit aux mœurs les plus dépravées les dehors de la plus vile superstition ; ses mignons étoient ses oracles : il suit leurs conseils ; il se gouverne par leurs

1574.

Henri III
perd bientôt
sa réputation.

caprices ; il s'annonce en roi sanguinaire ; il se rend odieux & méprisable à ses sujets ; en un mot, il perd , dès le commencement de son règne , la réputation brillante dont il étoit redevable aux talens de quelques généraux.

Faction des
politiques.

Un frère lui restoit encore , le duc d'Alençon, depuis duc d'Anjou. Ce prince léger & turbulent s'étoit mis à la tête d'une cabale , appelée des *politiques* , qui avoit pour but l'abaissement des princes lorrains , tout puissans auprès de la reine

Le roi de
Navarre uni
au duc d'A-
lençon.

mère. Le roi de Navarre , que Charles IX avoit contraint d'abjurer le calvinisme après la Saint-Barthélemi , s'étoit engagé dans la même faction. Charles les avoit fait arrêter tous deux. Henri les délivra , & ne fut point les gagner. Son frère conspira même contre sa vie , se sauva ensuite de la cour , fut suivi du roi de Navarre , qui se déclara aussi-tôt bon protestant. Le prince de Condé , fugitif en Allemagne , lui avoit donné l'exemple du retour à l'hérésie. Tant il est vrai , que si la force peut faire

dissimuler, elle ne change point, ou plutôt elle enracine les opinions religieuses.

Ainsi les protestans se trouvent fortifiés par les *politiques*; le frère du roi est le chef de la révolte; les princes du sang sont les ennemis du monarque. Ainsi un mauvais gouvernement fomenté les discordes, les guerres civiles. Le principal auteur des troubles, le cardinal de Lorraine, mourut alors dans un âge peu avancé. Il est facile de juger si l'ambition ou le vrai zèle étoit l'ame de sa conduite. Ce grand zélateur, négociant avec les protestans d'Allemagne en 1562, leur faisoit espérer, comme le duc de Guise son frère, qu'on pourroit établir en France la confession d'Augsbourg. Ce réformateur qui, au concile de Trente, avoit insisté fortement contre la pluralité des bénéfices, possédoit neuf archevêchés ou évêchés, & neuf abbayes. Un prélat de cour, ambitieux & cruel, n'étoit propre qu'à irriter le fanatisme. La faction catholique (car on ne voit guère ici que fac-

Mort du cardinal de Lorraine.

Fausseté de son zèle.

tions) auroit perdu beaucoup à sa mort, si le nouveau duc de Guise n'avoit eu toutes les qualités éminentes d'un chef de parti.

1576.

Cinquième
édit de paci-
fication, le
plus favorable
aux calvinis-
tes.

Dans la situation critique des affaires, une armée allemande étant venue au secours des confédérés, on sentit la nécessité de faire la paix. Les calvinistes obtiennent des conditions beaucoup plus avantageuses que les précédentes : l'exercice public de leur religion, excepté à deux lieues de la cour; des chambres mi-parties dans les huit parlemens du royaume. Les enfans des prêtres & des moines mariés sont reconnus légitimes. La mémoire de Coligni est lavée de toute flétrissure. On déclare fidèles sujets les chefs de la confédération. On ajoute à l'apanage du duc d'Alençon l'Anjou, le Maine, la Touraine & le Berri. On achète même le départ des Allemands. La France éprouvoit comme l'Allemagne, que les guerres de religion ne servoient qu'à étendre les vues, les progrès & le pouvoir des religionnaires.

Voilà

Voilà le cinquième édit de pacification en leur faveur.

C'est à Philippe II que l'on doit attribuer en grande partie ces désastres, & ceux qui nous restent à déplorer. Non content de fournir à ses sujets des motifs de révolte, par le despotisme qu'il affectoit sur les consciences, il animoit la cour de France aux mêmes rigueurs, il excitoit de tous côtés les mêmes orages, afin de profiter des malheurs de ses voisins. Triste dédommagement de ceux qu'il causoit à ses états !

Les Maurisques d'Espagne (on appelloit ainsi les Maures convertis en apparence par la crainte,) étoient tourmentés au sujet de leurs pratiques, de leur habillement, de leur langue même. Un théologien sanguinaire avoit prononcé leur sentence en deux mots : *d'ennemis, toujours le moins*. Ils se révoltèrent en 1568 ; ils appelèrent à leur secours les Algériens & les Turcs ; ils soutinrent une furieuse guerre civile ; ils auroient peut-être embrasé tout le royaume, si leur culte avoit été de nature à séduire les Espagnols ; enfin

Philippe II
principale
cause de tous
les maux.

Les Mauris-
ques persé-
cutés & rebel-
les.

ils ne se soumirent que sur la foi d'une amnistie. Les troubles des Pays-bas, loin du monarque, dans une contrée féconde en hommes libres, ne pouvoient finir que par une révolution.

Le duc d'Albe continue ses cruautés.

Révolte en-rière des Hollandois.

Plus le duc d'Albe, avec son tribunal *de sang*, commettoit de cruautés ; plus il opprimoit ce peuple libre par des impositions inouïes ; plus il coloroit ces violences d'un prétexte de religion : plus aussi les sectaires s'enflammoient de haine contre l'église & contre la monarchie. Le prince d'Orange se montra en 1570 à la tête d'une petite armée. Les états de Hollande & de Zélande l'établirent stathouder, & abjurèrent la foi Romaine deux ans après. L'amour de la liberté changeoit en héros des hommes peu accoutumés aux armes. Ils soutinrent dans Harlem un siège fameux ; ils ne se rendirent qu'à des conditions honorables qui furent cruellement violées ; les barbares, les massacres souillèrent la victoire des Espagnols : nouveau motif de haine pour les vaincus. Enfin le duc d'Albe fut rappelé en 1573. Dix-

XI. É P O Q U E. 411

huit mille personnes, livrées au bourreau en cinq ans, pour cause d'hérésie, crièrent vengeance contre ce persécuteur ; & il s'en glorifioit.

Réquesens, qui lui succéda, fit abattre la statue où il insultoit à l'humanité. Le nouveau gouverneur publia en vain une offre d'abolition ; car Philippe commençoit à craindre que les remèdes violens n'augmentassent toujours le mal. On aimoit mieux se battre, que de compter sur la clémence d'un roi perfide. Avec des vertus & de grands talens, Réquesens étoit capable de rétablir les affaires. Mais il mourut en 1576. Leyde assiégée par ses troupes avoit échappé au péril, en perçant les digues & submergeant la contrée. Un corps de Zélandois secourut la place qui étoit réduite à l'extrémité. Ces intrépides soldats portoient un demi-croissant sur leurs bonnets avec cette inscription : *plutôt turcs que papistes.*

Le bâtard de Charles-quin, ce Don Juan d'Autriche, que la victoire de Lépante & la prise de Tunis rendoient si célèbre, fut le successeur

Gouvernement de Réquesens.

Don Juan d'Autriche lui succède.

de Réquesens. Il partit avec pouvoir de tout accorder aux rebelles, excepté la liberté de conscience. *Jamais je ne la leur donnerai*, dit Philippe, *quand je devrois exposer ma couronne*. Il falloit donc perdre des provinces, & y laisser l'hérésie triomphante, plutôt que de les garder, & d'y convertir les hérétiques, si on pouvoit, ou d'en faire de bons citoyens ! La superstition raisonne d'une manière inconcevable. Toute la douceur que Don Juan employa d'abord fut inutile, soit parce que l'enthousiasme & la vengeance s'étoient emparés des esprits, soit parce que l'ambition du prince d'Orange cherchoit à s'élever dans les troubles. La guerre va recommencer, & Philippe II, avec toutes ses forces, rencontrera une résistance invincible.

Les Flamands
se réfugient
en Angleter-
re.

Déjà une multitude de Flamands, qui fuyoient la persécution, avoient porté leurs manufactures en Angleterre. Elisabeth profitoit des fautes de Philippe. Les mouvemens excités contre elle en faveur de Marie Stuart, ne lui permirent pas de se déclarer

ouvertement pour les Hollandois.
Elle attendit des circonstances favo-
rables, que nous la verrons bientôt
saisir.



C H A P I T R E VI.

Naissance de la Ligue. — Philippe II s'empare du Portugal, & perd les Provinces-unies.

Débauches & hypocrisie de Henri III. LE dernier édit de pacification, accordé aux calvinistes de France, leur étoit trop avantageux, pour ne pas irriter violemment les catholiques; & Henri III se conduisoit trop mal, pour n'être pas en butte à la haine des uns & des autres. Son mariage avec Louise de Lorraine-Vaudemont, princesse de peu d'esprit & superstitieusement dévote, n'avoit peut-être que fortifié ses mauvais penchans. L'hypocrisie même dont il couvroit d'infâmes débauches, devoit lui attirer le mépris de ceux dont il affectoit de suivre les dévotions. Des confrères de pénitens, bleus, blancs, noirs, inventées en Italie, où l'ancien esprit des Flagellans sembloit revivre, se donnèrent en spectacle, non seulement dans les provinces,

mais au centre de la cour. Le monarque prenoit leurs livrées, assistoit à leurs processions, couvert d'un sac de toile, tenant un gros chapelet, portant une discipline à sa ceinture de corde. Il s'imaginait en imposer par-là aux catholiques : il ne voyoit pas qu'outre la turpitude connue de ses mœurs, le triomphe des protestans étoit à leurs yeux une espèce de crime ineffaçable.

Tout-à-coup se forme la *sainte ligue*, projetée depuis long-temps par le cardinal de Lorraine, & qui porte l'empreinte de son génie arrogant & séditieux. Selon la formule d'association faite en Picardie, on s'engage à une défense mutuelle, *soit par la voie de justice, ou des armes, sans aucune acception de personne*; on déclare quiconque refusera de s'associer, *ennemi de Dieu, déserteur de la religion, rebelle au roi, traître à la patrie, abandonné à toutes les injures & oppressions possibles*. C'est pour la défense de la catholicité, du roi, de l'état, que s'unissent les Ligueurs; ne rougissant point de couvrir des

1576.

 Naissance de la ligue.

dehors même du patriotisme l'esprit de révolte le plus décidé !

Les confédérations des protestans, moins étrangères.

Dans plusieurs pays, les protestans avoient donné l'exemple de confédérations semblables. Ils méritent d'autant plus de reproches, qu'ils avoient attaqué la religion établie. Cependant, il faut l'avouer en les condamnant, leur doctrine étoit répandue, quand ils firent ces démarches séditieuses. On vouloit les forcer de croire ; on attaquoit également leur foi, leur liberté & leurs personnes. Ici les catholiques n'ont à se plaindre que des progrès d'une secte, qu'ils ont malheureusement enhardie par leurs violences ; ils conjurent sa ruine ; ils entreprennent de lui arracher le bénéfice de plusieurs édits de paix ; ils se révoltent contre le souverain, & se font un devoir de cette révolte. Nous déplorons la nécessité de peindre l'acharnement du faux zèle ; mais c'est l'unique ou le meilleur moyen d'en guérir les hommes.

États de Blois.

Henri, duc de Guise, l'ame du parti, en alloit être le chef. Le roi le craignit d'autant plus, que dans

les états généraux tenus à Blois, on hasarda des propositions qui ten-
doient à l'abaissement de l'autorité
royale. Il crut se garantir du danger,
en se déclarant lui-même chef de la
Ligue; démarche absurde, par la-
quelle il encouragea & fortifia un
parti dont il avoit tout à craindre.
Dès-lors la liberté de conscience de-
voit être supprimée. Les états déci-
dèrent qu'on ne souffriroit dans le
royaume que la religion catholique.
On retrancha même cette clause, qui
avoit passé d'abord avec beaucoup
de raison: *autant que la tranquillité
publique n'en souffrira point, & qu'il
ne sera pas nécessaire, pour cet effet,
d'en venir aux armes.* Les prélats sol-
licitoient l'acceptation du concile de
Trente: ils l'auroient obtenue, si les
députés de quelques provinces ne
s'y étoient opposés.

Le roi se
déclare chef
de la ligue.

Ces états & la conduite du roi
firent éclore de nouvelles semences
de guerre. Il fallut un nouvel édit
de pacification, par lequel on rendit
aux protestans la tolérance, mais
non l'exercice public de leur culte.
Que devoient produire tant de va-

1577.

Encore un
édit de paci-
fication.

riations & d'inconféquences ? le mépris des lois, l'inquiétude & l'animosité des partis, un long enchaînement de guerres civiles. L'édit portoit, & cela est fort remarquable :
 » en attendant que, par le moyen d'un
 » bon, libre & légitime concile, il
 » plût à Dieu de réunir tous les sujets
 » à l'église catholique. » Le concile de Trente avoit produit si peu de bien à cet égard, qu'on croyoit apparemment en devoir proposer un autre. Mais il falloit des miracles pour changer les opinions, & pour concilier des esprits que l'animosité attachoit à leurs sentimens, non moins que les motifs religieux.

La conduite
 du roi annon-
 ce de nou-
 veaux trou-
 bles.

Un prince sage & éclairé, en mêlant la fermeté à la douceur, la modération à la justice, auroit du moins prévenu les troubles. Henri III n'étoit occupé que de ses plaisirs ; il prodiguoit à ses mignons les finances de l'état ; il s'endormoit au milieu des factions : il en fut bientôt la victime. Ce qu'il fit de mieux pendant la paix, fut l'établissement de l'ordre du Saint-Esprit, où les catholiques seuls pouvoient entrer. Mais quelque

ambitieux que soient les hommes de tout ce qui distingue à la cour, les seigneurs calvinistes avoient alors une ambition plus séduisante, celle de gouverner un parti, & de se faire respecter du parti contraire.

C'étoit aussi dans les Pays-bas le mobile du prince d'Orange. Il avoit ménagé en 1576 la *pacification de Gand*, qui unissoit toutes les provinces, excepté celle de Luxembourg, sans distinction de culte. Après l'arrivée de Don Juan d'Autriche, il avoit encore suscité une confédération à Bruxelles. Les états se donnèrent pour gouverneur l'archiduc Mathias, frère de l'empereur Rodolphe II. Le prince d'Orange comptoit gouverner lui-même sous le nom de l'archiduc. Voyant ses espérances trompées, il lui opposa le duc d'Anjou, (auparavant duc d'Alençon,) que les Flamands mirent à leur tête. Catholiques & protestans haïssoient alors le joug Espagnol. Si la jalousie & la discorde ne s'étoient pas glissées parmi eux, toutes ces provinces l'auroient secoué. Mais la dissention devint un obstacle à cette liberté

1578.

Quatre princes déchirent les Pays-bas.

civile, pour laquelle on montrait alors tant d'ardeur. Philippe II, jaloux de son frère, se défiant de ses desseins, ne lui donnoit pas les secours qu'exigeoient des circonstances si critiques. Don Juan défit néanmoins les confédérés à Gemblours, & leur enleva plusieurs places. Il mourut au milieu de ses trophées, laissant le commandement à son neveu, Alexandre Farnèse, prince de Parme, digne successeur d'un héros.

Sébastien,
roi de Portu-
gal, tué dans
une expédi-
tion d'Afri-

Tandis que Philippe étoit menacé de perdre bientôt la Hollande, son ambition faisoit une couronne qui ne devoit pas lui appartenir. Le Portugal étoit plus florissant que jamais. Jean III avoit suivi les traces du grand Emmanuel son père, & rendu son peuple heureux par un sage gouvernement, tandis que ses vice-rois l'enrichissoient des trésors de l'Inde & de la Chine. On peut lui reprocher l'établissement de l'inquisition; mais il ne prévint pas sans doute qu'elle deviendroit un fléau terrible pour son royaume. Il mourut en 1557. Sébastien, son fils & son successeur, enivré de cet

enthousiasme de chevalerie, dont les exemples devenoient plus rares de jour en jour; emporté par la fougue imprudente de la jeunesse, voulut absolument se signaler en Afrique contre les Maures. Il accepta les propositions de Muley-Mahamet, que Muley Moluc, son oncle, avoit chassé des royaumes de Fez & de Maroc. Il se livra tout entier, contre l'avis des sages politiques, à une expédition que Philippe II avoit prudemment refusée. Il débarqua en Afrique, avec une armée d'environ quinze mille hommes. Les ennemis, infiniment plus nombreux, lui présentèrent la bataille; il affronta le péril; il combattit & fut tué; presque tous les chrétiens périrent ou demeurèrent prisonniers. Les deux rois Maures perdirent la vie, comme le roi de Portugal, en 1577.

Sébastien n'avoit point d'enfans. Le cardinal Henri, son grand-oncle, prêtre, archevêque, lui succéda & demanda au pape une dispense pour se marier, comme la nation le desiroit. Philippe, qui aspirait à cette

 1579.

Le cardinal
Henri lui suc-
cède.

couronne, fit si bien que la dispense ne vint point. Grégoire XIII gagna du temps, selon la politique romaine : c'étoit tout gagner.

Après la mort de Henri, Philippe II s'empare de cette couronne.

Le roi-prêtre meurt l'année suivante. Plusieurs prétendans disputent sa succession : Philippe, neveu du côté maternel ; le duc de Bragance, issu de la maison royale, & mari de la petite-fille du roi Emmanuel ; Don Antoine, prieur de Crato, bâtard d'un infant ; le duc de Savoie, le duc de Parme, Catherine de Médicis ; & même le pape, qui renouvelle l'ancienne chimère de fuzeraineté sur cette couronne, & qui de plus se dit en droit de recueillir les dépouilles d'un cardinal. Les droits du duc ou plutôt de la duchesse de Bragance étoient préférables à tous les autres, d'autant plus que les lois de Portugal excluient de la couronne les étrangers. Mais le roi d'Espagne avoit pris ses précautions ; une armée pouvoit lui tenir lieu de titre. On le reçut à Lisbonne. Le prieur de Crato, avec des troupes & une flotte françoise, que la reine mère

XI. ÉPOQUE. 423

lui accorda, fit de vains efforts contre un prince trop puissant. Les îles Açores ou Tercères, devenues le théâtre de la guerre, furent soumises par le marquis de Santa-Cruz. Don Antoine se réfugia en France.

Philippe avoit mis sa tête à prix. Celle du prince d'Orange fut mise à prix quelque temps après. Celle de l'amiral de Coligni l'avoit été en France. Que les guerres civiles renouvelassent les proscriptions romaines, il ne faut pas s'en étonner. Mais qu'une religion de paix & de charité fût le premier prétexte de ces barbaries; c'est ce qui révolte tout homme sensible, & ce qui devoit inspirer à jamais la plus grande horreur pour le fanatisme, instrument affreux des passions les plus contraires à l'humanité.

Têtes illustres mises à prix.

Contre un despote, maître des trésors du nouveau monde, maître d'une grande partie de l'Europe, implacable dans ses haines, persécuteur obstiné des consciences, les confédérés des Pays-bas avoient besoin de puissans secours. Épuisés

Union d'Utrecht, qui ne pouvoit se soutenir par elle-même.

par la guerre, ils sembloient devoir succomber tôt ou tard. Le nouveau gouverneur, Alexandre Farnèse, joignoit toutes les qualités d'un général à celles d'un politique. A la vérité, le prince d'Orange, dès l'an 1579, avoit formé la fameuse union d'Utrecht, entre les états de Hollande, Zélande, Utrecht, Zutphen & Gueldres, Overysfel, Friesland, Groningue : union qui fut bientôt reçue à Gand, à Anvers, à Bruges, à Bruxelles, en un mot dans la plupart des provinces. Mais on reconnoissoit encore pour souverain le roi d'Espagne; & l'on ne se disoit uni que pour s'opposer aux injustices du gouvernement. Le prince d'Orange, sentant la nécessité de recourir à une puissance étrangère, inspira aux confédérés de se donner au duc d'Anjou, héritier présomptif du roi de France.

1581.

Les états-généraux déclarèrent Philippe II, déchu de la souveraineté.

Enfin les états-généraux, assemblés à la Haie, déclarèrent solennellement Philippe II déchu de la principauté, pour avoir violé, contre son serment, les privilèges des peu-

ples. L'aête portoit en substance :
 » Que les peuples ne sont pas nés
 » pour les princes, mais que dieu
 » a établi les princes pour les peu-
 » ples; qu'il ne peut y avoir de
 » prince sans peuple, mais que le
 » peuple peut subsister sans le prin-
 » ce; que le devoir du prince est
 » d'aimer ses sujets, comme un
 » père aime ses enfans, & de les
 » gouverner avec une parfaite équi-
 » té; que s'il en use autrement, ce
 » n'est plus un prince, mais un ty-
 » ran, & que le peuple ne lui doit
 » plus obéissance; que depuis un
 » temps infini, ils se plaignoient de
 » la cruauté de leurs gouverneurs;
 » que leurs plaintes & leurs requê-
 » tes avoient été portées jusqu'au
 » roi; que loin d'en rien obtenir,
 » ils n'avoient pu le détourner du
 » dessein de leur imposer un joug
 » insupportable, sous prétexte de
 » protéger la religion catholique,
 » qu'ils n'attaquoient pas; que les
 » lois divines & humaines, tant de
 » fois violées à leur égard, les re-
 » mettent dans leur liberté natu-
 » relle, & leur donnent le droit

» d'élire un nouveau prince, pour
 » les gouverner suivant leurs privi-
 » léges, libertés & franchises, &c. »
 (*Voyez de Thou, l. 74.*)

Philippe, se
 fondant sur
 une dispense
 du pape, ren-
 doit caduc le
 serment de
 ses sujets.

Une chose aussi remarquable peut être que cet acte des Provinces-unies, c'est que le roi d'Espagne, dans son édit de proscription contre le prince d'Orange, reconnoît n'avoir pas été fidèle au serment qu'il avoit fait en prenant possession des pays-bas; & se fonde sur une dispense du pape. Par là il fournissoit aux Flamands un prétexte spécieux pour se croire dispensés eux-mêmes de leur serment; car si le pontife pouvoit dispenser le prince de ses obligations envers ses sujets, comment les sujets auroient-ils respecté leur propre serment, qui étoit lié par des conditions formelles à celui du prince? Guillaume proscriit avoit déjà publié une apologie, où il accusoit Philippe avec une fierté que la proscription même sembloit lui permettre.

1583.

Fin malheureuse du duc d'Anjou.

L'archiduc Mathias s'étoit retiré. Si le duc d'Anjou avoit eu de la prudence, un gouvernement équi-

table lui eût sans doute attaché ce peuple, dont le choix libre venoit de l'établir souverain. Jaloux du prince d'Orange, séduit par l'attrait de l'ambition, il voulut se rendre absolu, s'emparer des villes, aggrandir son autorité par la force : il ne réussit qu'à se perdre. Il fut repoussé d'Anvers; on fit un grand carnage de ses troupes. Obligé de revenir en France, il y mourut en 1584. La reine d'Angleterre l'avoit flatté d'espérances de mariage, & s'étoit même engagée par des promesses. Mais, quoique amoureuse de ce prince, craignant toujours de se donner un maître avec un mari, & réfléchissant aux inquiétudes légitimes de la nation, (car l'Angleterre auroit pu être annexée à la couronne de France) elle avoit rompu avec lui, comme elle avoit trompé tant d'autres princes en leur faisant espérer sa main.

Il avoit été sur le point d'épouser Elisabeth.

Après avoir échappé à deux conspirations, le prince d'Orange fut la victime d'un francomtois, nommé Gérard, qui autant par fanatisme que par envie de faire fortune,

Assassinat du prince d'Orange.

assassina ce grand homme âgé de cinquante & un ans. Il déclara dans son interrogatoire, qu'il avoit communiqué son projet, d'abord à quatre jésuites, dont les suffrages lui avoient fait espérer le martyre, ensuite au prince de Parme, dont le secrétaire lui avoit assuré qu'il obtiendrait la récompense promise par la cour. On assure que le roi d'Espagne dit, à la nouvelle de la mort du prince, que *ce coup auroit dû se faire depuis douze ans, pour l'intérêt de la religion & pour le sien.* Aussi fut-il soupçonné d'en être l'auteur. Les Provinces-unies, ayant besoin plus que jamais de secours, offrirent la souveraineté au roi de France. Quelle occasion pour un prince habile & courageux ! Henri refusa. Ses foibles mains ne pouvoient plus soutenir le sceptre.



CHAPITRE VII.

*La ligue éclate contre les Bourbons. --
Excès de Sixte-Quint. -- Procès
de la reine d'Écosse. -- Élisabeth
triomphe de l'Espagne.*

VOICI le temps où les Ligueurs manifestent ces projets de révolte, qu'un masque de zèle couvrira toujours, & qu'une aveugle superstition rendra si funestes au royaume. Par la mort du duc d'Anjou, le roi de Navarre (que j'appellerai d'avance Henri IV, puisqu'il mérita de bonne heure la gloire attachée à ce nom) devenoit l'héritier présomptif de la couronne, en qualité de premier prince du sang. L'ambitieux duc de Guise, qui portoit ses vues jusques à la royauté, saisit habilement l'occasion & d'exclure un prince hérétique, & de renverser un roi foible qui s'attiroit autant de haine que de mépris. Il mit en jeu les grands ressorts du fanatisme.

1584.

Les ligueurs se déchaînent contre le roi de Navarre, héritier de la couronne.

Les prêtres, les moines, dans les chaires, dans les écoles & dans les cercles, firent des peintures lamentables du danger imminent dont l'église étoit menacée; ils représentèrent le Navarrois comme le soutien de l'hérésie, & Henri III comme un fauteur d'hérétiques, malgré toutes ses dévotions; ils amenèrent enfin les esprits au point où le duc les souhaitoit.

On consulte
le pape Gré-
goire XIII,
avant de se
révolter.

Un jésuite Lorrain, nommé Matthieu, ardent émissaire de la Ligue, demanda au pape *si, pour maintenir la religion catholique, on ne pouvoit pas se soustraire à l'obéissance du souverain.* La réponse de Grégoire XIII étoit certainement prévue. Il la fit verbalement. Autorisés par cet oracle, les scrupuleux ne doutèrent plus que la révolte ne fût légitime: les autres n'avoient besoin ni du pape ni de casuistes. On ne raisonnoit point assez pour voir que, si le zèle de religion justifioit une pareille démarche des catholiques, il fournissoit aux sectaires un moyen d'excuser leurs soulèvements, puisque ceux-ci se croyoient obligés

dé maintenir leur fausse doctrine, comme étant la vraie religion.

Grégoire, naturellement doux & timide, laissa parler en son nom, sans vouloir donner ni bulle ni bref. Il mourut avant la rébellion déclarée. On lui doit la réformation du calendrier, si nécessaire, & néanmoins si mal accueillie par les protestans. Il avoit excommunié les infraçteurs de la bulle *In cœna Domini*. Ses principes étoient donc ceux des ligueurs. Son fils naturel (Buoncompagno) avoit usé de tous les avantages du népotisme. Son successeur, Sixte-quin, autrefois cordelier, parvenu de la dernière indigence au comble de la fortune, génie vaste, hautain, fèvre, inflexible, entêté de toutes les maximes ultramontaines, devoit jouer un grand rôle dans ces temps d'orages.

Comme le duc de Guise n'avoit garde de se démasquer trop tôt, il mit à la tête du parti le vieux cardinal de Bourbon, oncle de Henri IV; après lui avoir persuadé que l'hérésie rendant son neveu incapable de régner, c'étoit à lui que la

Fin de ce pontificat.

Sixte V.

1585.

Le cardinal de Bourbon se déclare chef de la ligue.

couronne appartiendroit. Bientôt parut un manifeste du cardinal, par lequel il se déclaroit le chef de la ligue, & nommoit le pape, l'empereur, le roi d'Espagne, une foule de princes catholiques, qui en étoient les appuis; déclarant de plus, qu'on ne s'armoit que pour l'honneur de l'église, le maintien de la foi, le soulagement du peuple, l'abolition des nouveaux impôts dont le royaume gémissoit, &c. Les hostilités suivirent cette déclaration de guerre.

Traité de
Nemours, à
l'avantage
des ligueurs.

Quoique supérieur en forces, le roi trembla, négocia, & conclut le traité de Nemours, tout à l'avantage des ligueurs. Ils obtinrent des villes de sûreté, des sommes d'argent, une approbation de leurs entreprises; en même-temps qu'on priva les calvinistes de tout ce qu'ils avoient obtenu par les édits. Quel moyen plus sûr de révolter ces derniers, de rendre la ligue plus audacieuse, & d'augmenter l'avilissement de la puissance royale? Mais le gouvernement n'étoit que le jouet des factions & des tempêtes.

Sixte.

Sixte-*quint*, fans faire cas de la ligue, fulmine alors cette fameuse bulle, une des plus révoltantes que Rome ait produites, par laquelle, après un pompeux éloge du pouvoir pontifical, *infiniment au-dessus de toutes les puissances de la terre, & qui fait descendre du trône les maîtres du monde, pour les précipiter dans l'abîme comme des ministres de Lucifer*; il anathématise le roi de Navarre & le prince de Condé, *race impie & bâtarde de l'illustre maison de Bourbon, hérétiques, relaps, ennemis de dieu & de la religion*. Il les déclare privés de tous leurs droits, indignes, eux & leurs descendants, de posséder jamais aucune principauté; il délie du serment de fidélité tous leurs sujets.

Bulle de Sixte-*quint* contre les Bourbons.

La cour de France, aussi lâche que le souverain, se contente d'empêcher la publication de cette bulle. Mais Henri IV fait afficher dans Rome une protestation, où il en appelle comme d'abus à la cour des pairs; il donne un démenti à Sixte *soi-disant pape*, il l'accuse d'être lui-même hérétique; il s'offre de le

Protestation de Henri IV affichée à Rome.

prouver dans un concile libre & légitime; il déclare que si ce pontife refuse de s'y soumettre, il ne le regardera plus que comme un excommunié & un antechrist, & qu'il espère tirer vengeance de l'outrage fait au roi, à la famille royale, à son sang, à tous les parlemens du royaume.

Sentimens du pape sur ce prince & sur Élisabeth.

Sixte, très-capable de juger les hommes, admira dès-lors le courage de ce prince, comme celui de la reine Élisabeth. En parlant de l'un & de l'autre, il disoit souvent qu'il ne connoissoit qu'eux dans le monde, vraiment dignes de régner, à la religion près, & auxquels il voulut communiquer ses grands desseins.

La bulle excite une double guerre civile.

Cependant la bulle, qu'un sentiment de patriotisme & de raison auroit dû réduire en poudre, servoit d'aliment à la fureur du vulgaire & à la révolte des factieux. Le roi se vit contraint de poursuivre avec plus de rigueur les calvinistes. Il leur ordonna par un édit, ou d'abjurer, ou de sortir de France, dans l'espace de quinze jours. De son côté, le roi de Navarre publia contre les catholiques une proclamation

lévère. Ainsi, presque sans troupes, sans argent & sans pouvoir, Henri III eut à soutenir une double guerre civile, & contre les catholiques ligueurs, & contre les protestans.

Détournons quelque tems les yeux vers l'Angleterre, où le supplice de Marie Stuart fait un événement célèbre. Suivons les traces de la politique d'Élisabeth, jusqu'à cette sanglante tragédie; & voyons ce mélange de grandeur & de foiblesse humaine, qui caractérise singulièrement la fille de Henri VIII.

Lorsqu'en 1568, Marie emprisonnée par ses sujèts prit la fuite, & se réfugia sur les terres de sa rivale, Élisabeth, balança d'abord entre la générosité & l'intérêt. Elle ne pensa ensuite qu'à profiter adroitement des conjonctures. Sous prétexte que la bienfiance ne lui permettoit point de secourir, de voir même cette malheureuse princesse, chargée d'accusations atroces; elle lui persuada de subir une espèce de jugement, & de la prendre pour arbitre. Les Écossois envoyèrent des accusateurs, produisirent des preu-

Politique
d'Élisabeth, à
l'égard de la
reine d'Écos-
se.

Elle la retient
prisonnière.

ves embarrassantes. Marie se repentit, & refusa de répondre. En vain demanda-t-elle du secours, ou la liberté de passer en France : Élisabeth la retint prisonnière. C'étoit s'exposer à des complots inévitables ; mais ces complots lui parurent moins dangereux que la liberté d'une rivale, qui lui donnoit tant d'inquiétude.

Mouvements
en faveur de
Marie.

Jamais la reine d'Écosse ne parut plus digne d'amour & de respect, que dans sa longue captivité. Le malheur ajoutoit du lustre aux charmes de sa personne ; il donnoit du ressort à son génie, à sa grandeur d'ame. Le duc de Norfolk, le premier seigneur d'Angleterre, se livra au desir de l'épouser ; s'engagea dans une conspiration, pour forcer le consentement d'Élisabeth ; fut accusé de haute trahison, & exécuté. Le zèle des catholiques devoit sur-tout exciter beaucoup d'orages. La cour de Rome, celle d'Espagne, celle de France, c'est-à-dire, les Guises, travailloient à faire une révolution.

Les catholiques font des
complots, &

Pie V lança les foudres du Vatican. Un fanatique afficha sa bulle

en- dans Londres, croyant mériter la en sont pu-
 ain palme du martyre. (1571.) Le roi ais.
 la d'Espagne, au nom de Grégoire
 fa- XIII envoya des troupes en Irlande,
 oit pays encore plein de barbarie & de
 ta- superstition. Mais les Espagnols &
 u- les rebelles furent massacrés. (1580.)
 li- Toutes ces entreprises attirèrent
 oit aux catholiques des traitemens ri-
 goureux. Leurs complots se mul-
 rut tipliant toujours en faveur de Ma-
 et, rie Stuart, Elisabeth s'aigrit. Le
 Le parlement bannit du royaume les
 ar- prêtres de l'église romaine, spécia-
 du lement les jésuites, & les élèves de
 ur leurs séminaires, dont le zèle vé-
 e- hément ne respectoit point la cou-
 vra ronne. On punit de mort ceux qui
 ns demeurèrent ou qui rentrèrent. La
 on- tolérance, jusqu'alors observée avec
 sé sagesse, ne subsista plus ; & la cour
 Le de *haute-commission*, nouvellement
 ut établie pour les affaires ecclésiast-
 ur tiques, parut être l'image de l'in-
 de quisi- tion d'Espagne.

On enseignoit alors en théologie La doctrine
 le tyrannicide ; on représentoit com- du tyrannicide réduite
 me des tyrans les princes rebelles en pratique.

Parry veut
tuer la reine.

abominables, au mépris des saintes maximes de la religion chrétienne, on confacroit le meurtre, on l'excitoit, même contre les têtes couronnées. Un gentilhomme anglois, Guillaume Parry, ayant puisé cette doctrine en Italie, résolut de la mettre en pratique. Il trouva des encouragemens à la cour de Rome, & dans la lecture d'un théologien anglois, qui fut depuis cardinal. Accusé par un de ses complices, il avoua son crime, & subit la mort. (1584.).

Ballard &
Babington
suivent les
traces.

Deux ans après, se forma une conjuration de même nature, mais plus à craindre. Ballard, prêtre, forti du séminaire anglois de Reims, que le cardinal de Lorraine avoit fondé, vint souffler son fanatisme à Babington, jeune homme riche, bien élevé, à qui rien ne manquoit pour vivre heureux. Celui-ci gagna d'autres catholiques. On convint de tuer la reine, de mettre sur le trône Marie Stuart, & de rétablir par ce moyen une religion, pour laquelle on se faisoit un mérite de ces attentats. Babington écrivit à Ma-

rie; il reçut une réponse pleine d'approbation & de promesses. Mais Wallingham, ministre d'Élisabeth, aussi vigilant qu'éclairé, découvrit tout, intercepta les lettres, fit arrêter les conspirateurs. Il y en eut quatorze d'exécutés; & , de ce nombre, sept avouèrent le complot.

Si Marie avoit formé des intrigues seulement pour sa délivrance, rien n'étoit plus excusable. Si elle avoit conjuré la mort d'Élisabeth, son ennemie, étant reine d'Écosse, cette entreprise criminelle ne la rendoit point justiciable d'un tribunal étranger. Cependant on nomme quarante commissaires pour instruire son procès. On va l'interroger dans sa prison. Après avoir protesté qu'elle ne reconnoît aucun juge, dans un pays sur-tout où on lui a refusé la protection des lois, elle se laisse imprudemment persuader de répondre. Ses deux secrétaires, sans avoir été mis à la torture, attestoient qu'elle avoit reçu des lettres de Babington, qu'elle y avoit répondu. L'aveu de Babington appuyoit leur témoignage. Elle nie le fait; elle

Procès de
Marie Stuart.

Sur quelles
preuves on la
condamne.

demande cependant d'être confrontée avec les secrétaires. On le refuse, parce que les lois d'Angleterre n'ordonnent pas la confrontation dans les crimes de lèse-majesté. Enfin les juges, de retour à Londres, y prononcent la sentence de mort.

1587.

Diffimula-
tion hypocri-
te d'Élisa-
beth.

C'est ici qu'Élisabeth se trahit par sa dissimulation même. Impatiente de se défaire de Marie, elle affecte de s'intéresser vivement à son sort. Elle convoque le parlement, afin de paroître n'agir qu'au gré de la nation. Le parlement confirme la sentence, presse la cour de la faire exécuter. La reine tient les esprits dans l'incertitude. Ses courtisans & ses ministres, avec toutes leurs raisons & leurs instances, semblent ne pouvoir ébranler son cœur généreux. Il faut des motifs extraordinaires, pour lui en arracher un acte de rigueur, qu'elle voudroit avoir déjà fait. Aussi a-t-elle soin de répandre des bruits d'invasions, de conspirations, propres à échauffer les esprits crédules. Enfin elle signe l'ordre fatal; mais à l'entendre, ce n'est que pour s'en servir dans un

Marie est
exécutée.

cas de nécessité plus pressante. Les ministres, pénétrant le fond de son ame, se hâtent de la satisfaire. La reine d'Écosse meurt sur un échafaud, en héroïne chrétienne. A la nouvelle de cette exécution, Élisabeth se lamente, s'emporte, chasse les ministres de sa présence, en un mot pousse l'hypocrisie à l'excès. Vaine & odieuse finesse ! Son siècle & la postérité n'ont eu qu'une voix pour condamner ces procédés tyranniques, d'autant plus condamnables en effet, qu'aucune raison d'état ne les rendoit nécessaires.

Élisabeth s'attire par d'autres endroits l'admiration générale. Au refus du roi de France, les Provinces-unies lui avoient offert, en 1585, de la reconnoître pour souveraine. La crainte de s'exposer au reproche d'usurpation, ou de ne pouvoir se maintenir dans cette principauté, l'éloignoit prudemment d'une entreprise trop hasardeuse. Elle se contenta de faire une ligue défensive avec la république naissante. Elle lui envoya des troupes, sous les ordres du comte de Leicester,

Élisabeth soutient les Provinces unies.

Les Anglois
deviennent
redoutables
sur mer.

son favori. Déjà les armateurs Anglois bravoient les Espagnols jusqu'en Amérique. Le fameux Drake avoit fait le tour du globe, & étoit revenu chargé de butin. Élevé au grade d'amiral, il s'empara de Saint-Domingue, de Carthagène, &c. Le goût des expéditions maritimes s'anima de jour en jour; l'Angleterre sentit quels avantages elle pouvoit tirer de l'océan: elle jeta dès-lors les fondemens les plus solides de sa grandeur.

Sixte-quin
donne l'An
gleterre au
roi d'Espa
gne.

Cependant le roi d'Espagne faisoit des préparatifs immenses pour conquérir ce Royaume. Sixte-quin venoit de le lui donner par une bulle, comme un fief de l'Eglise romaine. L'audacieux pontife osa même promettre des récompenses à quiconque livreroit Élisabeth, afin que les catholiques la punissent de ses crimes. C'étoit l'inviter non-seulement à une vigoureuse défense, mais à une guerre implacable contre le saint siége. L'armement de Philippe II parut néanmoins assurer l'effet de la bulle. Il consistoit en cent trente gros vaisseaux, montés de vingt

mille hommes de débarquement, chargés de deux mille six cents gros canons, & de vivres pour six mois. Le duc de Parme, Alexandre, déjà célèbre par ses exploits dans les Pays-bas, sur-tout par le siège d'Anvers en 1585, devoit faire une descente, pour seconder la flotte *invincible*. Elle auroit mérité ce nom, que lui donnoit l'orgueil de Philippe, si les forces humaines pouvoient être au-dessus des coups de la fortune. Voici encore une importante leçon, pour rabattre la confiance présomptueuse des souverains.

Flotte *invincible* pour la conquérir.

La marine d'Angleterre se réduisoit à vingt-huit petits vaisseaux, lorsqu'un orage si terrible alloit fondre sur le royaume. Le courage, la prudence d'Élisabeth suppléent à tout. Elle excite le zèle de la nation. On s'empresse de lui prodiguer les secours, de construire des vaisseaux. Londres, à qui elle en demandoit quinze, en équipe trente; les catholiques même, dont le pape comptoit faire des rebelles, se montrent la plupart bons citoyens. Une

Prudence & courage de la reine dans le péril.

armée nombreuse est prête à défendre la patrie. La reine, à cheval, paroît dans le camp; exhorte les troupes; proteste qu'elle mourra au milieu de la mêlée, plutôt que de voir son peuple asservi. *Je n'ai que le bras d'une femme, dit-elle avec intrépidité; mais j'ai l'ame d'un roi, & qui plus est d'un roi d'Angleterre.* Qu'un prince gagne le cœur & l'estime de ses sujets; qu'il donne l'exemple: il les rend capables des efforts les plus héroïques. Les Anglois eussent tout sacrifié pour la reine; ils attachoient le salut public à sa personne.

1588.

L'armement
espagnol est
presque dé-
truit.

Divers accidens servirent encore à leur triomphe. La flotte invincible, partie de Lisbonne, fut retardée par une tempête. Le duc de Medina-Sidonia, qui en avoit reçu malgré lui le commandement, après la mort du brave marquis de Santa-Cruz; étoit sans connoissance de la marine. Des pilotes & des matelots peu exercés, peu instruits, gouvernoient mal ces énormes machines flottantes. Les Anglois, beaucoup plus habiles dans la manœu-

vre, profitoient de la petitesse même & de la légéreté de leurs vaisseaux; ils se battirent plusieurs fois avec avantage. Le duc de Parme, sans vaisseaux de guerre, ne crut pas devoir risquer une descente. Enfin les Espagnols désespérant du succès, s'en retournant par les Orcades, furent battus d'une temête affreuse, qui acheva de ruiner leur flotte. Philippe en perdit plus de la moitié, outre la perte d'environ vingt-cinq mille hommes & de trente six millions.

Il reçut d'un air tranquille la nouvelle d'un si grand désastre. *J'avois envoyé ma flotte, dit-il, pour combattre les Anglois, non les éléments. Dieu soit loué.* Les Prêtres espagnols, dont les prophéties étoient confondues, en attribuèrent, dit-on, la cause à ce qu'il restoit des infidèles dans le royaume. L'inquisition, sans doute, ne leur paroïssoit pas encore assez sanguinaire.

Comment
cette nouvel-
le est reçue
en Espagne.



CHAPITRE VIII.

Ligue des Seize. — Assassinat des Guises. — Fin de Sixte-quin.

Ligue des
Seize à Paris.

EN France, où le fil des évènements nous ramène, le fanatisme, la révolte, l'anarchie, offrent les plus tristes spectacles. Au sein de Paris, s'est formée la ligue des *Seize*, qui tire son nom des seize quartiers de cette ville, & qui surpasse en fureur la grande ligue. Elle projette de détrôner le souverain, de livrer la couronne au duc de Guise. Vil jouet des féditieux, Henri III non-seulement ne peut s'unir au roi de Navarre, quoique leur intérêt commun le demande; mais il est forcé de lui faire toujours la guerre. Henri IV, déjà connu pour un héros, se signale plus que jamais à la bataille de Coutras en Guienne, (1587) qu'il gagne sur le duc de Joyeuse. Ce favori fut tué de sang froid après

Henri III
obligé de faire
la guerre
à son héritier.

l'action. Les haines civiles & religieuses multiplioient les atrocités dans les deux partis. Jamais tant de crimes en France, malgré le penchant de la nation à toutes les vertus sociales.

Une armée allemande venoit au secours des calvinistes. Le duc de Guise l'attaque dans le Gatinois & dans le pays Chartrain; il la dissipe. On le préconise à Paris comme le sauveur de la France; & pour lui frayer la route au trône, on fait décider par la Sorbonne qu'on peut ôter le gouvernement à un prince incapable, de même que l'administration à un tuteur suspect.

Chaque pas des princes lorrains présageoit la ruine du monarque. Une assemblée qu'ils tiennent à Nanci avec les principaux ligueurs, adresse au roi un mémoire, où ils le prient d'éloigner de sa cour les personnes qu'on lui nommera; de livrer aux chefs de la ligue telles places qu'ils désigneront; de faire publier le concile de Trente; d'établir l'inquisition dans les capitales, & d'en confier l'exercice à des étrangers,

Le duc de Guise triomphant.

Demandes séditieuses des princes lorrains.

préféablement aux François, &c. Ce dernier article sur-tout fait horreur. La moitié de la France seroit donc devenue un bûcher pour les citoyens ?

Inquisition,
& concile de
Trente.

Observons ici que l'ordonnance de Blois, en 1579, avoit déjà établi plusieurs points de discipline, conformes aux décrets du concile de Trente : elle avoit fixé à seize ans la profession religieuse, sagement retardée par l'ordonnance d'Orléans. Abus, ou non ; tout étoit égal, pourvu que l'on triomphât de ses adversaires, dans les choses mêmes où la raison étoit évidemment de leur côté.

Guise, maître
de la capitale.

Le roi indigné sort enfin de sa léthargie, rassemble des troupes, se prépare à punir les Seize. Il envoie défense au duc de Guise de se rendre à Paris. Le duc y paroît cependant. Bientôt les séditieux, ayant pris les armes, forment des barricades & enveloppent les soldats. Henri prend la fuite. Guise, maître de la capitale, impose les conditions d'accommodement. Les Parisiens donnoient des signes de

repentir, mais le roi n'avoit pas la force de châtier les rebelles. Par un édit de réunion signé à Rouen, ce malheureux prince jure de ne faire jamais ni paix ni trêve avec les hérétiques, d'exterminer l'hérésie dans son royaume; & prescrit à ses sujets un serment de ne recevoir pour roi, après sa mort, aucun hérétique, ni fauteur d'hérétiques. Le droit de succession est donc enlevé à Henri IV.

Édit de réunion dicté au roi.

On assemble ensuite les états généraux à Blois. On y déclare loi fondamentale cet édit, extorqué au souverain. On lui fait de nouvelles demandes qui respirent toujours la sédition. On le presse d'exclure nommément de la couronne l'héritier présomptif de la couronne. On veut qu'il publie incessamment le concile de Trente. Dans les disputes élevées à ce sujet, l'archevêque de Lyon trahit les libertés de l'église gallicane, jusqu'à les peindre comme des attentats contre le saint siège; le cardinal de Gondi taxa d'ignorance les défenseurs de ces libertés, qui ne font qu'un reste du droit

On veut lui imposer des obligations encore plus dures.

commun des églises. L'aveuglement alloit même jusqu'à vouloir détruire les lois nationales, pour ramper dans la servitude de la cour romaine.

Il fait assassiner le duc & le cardinal de Guise.

Enfin, le duc de Savoie ayant envahi le marquisat de Saluces, sous prétexte d'opposer une barrière à l'hérésie; le duc de Guise étant suspect d'intelligence avec lui, & n'ayant plus qu'un pas à faire pour détrôner un fantôme de monarchie; Henri, sans ressource du côté des lois, crut trouver son salut dans la violence; il fit assassiner presque sous ses yeux le duc & le cardinal de Guise. Ce prélat, aussi emporté que le duc étoit circonspect, avoit souvent parlé de faire une couronne de capucin au roi. Le duc de Mayenne leur frère étoit à Lyon, & ne fut point arrêté. On arrêta le cardinal de Bourbon.

1589.

Il retombe dans sa foiblesse.

Après un coup si accablant, il auroit fallu profiter de la consternation des factieux, se rendre maître de Paris, écraser les Seize, déployer avec vigueur une autorité longtemps avilie. Le roi n'en fit rien,

XI. ÉPOQUE. 451

ne donna aucun ordre, ne prit aucune précaution, se contenta de faire son apologie dans des manifestes.

Sa mère, la fameuse Catherine de Médicis, mourut alors, négligée depuis quelque temps, après avoir allumé tant de discordes & de guerres, par la plus ardente & la plus perfide ambition qui fût jamais. Les malheurs du prince & de l'état démentoient cruellement sa maxime : *qu'il faut diviser pour régner*. En mourant, elle conseilla au roi de se réconcilier avec Henri IV, & de laisser la liberté aux consciences. C'étoit du moins une fois conseiller ce qu'exigeoit le bien public. Brantôme, beaucoup mieux instruit des petites anecdotes que des affaires d'état, prodigue les éloges à Catherine de Médicis. Mais que penser du jugement d'un écrivain, qui s'extasie sur les avantages de la guerre civile, parce que les gens de guerre s'y enrichissoient de pillage? A l'entendre, la prospérité du royaume vient de cette bonne guerre civile, tant bien

Mort de Catherine de Médicis.

inventée & introduite de ce grand monsieur l'amiral. (Voyez Brantôme, article, l'amiral de Chastillon.

Fanatisme
des Seize.

Déjà le fanatisme des Ligueurs avoit rompu toutes les barrières. Cette vile faction, composée de quelques prêtres, & en grande partie d'une populace insensée, les Seize, dis-je, enragés du meurtre des Guises, mirent en combustion la capitale. Le préjugé, qui aveugloit la plupart des ecclésiastiques & des religieux, ne favorisoit que trop leur furie. De fougueux prédicateurs, des confesseurs encore plus à craindre, firent par-tout de la révolte un devoir sacré. La Sorbonne l'autorisa par un décret, auquel on voulut forcer le parlement de souscrire.

Le parlement
conduit en
prison.

Sur son refus, un procureur nommé Buffy-le-Clerc, que le duc de Guise avoit établi gouverneur de la Bastille, conduit en prison l'illustre Achille de Harlai, premier président : les autres magistrats suivent leur chef. Un nouveau parlement, créé par les Seize, s'empare du temple de la justice;

confirme la ligue avec toutes ses conditions, & y ajoute le serment de venger la mort des Guises, contre les auteurs & les complices de leur assassinat.

Ce qu'auroit dû faire Henri III au commencement des troubles, il s'y détermine enfin à l'extrémité : il se réconcilie avec le roi de Navarre. Celui-ci, malgré tant de sujets de défiance, a le courage de venir le joindre. Alors paroît un monitoire de Sixte-quin, qui ordonne au roi de France de comparoître devant lui en personne ou par procureur, dans soixante jours, pour se justifier du meurtre du cardinal de Guise; & qui le déclare excommunié en vertu de la bulle *In cæna Domini*, s'il n'informe pas le saint siège de son obéissance. Le monarque avoit sollicité l'absolution à Rome. Frappé de ce nouveau coup de foudre, il trembloit à son ordinaire. *Vainquons*, lui dit Henri IV, & nous serons absous; mais si nous sommes battus, nous serons excommuniés, aggravés & réaggravés.

Réconciliation des deux rois.

Monitoire de Sixte V.

Il est publié
dans quel-
ques villes.

Il est certain que la cour de Rome vouloit prendre conseil de l'événement. Il l'est encore plus, qu'il falloit être ligueur, ou quelque chose de semblable, pour ne pas rejeter une citation si odieuse. On publia cependant le monitoire à Meaux: on le publia même à Chartres, malgré l'opposition de l'évêque, qui avoit coutume de dire, que *les censures du pape n'ont aucune force en-deça des monts, & se gèlent en passant les Alpes.* (Voyez la Traduct. de Thou. Restitutions & Corrections au liv. 95).

Siège de Paris. Le roi assassiné par Jacques Clément.

Les deux rois assiègent Paris, & campent à Saint-Cloud. Henri III y est poignardé par Jacques Clément, jeune prêtre dominicain, que les prédicateurs, les casuistes & son prieur avoient poussé à ce crime, en lui montrant le ciel comme la récompense du régicide. Ce traître s'étoit fait introduire, sous prétexte de commissions importantes. Il périt sur le champ, percé de coups; il échappa au supplice & même à l'interrogatoire. Le fanatisme le canonisa dans Paris,

P'éleva au-dessus de Judith, & mit son image sur les autels. Selon un écrit des Ligueurs, Sixte-quin se récria d'admiration, au sujet de l'entreprise de Clément; il ne rougit point de la comparer à l'incarnation du Verbe, à la résurrection du Sauveur. « On ne comprend pas, dit le sage de Thou, qu'il ait pu s'exprimer en termes si indécens, & si indignes du père commun des fidèles. » S'il le fit, tout peut s'expliquer par le vertige général.

Ce pontife, un des hommes les plus extraordinaires de son siècle, mourut l'année suivante 1590, à l'âge de soixante-neuf ans. Par une justice rigoureuse, il rétablit la sûreté dans l'état ecclésiastique, où les vices du gouvernement avoient encouragé le brigandage. Par une grande économie, il se mit en état d'orner Rome d'obélisques, de fontaines aussi utiles que superbes; de construire un palais & la bibliothèque du Vatican; de procurer au peuple une abondance continuelle; d'enrichir sa famille, sans exciter

Mort de Sixte-quin.

Traits de son pontificat.

Projet sur
Naples.

des clameurs ; & de laisser en mourant plus de cinq millions d'or. Il méditoit la conquête du royaume de Naples. *En vérité un compliment & une haquenée ne valent pas un royaume*, avoit-il dit en recevant de la part de Philippe II l'hommage ordinaire. On voit qu'il n'étoit point dupe du zèle bigot de ce prince.

Mépris pour
Henri III.

Plein de mépris pour Henri III, il dit un jour au rapport de Naudé: *J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me tirer de la condition de moine, & il fait tout ce qu'il peut pour y tomber.* (Science des princes.) Les éloges qu'il donnoit à Henri IV & à Élisabeth, sont une preuve que, s'il abusoit de la puissance pontificale contre le droit des couronnes, il avoit l'ame & le génie d'un homme fait pour régner. Peut-être eût-il régné ailleurs avec plus de gloire que dans l'état ecclésiastique.

Mot d'Élisabeth sur ce pape.

Élisabeth, avec laquelle il négocioit secrètement au sujet de Naples, parla de lui en ces termes, selon Létii : *Ce n'est point un pape prêtre,*

XI. ÉPOQUE. 457

prêtre, mais un pape prince. Par malheur, il ne suivit que trop, dans l'occasion, les maximes des prêtres de son temps. Cependant il n'aimoit pas les jésuites, ces grands zélateurs des opinions & des intérêts de Rome : il leur ordonna de sortir d'Angleterre.

Urbain VII, son successeur, jouit à peine de la tiare. Grégoire XIV, Milanois, attaché par sa naissance & par ses principes à la cour d'Espagne, signala son zèle pour la Ligue, comme nous l'allons voir sous l'époque d'un règne éternellement mémorable dans l'histoire.

Urbain VII
& Grégoire
XIV.

Fin du Tome troisième.

Tome III.

V.



T A B L E
D E S M A T I È R E S
C O N T E N U E S
 DANS CE TROISIÈME VOLUME.

HUITIÈME ÉPOQUE.
L'EMPIRE GREC
DÉTRUIT PAR LES TURCS.
 LES MÉDICIS A FLORENCE. -- FERDI-
 NAND ET ISABELLE EN ESPAGNE.

*Depuis le milieu jusques vers la fin
 du quinzième siècle.*

CHAPITRE PREMIER.

PROGRÈS des Turcs depuis
 Othman jusqu'à Mahomet II.—
 Prise de Constantinople, page 1.

ÉTAT pitoyable de l'empire grec depuis Michel Paléologue. Othman relève les Turcs. Orcan, son fils, gendre de Cantacuzene. Amurath I rend Constantinople tributaire. Troubles à Constantinople fomentés par les Génois. Les princes d'Europe marchent contre Bajazet I. Ils sont défaits à Nicopolis en 1396. Manuel Paléologue mendie des secours de tous côtés. Tamerlan se déclare contre Bajazet. Il le bat & fait prisonnier. Les Turcs se soutiennent cependant. Amurath II menace Constantinople. Les Grecs rompent l'union faite avec l'église romaine. Huniade arrête Amurat. Abdication du sultan. Trêve rompue indignement avec les Turcs. Faux principe des chrétiens d'alors. Amurath les défait à Varne, & abdique encore. Scanderberg enlève l'Albanie aux Turcs. Mahomet II, successeur d'Amurath II. Siège de Constantinople. Constantin Paléologue tué, & la ville prise. Mahomet ne se comporte point en barbare. Succès des Turcs sous son règne. Sa mort en 1481. Aucune puissance de l'Europe ne défendit Constantinople; pourquoi?



 CHAPITRE II.

FIN du règne de Charles VII.--
 Louis XI, jusqu'à la mort du
 dernier duc de Bourgogne, 17.

FIN de Charles VII. Réforme de l'université. Troupes réglées. Taille perpétuelle. Jacques Cœur, négociant; devenu ministre des finances, indignement persécuté. Idée du règne de Louis XI. Pie II change de principes, étant pape. Abolition de la pragmatique de Charles VII. Lettre singulière du pape à Mahomet II. Ligue du bien public contre Louis XI. Le roi fait un traité honteux, pour le violer. Il est soupçonné d'avoir fait mourir son frère. Il tombe dans le piège, où il veut attirer le duc de Bourgogne. Ambition & témérité de ce duc Charles. Battu par les Suisses, il est tué en Lorraine. Simplicité des Suisses. La Bourgogne réunie à la couronne de France. Mariage de l'héritière du duc avec Maximilien d'Autriche.



CHAPITRE III.

F A C T I O N S d'York & de Lancaster, qui détruisent la race des Plantagenets. --- Traité de Pecquigni. 27.

LE duc d'York se révolte contre Henri VI. La reine Marguerite d'Anjou combat en héroïne, Edouard IV détrône Henri. Marguerite encore vaincue & fugitive. Edouard s'attire la haine du comte de Warwick. Cabales de ce seigneur. Henri VI rétabli. Nouvelle révolution soudaine. Meurtres des princes. Edouard IV attaque la France. Louis XI achete une trêve. Traité de Pecquigni. Edouard fait périr son frère. Après la mort d'Edouard IV, usurpation atroce du duc de Glocester [Richard III]. Richard détrôné par le comte de Richmond [Henri VII]. Maison de Plantagenet éteinte dans le sang. Henri VII se munit d'une bulle du pape. Idée de son règne. L'autorité royale devoit s'accroître.



 C H A P I T R E I V .

*P*ARTICULARITÉS du règne de
Louis XI, 37

CRAUTÉS de Louis XI envers les grands. Tous les grands fiefs, excepté la Bretagne & la Flandre, réunis à la couronne. Pourquoi l'anarchie féodale tomboit tous les jours. Règlement sur les apanages. Contradictions dans Louis XI. L'argent fut son grand moyen. Il ne voulut point de Gènes, qui se donnoit & se révoltoit. Il ne pensa point à Naples. Postes établies. Ordre de Saint-Michel. Commerce. Indignes ministres de ce roi. Sort du cardinal Balue.

C H A P I T R E V .

*G*OUVERNEMENT orageux de
Florence, jusqu'à Laurent de Mé-
dicis inclusivement, 43

FLORENCE s'y prend mal pour fonder une république. Gouvernement heureux; mais court, après la mort de Frédéric II. Factions & révolutions.

La noblesse fut exclue du gouvernement. Gonfalonnier. Justice arbitraire. Les Florentins se déchirent. Cependant ils se maintiennent. Bulle de Grégoire XI contre eux. Les réformes ne remédient à rien. Sagesse & autorité des Médicis. Côme, père de la patrie. Commission pour gouverner. Conspiration contre les Médicis. Julien & Laurent assassinés dans l'église. Sixte IV, complice de la conspiration, excommunique Florence. Louis XI la protège. Absolution des Florentins. Laurent gouverne en grand homme. Il se propose d'établir la paix en Italie. Il en vient à bout. Sa mort en 1492.

CHAPITRE VI.

*RÈGNE de Charles VIII en France.
— Conquête stérile de Naples, 53*

TROUBLES au commencement du règne de Charles VIII. Le duc d'Orléans, rebelle & prisonnier. Mariage du roi avec l'héritière de Bretagne. L'archiduc Maximilien, doublement offensé, prend les armes. Au lieu de le dépouiller, Charles VIII veut conquérir Naples. Charles à Florence. Hardiesse des Florentins. Alexandre VI trahit Charles. Paix entre eux. Zizim

livré & empoisonné. Conquête rapide du royaume de Naples. Les Italiens ne connoissoient point la guerre. Fautes des François. Ligue contre Charles. Il retourne en France. Sa victoire de Fornoue. Perte du royaume de Naples. Mort de Charles VIII en 1498.

C H A P I T R E VII.

SUR l'Espagne. Règne de Henri IV en Castille. — Commencemens du règne de Ferdinand le Catholique & d'Isabelle,

61

HENRI IV [l'Impuissant], roi de Castille. Débauches de cette cour. Bertrand de la Cuéva en faveur. Révolte contre Henri. On le dépose en effigie. Bataille d'Olmedo, où l'archevêque de Tolède se signale. Héroïnes espagnoles. On force Henri IV à déshériter sa fille Jeanne. Isabelle, sa sœur & son héritière, recherchée en mariage. Comment on la marie avec Ferdinand d'Aragon. Nouvelle guerre civile. Mort de Henri IV en 1474. Soupçons d'empoisonnement. Ferdinand d'abord mécontent en Castille. Isabelle l'y retient. Guerre avec le Portugal, bientôt finie. Désordres publics, qu'on veut réprimer.

DES MATIÈRES. 465

La *sancta Hermandad*. Gouvernement vigoureux. Torquémada & Mendoza rendent l'inquisition atroce. Procédures odieuses de ce tribunal, sans appel. Ses satellites. *Auto-da-fé*. Réflexions sur ses rigueurs. Ferdinand hérite de l'Aragon & de la Sicile. Ses desseins sur la Navarre.

CHAPITRE VIII.

CONQUÊTE du royaume de Grenade. — Expulsion des Juifs d'Espagne, 73

LES Maures de Grenade divisés entre eux. Ferdinand & Isabelle attaquent ce royaume avec succès. Siège de Grenade. Le roi Maure capitule lâchement. Reproches de sa mère. Expulsion des Juifs, pour les dépouiller. Cette violence ruine l'état. Ce que devinrent les Juifs.

CHAPITRE IX.

OBSERVATIONS générales, 80

REVOLUTION générale, qui commence dans le quinzième siècle. Art militaire différent. Décadence de la chevalerie.

Politique plus cultivée , mais avec des raffinemens funestes. Les crimes se multiplient ; pourquoi ? L'imprimerie , très - utile , malgré l'abus qu'on en devoit faire. Cette invention admirable fut calomniée. On attribue faussement aux Grecs la renaissance des lettres. Les langues savantes firent d'abord plus de pédans que de gens de goût. On négligea malheureusement les langues vulgaires. Préjugés de l'école. Aristote y règne. Disputes ridiculement sérieuses des Réalistes & des Nominaux. Disputes des Thomistes & des Scotistes , plus sérieuses. Savonarole accusé d'hérésie. Epreuve du feu , qu'on offre & qu'on refuse de subir. Supplice de Savonarole. Thèses de Pic de la Mirandole. Sa condamnation à Rome , & son apologie. La cour de Rome n'étoit point réformée. Conduite intéressée des papes. Calixte III. Pie II. Paul II. Sixte IV. Innocent VIII. Alexandre VI. Maux prochains.



NEUVIÈME ÉPOQUE.
CHRISTOPHE COLOMB,

O U

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU
MONDE.

LIGUE CONTRE VENISE.—LÉON X
ET LUTHER.

*Depuis la fin du quinzième siècle,
jusqu'à l'an 1519.*

CHAPITRE PREMIER.

PROGRÈS de la navigation,
*jusqu'à la découverte de l'Amé-
rique,* 95.

INFLUENCE de la navigation sur le
système politique. Premiers naviga-
teurs. Courses des anciens Danois. On
prétend qu'ils abordèrent en Amérique.
On pense que les Eskimaux viennent
d'eux. Idées absurdes sur les Anti-

V vj

podés, jusqu'au quinzième siècle. Invention de la bouffole. Don Henri excite les navigateurs en Portugal. Il obtient de Martin V un droit de conquête, avec des indulgences. Découverte du cap de Bonne-espérance.

C H A P I T R E I I.

*V O Y A G E S de Christophe Colomb
au nouveau monde, 102*

CONJECTURES & projets de Christophe Colombo. Il est traité de visionnaire à Gènes & ailleurs. Ce qui détermine la cour d'Espagne à l'employer. Premier voyage de Christophe Colomb en Amérique. Honneurs qu'il reçut à son retour. Colonie d'Hispaniola ou Saint-Domingue. Révolte des Espagnols contre Colomb. Il va se justifier à la cour. Il découvre le continent de l'Amérique. Nouvelles injustices qu'il éprouve. Usage qu'il fait d'une éclipse. Fin malheureuse de ce grand homme. Barbaries contre les sauvages. Améric Vespucci s'attribue injustement la découverte du nouveau monde. Prétentions de quelques Anglois à cette découverte. Les Espagnols & les Portugais se disputent leurs droits étranges de conquête. Alexandre VI termine singulièrement le procès.

CHAPITRE III.

*CONQUÊTE des Portugais en
Asie. — Le Mexique & le Pérou
conquis par les Espagnols, 112*

LES Portugais vont aux Indes par l'Océan. Leurs conquêtes en Asie. Barbarie & superstition dans ces vastes entreprises. Tout étoit sauvage en Amérique, excepté le Mexique & le Pérou. Empire du Mexique. Fernand-Cortez y pénètre avec très-peu de monde. Terreur qu'il inspire. Il force l'empereur Montezuma de se soumettre. On veut en vain le dépouiller du commandement. Une violence révolte les Mexicains. Fin tragique de Montezuma. Cortez assiégé dans Mexico. Il rentre vainqueur dans cette ville, & subjugué l'empire. Supplice de l'empereur Guatimozin. Cortez mal récompensé. Trois aventuriers entreprennent la conquête du Pérou. Les Incas; leurs ouvrages, &c. Mœurs des Péruviens. Particularités de cette conquête. L'Inca brûlé. Les conquérans acharnés les uns contre les autres. Maladie honteuse & autres maux que nous devons à l'Amérique. Découvertes faites en différens temps.

 CHAPITRE IV.

*M*ŒURS des Américains sauvages, 128

GOUVERNEMENT des sauvages. Point de peine réglée pour le crime. Leurs mœurs, moitié douces, moitié féroces. Mariages, éducation, &c. Idées religieuses. Industrie humaine développée au Mexique & au Pérou. Les sauvages, plus remarquables.

CHAPITRE V.

*L*OUIS XII & Ferdinand le Catholique, jusqu'à la ligue de Cambrai. --- Alexandre VI, 134

LOUIS XII monte sur le trône. Il veut répudier sa femme, pour épouser l'héritière de Bretagne. Alexandre VI accorde tout, & son fils Borgia est récompensé. Conquête du Milanès sur Ludovic Sforce. Ligue avec Ferdinand le Catholique pour la conquête de Naples. Gonsalve de Cordoue. La conquête reste aux Espagnols. Mort d'Alexandre VI. Fortune caduque de

César Borgia. Le cardinal d'Amboise veut être pape ; ce qui cause un grand malheur. Traité de Blois, qui tendoit à démembrer la France. Fin de la reine Isabelle en Castille. Troubles après sa mort. Ferdinand a la régence. Le cardinal Ximénès fait la conquête d'Oran. Il fait des établissemens pour les lettres. Entreprises ambitieuses de Jules II.

CHAPITRE VI.

DEPUIS la ligue de Cambrai contre Venise, jusqu'à la fin de Louis XII. -- Jules II, 144

GOVERNEMENT de Venise, depuis son origine au cinquième siècle. Tribuns. Doge. Grand-conseil. Aristocratie héréditaire en 1289. Conseil des Dix. Inquisiteurs d'état. Venise gouvernée par la terreur ; mais d'une manière invariable. Ambition de cette république. Elle irrite l'empereur Maximilien, & bat ses troupes. Ligue de Cambrai. Venise refuse le secours du Turc. Louis XII force les Vénitiens de s'humilier. Jules II trahit les alliés ; détache de la ligue Ferdinand, & prend d'assaut la Mirandole. Scrupules pernicieux en France. On perd le Milanès & Gènes. Concile de Pise

contre le pape. Ferdinand usurpe la Navarre, en vertu d'une excommunication. Mort de Jules II. Succès de ses entreprises. Léon X lui succède. Henri VII avoit affermi son autorité en Angleterre. Simnel & Perkin. Henri VIII. Ligue contre Louis XII. Invasion en Picardie & en Bourgogne. Dijon sauvé. Paix de Louis avec le pape & avec l'Angleterre. Sa mort. Bonté & fautes de Louis XII.

C H A P I T R E V I I .

*C O M M E N C E M E N S de François I,
jusqu'à la naissance du luthéranisme,*
159

FRANÇOIS I se livre au goût des conquêtes. Odieuse vénalité des charges. Bataille de Marignan contre les Suisses. Mort de Ferdinand le Catholique. Reproches qu'il mérite. Les Napolitains refusèrent malgré lui l'inquisition. Il laisse toutes les couronnes à Charles qu'il n'aimoit point. Régence de Ximenès. Il abaisse les grands. Mort de l'empereur Maximilien, qui avoit voulu être pape. Cercles d'Allemagne. Chambre impériale. Conseil Aulique. Exactions de la cour de Rome en Allemagne. Circonstances critiques pour le pape. Concordat de Léon X & de François I en 1516.

CHAPITRE VIII.

LE luthéranisme s'établit sous le pontificat de Léon X, 167

LÉON X fait vendre des indulgences. Luther s'élève avec audace contre l'abus. On l'irrite imprudemment, au lieu de le calmer. Il ne ménage plus rien. Le pape le condamne avec rigueur. Sa bulle & les décrétales brûlées. Progrès rapides du luthéranisme. La science de ses théologiens y contribua beaucoup. Erasme n'avoit pas tort dans ses jugemens. Il est vrai qu'une réforme étoit extrêmement difficile. Mais le pape s'aveugloit étrangement. On fournissoit matière de mépriser les bulles & les excommunications. La raison seule auroit produit peu de changement. Véritables causes de la révolution. Le fanatisme arma bientôt les Suisses, & les payfans d'Ailemagne. Anabaptistes.



C H A P I T R E I X.

*RÉVOLUTIONS dans le Nord,
Sur-tout en Suède & en Dane-
marck, 178*

MARGUERITE de Waldemar unit la Suède, le Danemarck & la Norwége. Après sa mort, l'union fut rompue. Christian II. Troll, primat de Suède, cabale pour le tyran. Perfidie de Christian. Le sénat de Suède massacré. Gustave-Vasa délivre la Suède. Vengeance atroce du tyran. Les Danois détrônent Christian par une sentence du sénat. Changement de religion dans le nord, exécuté facilement. Moscovie & Pologne. Les Jagellons. Gouvernement polonois plein de vices. La Prusse sous l'ordre Teutonique. Albert de Brandebourg la parrage avec le roi de Pologne.



DIXIÈME ÉPOQUE.

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR.

PUISSANCE DE LA MAISON D'AUTRICHE.
— CONCILE DE TRENTE.

Depuis l'an 1519, jusques vers 1560.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLECTION de Charles-quin.
*Ses guerres jusqu'à la bataille de
Pavie, 188*

IDÉE de cette époque. Qualités de Charles-quin. Il est roi d'Espagne en 1516. Révolte sagement appaisée. Charles est élu empereur, malgré François I. Capitulation qu'on lui fait signer. Il n'envoie point à Rome l'ambassade d'obédience. Il tint cependant ensuite la bride & l'étrier du pape. Rivalité de Charles & de François. Wolley, ministre d'Angleterre. Le roi

de France & l'empereur le gagnent tour à tour. Variations politiques de Léon X. La Navarre prise & reprise. Le Milanès & Gènes perdus pour la France. Les plaisirs & les dissipations de la cour, causes des malheurs. Adrien VI succède à Léon X. Charles regagne Wolfey. Conduite du nouveau pape. Grande ligue contre la France. Le connétable de Bourbon persécuté. Il embrasse le parti de Charles - quint. Bonnavet battu en Italie. Mort du célèbre chevalier Bayard. Siège de Marseille, levé. Nouvelles fautes de François I. Bataille de Pavie, où il est pris. C'étoit le fruit d'une témérité inexcusable. Ligue contre l'empereur. L'alliance de l'Angleterre est rompue.

C H A P I T R E II.

TRAITÉ de Madrid, sans exécution. — Traité de Cambrai. ---
 Divorce de Henri VIII, & schisme
 d'Angleterre, 207

CONDITIONS prescrites par Charles-
 quint à François I. Traité de Madrid.
 Ce traité ne s'exécute point du tout.
 Bourbon assiège Rome. Elle est sacca-
 gée. Hypocrisie de l'empereur. Cartels
 & démentis entre deux grands mo-
 narques. Défection funeste d'André

Doria. Traité de Cambrai. Henri VIII se prépare au divorce. Sa passion pour Anne Boleyn. Clément VII le trompe. Disgrace de Wolfey. Les théologiens approuvent le divorce par une mauvaise raison. Catherine d'Aragon répudiée. Innovations religieuses. Cependant Henri craignoit de rompre avec Rome. La précipitation du pape cause le schisme. Progrès des Turcs, sous Soliman II. Prise de Rhodes. Hongrie & Bohême disputées à l'archiduc Ferdinand. Progrès des sectes, ennemies de l'église romaine.

CHAPITRE III.

AFFAIRES du luthéranisme depuis la diète de Worms. -- Charles quint vainqueur des Turcs, 220

DIÈTE de Worms, où Luther comparut. Comment il échappa aux catholiques. Adrien VI exhorte à le poursuivre; & fait des aveux singuliers. Opérations remarquables de la diète de Nuremberg. Mariage de Luther avec Catherine de Bore. Progrès de la réforme pendant la guerre de l'empereur avec Clément VII. Diète de Spire, d'où vient le nom de *protestans*. Confession d'Augsbourg. Décret sévère contre les réformés. Ils se liguent à Smalkalde.

Ferdinand , élu roi des Romains. Liberté de conscience , accordée à cause des Turcs. Elle procure un grand avantage sur Soliman. Barberouffe , usurpateur de Tunis. Charles-quin le défait. Sac de Tunis. Traité avec Muley-Hascen. Négociations de François I , manquées. Zèle qu'il affecte contre les religionnaires , auxquels il s'étoit montré favorable. Il cherche les moyens de réunir les esprits. Il reprend ses desseins sur le Milanès. Il se laisse amuser , quand il faut agir.

C H A P I T R E I V.

*I*NVASION en France par Charles-quin. -- Alliance de François I avec les Turcs. -- Trêve de Nice. -- Révolte des Gantois , 233

C H A R L E S - Q U I N T veut conquérir la France. La Provence envahie & délivrée. Invasion aussi inutile en Picardie. L'empereur cité au Parlement. Soupçons téméraires , jetés sur lui au sujet de la mort du dauphin. Alliance de François I avec les Turcs. Elle ne réussit point. Entrevue & trêve de Nice. Mariage d'Ottavio Farnèse. Assassinat d'Alexandre de Médicis. Charles-quin ne peut obtenir de l'argent des *cortés*. Il en exclut le clergé

& la noblesse. Hauteur & indépendance des grands d'Espagne. Révolte des Gantois, dont François I ne profite pas. Charles obtient le passage en France. Il dompte & punit les Gantois. Il manque de parole au roi.

CHAPITRE V.

CONCILE général convoqué par le pape Paul III. -- Suite de troubles & de guerres. -- Traité de Crépi. -- Tyrannie de Henri VIII, 244

CONDUITE de Paul III, à l'égard des affaires de religion. Projets de concile. Conférence infructueuse de Ratisbonne. Recès condamné par le pape, & désagréable aux protestans. Ferdinand perd une partie de la Hongrie. Entreprise de Charles-quin sur Alger. Nouveau sujet de guerre pour François I. Ses alliances. Il avoit aliéné les protestans, & Henri VIII. Henri se ligue avec l'empereur. Cinq armées françoises. Première campagne, sans succès. Siège de Nice, levé par les François & les Turcs. Hardiesse des protestans d'Allemagne. L'empereur les gagne, en leur laissant la liberté de religion. Victoire inutile de la France à Cérifoles. Les ennemis perdent le temps à faire des sièges.

Traité de Crépi entre Charles & François. Mort du jeune duc d'Orléans, qui déconcerte les mesures prises pour la guerre. Henri VIII fait la paix, n'ayant presque rien gagné. Ce prince, esclave de ses passions; ses six mariages. Il dictoit au parlement des lois absurdes & sanguinaires. Ses caprices tyranniques en fait de religion. Ce qu'il vouloit qu'on retint de l'église romaine. Morus & Fisher exécutés.

C H A P I T R E V I.

COMMENCEMENT du concile de Trente. — Guerre contre les protestans d'Allemagne. — Fin de François I & de Henri VIII, 261

LES catholiques demandoient toujours un concile. Paul III, occupé de sa famille, convoque néanmoins le concile de Trente. Les protestans refusent de s'y soumettre. L'empereur cesse de les ménager. Mais leur parti grossissoit. Commencement du concile. Investiture de Parme. Premiers décrets, sur l'écriture & la tradition. Le pape les écrit, en déposant l'archevêque de Cologne. Charles-quin se ligue contre eux avec Paul III. Conditions du traité, contraires à ses protestations publiques. Le pape révèle imprudemment

ment le secret. Forces redoutables des protestans. Plusieurs cependant s'étoient détachés de la ligue. Ils écrivent, au lieu d'attaquer promptement. Fermeté hardie de l'empereur. Il prévoit leurs divisions. Maurice de Saxe envahit l'électorat de son cousin. Les confédérés se divisent, & demandent grace. La Saxe reprise par l'électeur. Paul III, jaloux, retire ses troupes. Conjuratïon de Fiesco à Gênes. François I meurt, en se préparant à rétablir l'équilibre. Ses bonnes & mauvaises qualités. Protection accordée aux lettres & aux arts. Barbarie, sous prétexte de religion en Provence. La Bretagne réunie à la couronne. Mort de Henri VIII.

CHAPITRE VII.

CHARLES-QUINT opprime la liberté germanique. --- Henri II, roi de France. --- Suite du concile de Trente. 276

CHARLES-QUINT envahit la Saxe. L'électeur Jean Frédéric défait à Mulhausen, & prisonnier. Il est condamné à mort, sans être ébranlé. Par complaisance pour sa famille, il cède l'électorat. Le landgrave de Hesse se soumet. On le retient prisonnier par trahison. Despotisme révol-

Tome III. X

tant de l'empereur. Il rétablit le culte romain à Augsbourg, & parle pour le concile. Mais le concile alloit se dissoudre. Assassinat de Pierre Louis Farnèse. L'*interim* de l'empereur, publié dans la diète d'Ausbourg. Les deux partis devoient en être mécontents. La terreur le fait exécuter. Paul III veut réunir Parme & Plaifance au saint siège. Ottavio Farnèse lui résiste. Mort du pape. Société naissante des jésuites. Commencemens de Jules III. Il rassemble le concile de Trente. Charles - quint veut avoir Parme. L'Angleterre sous Edouard VI, n'inquiétoit point la France. Henri II prend la défense de Farnèse. Décisions importantes du concile, quoique peu nombreux. Nouveaux traits du despotisme de l'empereur.

C H A P I T R E V I I I.

*M*AURICE de Saxe humilie Charles-quint. — Henri II prend & conserve les Trois-Évêchés. 289

POLITIQUE adroite de Maurice de Saxe. Il est nommé général contre Magdebourg. Il force cette ville luthérienne, & regagne la confiance des luthériens. Ligué avec la France, il dissimule

toujours. Il trompe même l'habile Granvelle. Il se déclare enfin. Manifeste de Henri II. Conquête des Trois-Évêchés. L'empereur s'enfuit d'Inspruck. Conférences de Passaw. Conditions imposées à Charles-quin. Le roi de France abandonné de ses alliés. Le concile encore rompu. Quelles avoient été les demandes des protestans. Grands préparatifs pour reprendre les Trois-Évêchés. Le duc de Guise se prépare à défendre Metz. L'empereur lève le siège. Ses pertes en Italie. Mort du fameux Maurice de Saxe. Sa branche [Albertine] demeure en possession de l'électorat. Mort de Jean Frédéric. Événemens de guerre. Strozzi & Montluc. Complot des cordeliers de Metz. Puniton des coupables.

CHAPITRE IX.

RÈGNE de Marie en Angleterre.
 — *Paul IV remue l'Europe par ambition.* — *Abdication de Charles-quin.* 303.

MARIE avoit succédé à Édouard VI en Angleterre. Son mariage avec Philippe II, désagréable aux Anglois. Le catholicisme rétabli. Persecution de Marie & de Philippe. D'où venoit cet

esprit de persécution parmi les chrétiens. Les hétérodoxes le prirent comme les autres. Maux qui en résultent nécessairement. Diète d'Ausbourg où se fait la paix de religion. Articles du recès. Il devoit offenser la cour de Rome, qui vouloit décider seule. Paul IV [Caraffa] d'abord religieux austère. Il change de mœurs à quatre-vingt ans. Sa dureté & sa hauteur. Il menace l'empereur & se ligue avec la France. Abdication de Charles-quin en faveur de son fils. Discours qu'il lui tient à Bruxelles.

C H A P I T R E X.

*G U E R R E de Henri II avec Philippe II, excitée par Paul IV. ---
Mort de Charles-quin. 314*

CHARLES-QUINT conclut une trêve avec la France. Mais l'ambition de Paul IV & des Guises rallume la guerre. Démarches violentes du pape. Scrupules de Philippe II. Le duc de Guise échoue dans la guerre de Naples. Siège de Saint-Quentin. Le duc de Savoie défait Montmorenci. Philippe profite peu de la victoire. L'Escorial bâti par vœu. Paul IV fait la paix avec l'Espagne, & l'humilie. Le duc de Guise prend Ca-

lais. Prise de Thionville. Bataille de Gravelines. Tout se dispose à la paix. Charles-quinz laisse, malgré lui, l'empire à son frère Ferdinand. Opposition de Paul IV aux actes de la diete. Ce qu'il exigeoit de l'empereur. Retraite de Charles-quinz dans un monastere. Il meurt dans la mélancolie & dans la dévotion, âgé de quarante-neuf ans. Son activité & ses talens. Il auroit dû suivre une autre route. Ses sentimens sur la persécution. Zèle violent de Philippe II, pour la Catholicité.

CHAPITRE XI.

ÉLISABETH règne en Angleterre, & change la religion. ---
Paix de Cateau-Cambresis. ---
Fin de Henri II & de Paul IV. 327

ÉLISABETH succède à Marie en Angleterre. Paul IV la traite indignement. Elle change la religion avec prudence. Avantages politiques de la réforme. Combien le pèlerinage seul de saint Jacques nuisoit au royaume. Conduite de Philippe II avec Élisabeth. Négociations de Cateau - Cambresis. Traité avec Élisabeth, qui abandonne Calais. Traité avec Philippe II. La France cède beaucoup; on colore ces

unions par deux mariages. Mort de Henri II. Son zèle outré & funeste. Mort de Paul IV, détesté à Rome. Pie IV.

C H A P I T R E X I I .

F I N du concile de Trente. --- Sa discipline, rejetée en France. --- Socinianisme, Littérature, &c.

336

ON demandoit en France un concile national. Propositions faites au pape par Catherine de Médicis. Pie IV rassemble le concile de Trente. Ne pouvant y attirer les protestans, il propose d'armer contre eux. Plaintes des François contre le concile. Influence des légats & des Italiens. Beaucoup d'intrigues & de disputes. Décret proposé pour la réformation des princes. Opposition des François, à laquelle on a peu d'égard. Toutes les constitutions sur les immunités ecclésiastiques, confirmées. Autres décrets contraires au droit commun ou au droit civil. Sur le mariage. Sur la profession religieuse. Disputes sur la préface. Établissement des séminaires, utile, mais imparfait. Pie IV confirme le concile avec précipitation. Comment il fut reçu dans les états.

DES MATIÈRES. 487

Maximilien II demande le mariage des prêtres. Le concile & l'*index* ne font que choquer les protestans. Origine du socinianisme, qui rejette les mystères. Lélío & Fauste Socin. Gens de lettres de ce tems. Raphaël & Michel-Ange. Ramus persécuté par les docteurs. Imprudence des zélateurs passionnés.



ONZIEME ÉPOQUE.
 GUERRES DE RELIGION
 EN FRANCE.

SOULÈVEMENT DES PROVINCES-
 UNIES CONTRE PHILIPPE II. ---
 L'ANGLETERRE FLORISSANTE
 SOUS ÉLISABETH.

*Depuis l'an 1559, jusqu'au règne
 de Henri IV.*

CHAPITRE PREMIER.

*RÈGNE de François II. --- Com-
 mencement des troubles de religion
 en France. 351*

DEVOIR pénible & dangereux d'un histo-
 rien. Factions à la cour de France.
 Catherine de Médicis. Les Guises. Les
 Bourbons. Montmorenci. Progrès du

protestantisme sous le règne de François I. Sous Henri II, le mal s'étoit augmenté. Supplice d'Anne du Bourg, sous François II. On inquiétoit & irritoit les Calvinistes. Conjuration d'Amboise. Assemblée où Coligni présente une requête des sectaires. Discours de deux évêques modérés. Plaintes & demandes de Coligni. Opposition des Guises. Le roi de Navarre & le prince de Condé, mandés aux états d'Orléans. Procès de Condé.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS de Charles IX.
 --- *Première guerre civile de religion.* 363

CHARLES IX succède à François II. Politique de la reine mère. Changemens à la cour. Le chancelier de l'Hôpital. Édit de Romorantin. Discours du chancelier aux états. Point d'harmonie dans les états. Ordonnances qu'on fit alors. Colloque dangereux de Poissi. Audace de Lainez. L'évêque de Paris & l'université contre les jésuites. Le roi de Navarre se joint au triumvirat. Assemblée de magistrats, pour rétablir l'ordre & la paix. Le chancelier y parle en faveur de la tolérance.

Édit modéré, enregistré par force. Le massacre de Vassy arme les calvinistes. Première guerre civile, atroce. Siège de Rouen. Bataille de Dreux. François, duc de Guise, assassiné par Poltrot. Pacification favorable aux calvinistes. Le Havre repris aux Anglois.

C H A P I T R E I I I .

M A R I E S T U A R T , jusqu'à sa prison. --- Révolte des Flamands. --- Suite des guerres civiles en France.

376

PROGRÈS du calvinisme en Écosse. Congrégation rebelle. Jean Knox, disciple de Calvin. Elisabeth soutient les Écossais. Traité d'Edimbourg. Changement de religion. Marie Stuart attaquée par le fanatisme. Elle épouse Henri Darnley, & s'en repent. Meurtre de Rizio. Meurtre du roi. La reine épouse Bothwel, & perd la couronne. Elle se sauve en Angleterre, où Elisabeth la détenu. Sage gouvernement de cette Princesse. Philippe II veut envain soumettre à l'inquisition Naples & Milan. Sédition dans les Pays-bas. Conférence de Bayonne, qui alarme les protestans. Mort de Pie IV. Zèle violent de Pie V. Personnages qu'il fait brûler comme

hérétiques. Ordonnance contre les courtisanes. Révolte des *Gueux* en Flandre. On y envoie le duc d'Albe. Jugement de l'inquisition d'Espagne. Les comtes d'Égmond & de Horn, exécutés. Nouvelles guerres de religion en France. Trois batailles perdues par les calvinistes. Bataille de Jarnac. Traité de Saint-Germain, où ils obtiennent tout ce qu'ils desirent. Une sage indulgence eût épargné de grands maux.

CHAPITRE IV.

GUERRE fameuse avec les Turcs.
 — *Pie V. — La Saint-Barthé-*
lemi. — Fin de Charles IX. 391

DISGRACE du chancelier de l'Hôpital, pour une bulle de Pie V. Bulle *In cœna Domini*. Guerre avec les Turcs. Siège de Malte. Mort de Soliman. Les Turcs prennent l'île de Chypre. Ligue de Pie V contre eux. Bataille de Lépante gagnée par Don Juan d'Autriche. Alliance que le pape propose aux Arabes & aux Persans. Conradiction remarquable. Pie V fait un grand-duc de Toscane. Fausses raisons pour autoriser cette démarche. On continue de forcer

les consciences. Mariage du roi de Navarre avec la sœur de Charles IX. Lettre à l'amiral de Coligni. Soupçons des protestans. Massacre de la Saint-Barthélemi. Cette barbarie autorisée & célébrée. Les calvinistes deviennent plus redoutables. Mort de Charles IX.

CHAPITRE V.

*C*OMMENCEMENS du règne de Henri III. — Continuation des troubles dans les Pays-bas. 405

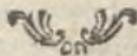
HENRI III perd bientôt sa réputation. Faction des politiques. Le roi de Navarre uni au duc d'Alençon. Mort du cardinal de Lorraine. Fausseté de son zèle. Cinquième édit de pacification, le plus favorable aux calvinistes. Philippe II, principale cause de tous les maux. Les Maurisques persécutés & rebelles. Le duc d'Albe continue ses cruautés. Révolte entière des Hollandois. Gouvernement de Réquesens. Don Juan d'Autriche lui succède. Les Flamands se réfugient en Angleterre.



CHAPITRE VI.

NAISSANCE de la Ligue. —
Philippe II s'empare du Portugal,
& perd les Provinces-unies. 414

DÉBAUCHES & hypocrisie de Henri III.
 Confréries de pénitens. Naissance de la
 Ligue. Les confédérations des protes-
 tans, moins étranges. États de Blois.
 Le roi se déclare chef de la Ligue.
 Encore un édit de pacification. La
 conduite du roi annonce de nouveaux
 troubles. Quatre princes déchirent les
 Pays-bas. Sébastien, roi de Portugal,
 tué dans une expédition d'Afrique. Le
 cardinal Henri lui succède. Après la
 mort de Henri, Philippe II s'empare
 de cette couronne. Têtes illustres mi-
 ses à prix. Union d'Utrecht, qui ne
 pouvoit se soutenir par elle-même. Les
 états-généraux déclarent Philippe II,
 déchu de la souveraineté. Philippe,
 se fondant sur une dispense du pape,
 rendoit caduc le serment de ses sujets.
 Fin malheureuse du duc d'Anjou. Il
 avoit été sur le point d'épouser Elisa-
 beth. Assassinat du prince d'Orange.



C H A P I T R E VII.

*L*A ligue éclate contre les Bourbons.
 —Excès de Sixte-Quint.—Procès
 de la reine d'Écosse. — Élisabeth
 triomphe de l'Espagne. 429

LES Ligueurs se déchaînent contre le roi de Navarre, héritier de la couronne. On consulte le pape Grégoire XIII, avant de se révolter. Fin de ce pontificat. Sixte V. Le cardinal de Bourbon se déclare chef de la Ligue. Traité de Nemours, à l'avantage des Ligueurs. Bulle de Sixte-Quint contre les Bourbons. Protestation de Henri IV affichée à Rome. Sentimens du pape sur ce prince & sur Élisabeth. La bulle excite une double guerre civile. Politique d'Élisabeth, à l'égard de la reine d'Écosse. Elle la retient prisonnière. Mouvements en faveur de Marie. Les catholiques font des complots, & en sont punis. La doctrine du tyrannicide réduite en pratique. Parry veut tuer la reine. Ballard & Babington suivent ses traces. Procès de Marie Stuart. Sur quelles preuves on la condamne. Dissimulation hypocrite d'Élisabeth. Marie est exécutée. Élisabeth soutient

les Provinces-unies. Les Anglois deviennent redoutables sur mer. Sixte-
 quint donne l'Angleterre au roi d'Es-
 pagne. Flotte *invincible* pour la con-
 quérir. Prudence & courage de la reine
 dans le péril. L'armement espagnol est
 presque détruit. Comment cette nou-
 velle est reçue en Espagne.

CHAPITRE VIII.

LIGUE des Seize. — *Assassinat
 des Guises. — Fin de Sixte-
 quint.* 446

LIGUE des Seize à Paris. Henri III obligé
 de faire la guerre à son héritier. Le duc
 de Guise triomphant. Demandes fédi-
 tieuses des princes Lorrains. Inquisi-
 tion, & concile de Trente. Guise,
 maître de la capitale. Édit de réunion
 dicté au roi. On veut lui imposer des
 obligations encore plus dures. Il fait
 assassiner le duc & le cardinal de Guise.
 Il retombe dans sa foiblesse. Mort de
 Catherine de Médicis. Fanatisme des
 Seize. Le parlement conduit en prison.
 Réconciliation des deux rois. Moni-
 toire de Sixte V. Il est publié dans
 quelques villes. Siège de Paris. Le roi
 assassiné par Jacques Clément. Mort de

Sixte - quint. Traits de son pontificat.
Projet sur Naples. Mépris pour Henri
III. Mot d'Elisabeth sur ce pape. Ur-
bain VII & Grégoire XIV.

*Fin de la Table des Matières du
troisième Volume.*



